

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA POPULATION D'ANTIOCHE FACE À L'OCCUPATION ÉGYPTIENNE  
(1832-1840) :

UNE COLLABORATION DE CIRCONSTANCES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

SYLVAIN CORNAC

MARS 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Il est des virages dans la vie qui vous mettent sur la voie. Je remercie mon professeur, Stefan Winter, pour avoir accompagné ce virage.

Je tiens à remercier ma famille et mes proches, pour leur soutien à tous les niveaux.

Évidemment, merci à mon épouse, Zehra Şahin, sans qui ce mémoire ne serait pas et qui m'a beaucoup soutenu durant ces trois années de changement.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi	
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1	
CHAPITRE I		
PORTRAIT D'UNE VILLE OTTOMANE EN TERRITOIRE ARABE :		
ANTIOCHE AVANT LES ÉGYPTIENS (1516-1831).....		11
Introduction.....		11
1.1	Une ville au carrefour des mondes.....	12
1.1.1	Entre plaines et montagnes.....	13
1.1.2	Une « ville-étape ».....	14
1.1.3	Entre sédentarité et nomadisme.....	19
1.2	L'administration d'Antioche à l'époque ottomane.....	23
1.2.1	Ottomanisation et impérialisme.....	24
1.2.2	La présence des <i>zimmis</i> .....	27
1.2.3	L'ingérence des Européens.....	31
1.3	Les secousses des réformes.....	35
1.3.1	L'émergence d'une élite locale.....	36
1.3.2	Une transformation lente : la centralisation.....	41
1.3.3	Une tentative difficile : la sédentarisation des tribus.....	43
Conclusion.....		45
CHAPITRE II		
AU CŒUR DES CONFLITS : ANTIOCHE ET LA TRANSITION DU POUVOIR		
(1831-1833).....		47
Introduction.....		47

2.1	Une tête de pont face à la progression égyptienne en Syrie (décembre 1831-juin 1832).....	49
2.1.1	L'organisation de la défense et l'arrivée progressive de l'armée impériale.....	50
2.1.2	La mobilisation des forces locales.....	54
2.1.3	Hüseyn Pacha et la question du ravitaillement.....	58
2.2	Résignation ou résistance ? Antioche entre deux feux (juillet 1832).....	61
2.2.1	La mise en place d'une base ottomane.....	62
2.2.2	Le recul des forces impériales et l'évacuation d'Antioche.....	66
2.2.3	La résistance d'éléments locaux face aux Égyptiens.....	68
2.3	L'établissement de l'armée égyptienne à Antioche (août 1832-mai 1833).....	74
2.3.1	La question de la reddition de la ville et la prise de la région.....	74
2.3.2	Le dispositif égyptien et la progression en Anatolie.....	77
	Conclusion .....	78
	CHAPITRE III	
	L'EXPÉRIENCE ÉGYPTIENNE D'ANTIOCHE (1833-1840).....	80
	Introduction.....	80
3.1	L'émergence d'une « ville frontière ».....	83
3.1.1	Fortifier des positions dans une région sous haute tension.....	84
3.1.2	L'agitation des tribus et le défi de la pacification égyptienne.....	87
3.2	La présence de l'armée égyptienne et la question de la modernisation d'Antioche.....	92
3.2.1	La construction d'un centre égyptien.....	93
3.2.2	La marge de manœuvre de nouvelles autorités locales.....	98
3.2.3	La domination d'une élite centralisatrice cairote.....	102
3.3	Monopoles égyptiens et intérêts européens.....	104

3.3.1	Ibrahim Pacha et les exigences de l'économie du Caire.....	105
3.3.2	Les <i>zimmis</i> d'Antioche : la question de l'émancipation.....	111
3.3.3	Le statut des Protégés : la précarisation ? .....	114
	Conclusion.....	117
	CONCLUSION GÉNÉRALE.....	119
	ANNEXE A APPERÇU GÉOGRAPHIQUE DU SUJET D'ÉTUDE.....	123
	ANNEXE B HATT-I HÜMAYUN 19720 ET SA TRANSCRIPTION.....	124
	ANNEXE C HATT-I HÜMAYUN 20133-B ET SA TRANSCRIPTION.....	127
	ANNEXE D HATT-I HÜMAYUN 19748-A ET SA TRANSCRIPTION.....	129
	ANNEXE E HATT-I HÜMAYUN 19748-E ET SA TRANSCRIPTION.....	131
	ANNEXE F HATT-I HÜMAYUN 31524-J ET SA TRANSCRIPTION.....	133
	ANNEXE G LETTRE TIRÉE DES ARCHIVES DIPLOMATIQUES DE NANTES, CARTON ALEP, SÉRIE 10.....	135
	BIBLIOGRAPHIE.....	138

## RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour but d'examiner le caractère de l'occupation égyptienne à Antioche entre 1832 et 1840. Face aux bouleversements qui ont fait suite à l'invasion des territoires syriens par Mehmed Ali, la ville d'Antioche s'est trouvée dirigée par un pouvoir d'un genre nouveau dans l'Empire ottoman. De nombreux historiens nationalistes ont spéculé sur la position de la population de la Syrie face aux envahisseurs, tantôt pour donner à ceux-ci un rôle de libérateurs, tantôt pour les faire passer pour des oppresseurs. C'est là oublier le caractère très hétéroclite de la Syrie ottomane qui faisait face, dès avant l'invasion égyptienne, à des réformes parfois douloureusement acceptées, organisées et soumises à la population provinciale par les agents d'un État en pleine recomposition.

Notre travail est basé sur l'hypothèse que les populations d'Antioche manifestèrent une pluralité de positions face aux occupants venus du Caire, allant de la collaboration spontanée jusqu'à la résistance la plus farouche. Parvenir à saisir les différentes prises de positions des acteurs à Antioche nous a poussé à faire un portrait de la ville depuis la conquête ottomane de la région au XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la veille de l'invasion égyptienne en Syrie. Il était ensuite question d'examiner la position d'Antioche au cœur des conflits « ottomano-égyptiens », jusqu'à la prise de la ville en août 1832. Ces deux étapes préalables nous ont permis de nous concentrer ensuite sur les huit années d'occupation d'Antioche par les Égyptiens.

Ce mémoire a contribué à mettre en évidence certaines particularités d'Antioche pendant la période ottomane à travers sa position intermédiaire dans l'Empire, entre l'Anatolie et les provinces arabes. Nous avons également relevé l'implication de la ville dans les premiers conflits avec les Égyptiens et certaines résistances à leur arrivée. Enfin, il ressort de nos observations que l'occupation a créé une rupture sensible dans la vie politique de la ville et de sa région.

Pour répondre aux questions que soulèvent cette occupation à Antioche, l'enjeu a été pour nous d'utiliser des sources ottomanes, les *hatt-ı hümayun*. Ces documents inédits mettent en avant le point de vue des autorités ottomanes des provinces dans une relation étroite avec les administrateurs de l'Empire à Istanbul. Nous avons également basé notre mémoire sur des documents provenant des archives diplomatiques de Nantes, de plusieurs ouvrages de compilations d'archives provenant des consulats européens dans l'Empire, des résumés des Archives du Caire et de nombreux mémoires de voyageurs européens dans la région.

Mots clés : Antioche, Syrie, Ibrahim Pacha, Empire Ottoman, *Hatt-ı hümayun*.

## INTRODUCTION

La rébellion du gouverneur d'Égypte Mehmed Ali Pacha contre le Sultan en 1831 consacra une rupture dans l'histoire de l'Empire ottoman. Son vaste programme de réformes dans la province égyptienne influença les autorités de l'État qui s'appuyèrent notamment sur les succès militaires du gouverneur pour engager eux-mêmes des transformations au sein de l'Empire. L'occupation des provinces syriennes qui dura une dizaine d'années (1831-1840) fut quant à elle l'élément déclencheur de ces réformes. Elles furent appuyées par l'intervention croissante des puissances européennes qui contribuèrent de façon décisive au retrait égyptien des zones conquises<sup>1</sup>.

L'occupation égyptienne bouleversa les réalités politiques et sociales de la Syrie ottomane. La conscription forcée, le désarmement général ainsi que l'introduction de nouvelles taxes introduisaient des mesures inédites<sup>2</sup>. Les populations, peu habituées à l'ingérence d'un État centralisateur comme celui que mettait en place Mehmed Ali en Égypte, adoptèrent des attitudes diverses vis-à-vis des occupants.

La ville d'Antioche (*Antakya*) en actuelle Turquie, se trouvait sur une zone frontalière dans les territoires occupés dès le mois d'août 1832. Située entre le plateau anatolien, plus turc et les territoires syriens, davantage arabes, la ville était autant au carrefour des routes que des peuples. Antioche constitue selon nous un terrain d'étude intéressant pour cette période charnière de l'histoire ottomane. La période des Mandats qui suivait la Première Guerre mondiale, lors de laquelle le sandjak (district) d'Alexandrette devint un territoire sous tutelle

---

<sup>1</sup> Mohammed Kutluoğlu, *The Egyptian Question (1831-1841). The Expansionist Policy of Mehmed Ali Paşa in Syria and Asia Minor and the Reaction of the Sublime Porte*, Istanbul, Eren, 1998.

<sup>2</sup> Voir l'ouvrage de Timothy Mitchell, *Colonising Egypt*, Cambridge University Press, 1988, sur son concept de colonisation interne et la soumission à une révolution industrielle accélérée de la population égyptienne par Mehmed Ali Pacha. Voir également Khaled Fahmy, *All the Pasha's Men : Mehmed Ali, his Army and the Making of Modern Egypt*, New-York : The American University in Cairo Press, 1997.

française disposant d'un statut spécial, fut propice à la production d'une littérature d'inspiration nationaliste. Ce bout de territoire était le sujet d'une lutte politique entre l'État turc et les revendications arabistes de la Syrie naissante. Chacun des camps chercha à justifier sa souveraineté sur le sandjak. La Turquie eut finalement gain de cause,<sup>3</sup> mais le territoire constitue encore aujourd'hui une pomme de discorde entre les deux États voisins.

Il est frappant de constater que cette historiographie nationaliste dont nous avons parlé, évoque la période de l'occupation égyptienne de manière unilatérale. Les historiens turcs, jusqu'à aujourd'hui, ont tendance à présenter l'occupation égyptienne comme un problème de politique intérieure, en omettant sa dimension internationale. L'ouvrage d'Ahmet Türkmen en est l'illustration. Cet auteur insiste sur la tyrannie du commandant en chef de l'armée égyptienne, Ibrahim Pacha. Selon Türkmen, le commandant détruisit l'ordre politique qui existait à Antioche<sup>4</sup>. Mehmet Tekin évoque lui aussi la fin d'un règne, mais semble davantage le concevoir comme un mal pour un bien qui favoriserait les réformes futures dans la région<sup>5</sup>. L'ouvrage le plus récent sur la question, intitulé *XIX. Yüzyılda bir Osmanlı Şehri Antakya* (Antioche une ville ottomane au XIXe siècle), est très laconique sur cette période d'occupation. Adem Kara cherche avant tout, dans son ouvrage, à trouver une essence ottomane à la ville d'Antioche, qui justifierait la souveraineté turque sur la région. L'auteur est assez évasif sur la période de l'occupation sur la question de la population et des changements qui prirent forme. L'ouvrage a le mérite d'avoir introduit une perspective nouvelle en utilisant des sources ottomanes comme les *hatt-ı hümayun* dont il sera question dans ce mémoire. Cependant, l'auteur n'en tire pas grand profit et s'en sert avant tout pour justifier l'illégitimité de la domination égyptienne sur la ville et sa région<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Jacques Thobie, «Le nouveau cours des relations franco-turques et l'affaire du sandjak d'Alexandrette, 1921-1939», *Relations internationales*, 19, 1979, p.355-374. et Keith D. Watenpaugh «“Creating Phantoms” : Zaki Al-Arsuzi, The Alexandretta Crisis and the Formation of Modern Arab Nationalism in Syria», *International Journal of Middle East Studies*. 28, 1996, p. 363-389.

<sup>4</sup> Ahmet Faik Türkmen, *Mufasssal Hatay Tarihi*, Istanbul : Cumhuriyet Matbaası, 1937, p. 610-611.

<sup>5</sup> Mehmet Tekin,, *Hatay Tarihi -Osmanlı Dönemi-*, Ankara: AYK Atatürk Kültür Merkezi Başkanlığı, 2000.

<sup>6</sup> Adem Kara, *XIX Yüzyılda Bir Osmanlı Şehri Antakya*, Istanbul : IQ Kültür Sanat Yayıncılık, 2005.

L'historien égyptien Mohammed Sabry a adopté une position inverse en soutenant le caractère révolutionnaire de l'occupation égyptienne en Syrie. Selon lui, la population l'accueillit à bras ouvert, heureuse de se débarrasser du « joug ottoman ». Mohammed Sabry adopte une position très « française » sur ses conceptions de l'État égyptien au contact des populations syriennes. Il conçoit l'occupation comme une véritable « mission civilisatrice » dans laquelle il fallait convaincre du bien fondé d'une révolution économique et sociale. Hormis quelques tribus nomades « barbares » qu'il fallait désarmer et civiliser pour en faire de bons fermiers, toute la population de Syrie applaudissait le Progrès dont l'armée égyptienne était porteuse. La tradition de pensée orientaliste qui consiste à insister sur la décadence de l'Empire ottoman a souvent conçu l'arrivée des Égyptiens en Syrie comme le révélateur par excellence de la nécessité des réformes<sup>7</sup>. À titre d'exemple, Jean Sauvaget parvenait à la conclusion suivante en 1941: « Dès 1831, la conquête de la Syrie par les troupes organisées à l'européenne du Pacha d'Égypte Mehmet Ali, révéla la décrépitude de cet empire, le désignant comme un terrain d'élection pour des offensives diplomatiques de grand style »<sup>8</sup>.

Yitzhak Hofman, dont l'étude est plus récente (1975), parvient à la même conclusion au sujet de cet « accueil à bras ouverts » dans les premiers moments de l'occupation. Il faut souligner que les auteurs qui adoptent ces conclusions s'appuient essentiellement sur la correspondance de consuls français, ce qui pose certains problèmes. Ces consuls étaient, pour une bonne part, satisfaits d'une occupation qui pouvait servir leurs intérêts en permettant des nouvelles opportunités commerciales. L'armée égyptienne bénéficiait d'ailleurs du savoir d'officiers français, ce qui contribuait à des échanges soutenus entre les deux puissances<sup>9</sup>. Hofman n'arrive cependant pas aux mêmes conclusions que Sabry sur l'occupation et avance que les Égyptiens introduisirent des changements trop brutaux pour la population syrienne qui déboucha sur un mécontentement général<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Mohammed Sabry, *L'empire égyptien sous Mohamed Ali et la question d'Orient 1811-1849*, Paris, 1930.

<sup>8</sup> Jean Sauvaget, *Alep, Essai sur le développement d'une grande ville*, Librairie orientaliste, 1941, p. 192

<sup>9</sup> Khaled Fahmy, *op.cit.*, p. 272.

<sup>10</sup> Yitzhak Hofman, «The administration of Syria and Palestine under Egyptian Rule (1831-1840)», in *Studies on Palestine in Ottoman Period*, édité par Moshe Ma'oz, International conference

L'historien libanais Asad Rustum a néanmoins sérieusement remis en question ce support inconditionnel d'une population syrienne homogène face aux Égyptiens. Il écrivait en 1936, dans la même décennie que l'ouvrage de son interlocuteur égyptien :

«It would be a mistake to say with Professor Sabry that Ibrahim Pasha was admired and was regarded everywhere in Syria and Asia Minor as a saviour. There is repeated correspondence with his father to his suspicions and distrust of the Moslems in Jerusalem, Nablus, Damascus and other places.<sup>11</sup> .»

À travers la correspondance entre les principales autorités égyptiennes, Asad Rustum a donc pointé du doigt le caractère hétéroclite de la population syrienne, mettant en avant une pluralité d'intérêts dans la société. Les autorités musulmanes évoquées par Rustum mettent en avant le lien qui existait entre celles-ci et la Sublime Porte dont ces notables pouvaient défendre les prérogatives. C'est pour cela qu'il vaut mieux parler *des* populations syriennes pour pouvoir faire apparaître des nuances qui méritent d'être distinguées dans cette période charnière. Bruce Masters a fait par exemple ressortir la favorisation des chrétiens catholiques par les Égyptiens à Alep, au détriment des orthodoxes<sup>12</sup>. Ceci indiquerait donc que des déséquilibres socio-économiques purent être générés au sein d'une même communauté religieuse pendant la période égyptienne, renforçant ainsi le communautarisme au XIXe siècle. À plus large échelle, plusieurs auteurs contemporains ont caractérisé l'occupation en question comme une période de rupture, d'innovations ou plutôt de renforcement de tendances en gestation qui d'ailleurs mobilisa l'État ottoman pour lancer ses propres réformes. Dick Douwes soutient, en effet, que de manière générale l'occupation en Syrie a accéléré le processus des réformes ottomanes, mais également l'incorporation de l'Empire dans le nouvel ordre capitaliste mondial<sup>13</sup>. Margaret Meriwether parvient à la même conclusion à un niveau local en réalisant une étude sur l'histoire socio-économique et domestique d'Alep en 1770 et 1840. Pour cette raison, il est intéressant d'observer cette ville

---

on the history of Palestine and its Jewish population during the Ottoman period, sous la dir. de, Magnes Press, 1975.

<sup>11</sup> Asad J. Rustum, *The Royal Archives of Egypt and the Origins of the Egyptian Expansion to Syria, 1831-1841*, American University of Beirut, 1936 p. 45.

<sup>12</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews in the Ottoman Arab World, The Roots of Sectarianism*, Cambridge University Press, 2001, p. 122.

<sup>13</sup> Dick Douwes, *The Ottomans in Syria, A History of Justice and Oppression*, IB.Tauris, 2000, p. 61.

de la Syrie du Nord puisqu'elle était la métropole d'une province dont Antioche faisait partie. De plus, Alep a bénéficié de nombreuses d'études qui couvrent, entre autres, la période égyptienne, ce qui peut permettre de faire certains liens (bien que ceux-ci aient leurs limites). Margaret Meriwether constate donc qu'Alep connut un glissement caractéristique à la suite de la période égyptienne quand elle écrit : « By the time Egyptian forces left Aleppo in 1839, its integration into the European-centred world economy was irreversible »<sup>14</sup>. Bruce Masters observe des phénomènes similaires dans la ville mais insiste sur les bouleversements et les traumatismes que la présence égyptienne a occasionnés. Les monopoles tournés exclusivement vers l'Égypte dans les secteurs comme l'industrie, l'agriculture, les perturbations du commerce avec l'Anatolie ont contribué à une redéfinition des rapports entre les groupes sociaux et les activités économiques et institutionnelles qui avaient cours avant l'occupation. Pour le cas particulier des relations de certains groupes avec les occupants égyptiens, Stefan Winter évoque la migration économique de certains groupes alaouites pendant la période égyptienne. Ces déplacements étaient générés par l'opportunité d'intégrer de nouveaux secteurs dans la société syrienne et contribuèrent à scinder les modes de vie. Ceux qui descendirent des zones montagneuses qu'ils habitaient traditionnellement eurent, au contact des Égyptiens, un « avant-goût des *Tanzimat* »<sup>15</sup>, un processus de réformes débuté en 1839 avec le rescrit de *Gülhane*.

L'ouvrage de Muhammed Kutluoğlu s'appuie sur une remise en contexte intéressante en ce qui concerne le soutien populaire. À l'instar d'Asad Rustum, il fait apparaître la dimension de la pression des circonstances (*stress of circumstances*) en ce qui concerne le soutien des Égyptiens par les notables de Syrie<sup>16</sup>. Il analyse l'invasion et l'occupation égyptienne non pas en terme de structure, comme le fait Khaled Fahmy, mais davantage comme un processus. Son travail est un appui majeur dans notre mémoire et nous proposons de le prendre comme point de départ et de l'utiliser pour l'étude du cas spécifique d'Antioche afin d'observer s'il existe une complémentarité entre le tableau général qu'il a fait de la

---

<sup>14</sup> Margaret L. Meriwether, *The Kin Who Count, Family and Society in Ottoman Aleppo 1770-1840*, University of Texas Press, 1999, p. 27-28.

<sup>15</sup> Stefan Winter, «La révolte alaouite de 1834 contre l'occupation égyptienne : perceptions alaouites et lecture ottomane», *Oriente Moderno*, n. 3, 1999.p. 70-71.

<sup>16</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 68.

question égyptienne en Syrie et le contexte particulier de la ville provinciale qui est au centre de notre mémoire. Il est à noter que l'auteur s'appuie abondamment sur des sources ottomanes, les *hatt-ı hümayun* et fait apparaître ainsi le point de vue des autorités ottomanes. L'intense activité de propagande déployée par les Égyptiens, que l'auteur relève, présente une autre facette des faits qu'une soumission par la force ou d'un appui massif de la population aux Égyptiens contre le « joug turc ». Cette dimension fait apparaître la négociation des envahisseurs avec les autorités locales et donc la question de la légitimité du pouvoir en jeu. Il écrit : « Ibrahim Paşa needed to win the cooperation of the notables of Syria and Palestine, in order to gain their material and military support, and to get them to cut off the supplies of the Ottoman forces, or at least to remain neutral in the struggle »<sup>17</sup>. Il indique également le bon accueil des chrétiens dans les régions conquises à qui l'on avait promis de plus grandes libertés avec le régime égyptien<sup>18</sup>. Cette question de la légitimité soulève en fait la notion d'acteur et de la relation entre des communautés d'intérêts. Elle fait apparaître la relation entre des acteurs de l'État du côté ottoman ou égyptien avec des acteurs locaux et permet de faire une histoire provinciale. La notion de « *fine tuning* » (subtile mise au diapason), définie par Selim Deringil, peut être utile dans la mesure où elle introduit les capacités politiques de l'État égyptien dans un milieu extérieur et donc du caractère de l'impérialisme qu'il tentait de mettre en place. Cette subtile mise au diapason, évoquée par Selim Deringil, insiste sur le caractère pluriel des moyens exercés (comme la peur, la flatterie, le don, etc.), la force n'étant utilisée qu'en dernier recours pour l'exercice de la domination politique par l'État ottoman<sup>19</sup>. Ce concept pourrait s'appliquer au contexte de la domination égyptienne qui était héritière du système politique ottoman. Muhammed Kutluoğlu rapporte d'ailleurs qu'Antioche ne fut acquise aux Égyptiens non par la force, mais par la soumission consentie. Ibrahim Pacha aurait reçu de la population cette soumission formelle<sup>20</sup>. Il nous revient de nous pencher sur cette question à savoir de quelle nature était cette soumission, ce qu'elle impliquait et de poursuivre l'observation sur toute la période égyptienne.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>19</sup> Selim Deringil, *The Well Protected Domains: Ideology and the Legitimation of Power in the Ottoman Empire 1876-1909*, Londres: IB Tauris, 1998, p. 10.

<sup>20</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 76.

## Problématique

La principale question que nous posons est la suivante : comment *les* populations d'Antioche se positionnèrent-elles face à l'occupation égyptienne ? Nous prétendons qu'une qu'une résistance monolithique ou une collaboration massive sont des conceptions très limitées et qu'il y eut plutôt une pluralité de positions qui favorisait plus ou moins l'appui politique d'une nouvelle source d'autorité à Antioche. Notre question principale va s'articuler autour de trois temps forts qui sont les suivants : tout d'abord qui dans la société à Antioche détenait le pouvoir avant l'arrivée des Égyptiens et quelles parties de la société étaient laissées pour compte ? Dégager ces phénomènes permettrait de comprendre les tendances de certains groupes, d'observer qui était susceptible de perdre le pouvoir face aux Égyptiens.

Le deuxième temps, vis-à-vis de la question principale, concerne la période de transition, à savoir les positions politiques adoptées au cœur des conflits qui touchèrent Antioche. Des résistances se sont-elles manifestées face aux Égyptiens, et peut-on observer du soutien à ces derniers pendant la transition entre le pouvoir ottoman et celui des Égyptiens ?

Enfin, le dernier temps fort portera sur la question des nouvelles réalités politiques à Antioche, sous la domination égyptienne. Les autorités égyptiennes ont-elles fait table rase de l'organisation du pouvoir préexistant ? Ont-t-elles conservé des administrateurs locaux ? Qui laissèrent-elles de côté et qui menaçaient-elles ? Quels intérêts génèrent les occupants jusqu'au point de générer des rébellions armées ?

## Sources

Ce mémoire, centré sur Antioche pendant la période de l'occupation égyptienne, se réclame de la microhistoire. Cependant, notre étude n'a pas la prétention de reconstituer le vécu des populations de la ville sous la domination égyptienne. Nous proposons de dégager les tendances majeures que généra l'occupation avec ses bouleversements et les continuités susceptibles d'être observées sur un cas précis, à savoir Antioche et ses alentours. Il est d'ailleurs un peu paradoxal de vouloir faire une microhistoire de la ville à partir de sources d'État comme les *hatt-ı hümayun*. Cette collection fait partie des documents principaux sur

lesquels nous avons élaboré ce mémoire. Elle est tirée du *Başbakanlık Osmanlı Arşivleri* (BOA), dit « les archives ministérielles ottomanes » situées à Istanbul (la capitale de l'Empire jusqu'à la République) qui concentrent une part très importante des documents administratifs de l'État ottoman. Cette collection n'a pas fait l'objet de publication. C'est donc un travail novateur en la matière que nous avons engagé pour faire apparaître un point de vue inédit sur une ville de l'Empire. Ces documents furent la manifestation directe d'une tentative de l'État central au XIXe siècle de reprendre le contrôle sur des provinces qui lui avaient échappé au fil des décennies. La correspondance soutenue et directe entre les autorités dans les provinces avec la Sublime Porte (l'appareil d'État ottoman) devait servir à maximiser l'intervention de l'État dans la politique intérieure et ainsi imposer des restructurations éventuelles. Le corpus dont nous disposons est abondant en ce qui concerne toute la période de transition du pouvoir et des conflits des Ottomans avec les Égyptiens. Cependant, une fois l'occupation égyptienne en place, ce ne sont plus que quelques rapports d'espions qui alimentent notre étude. Nous avons donc choisi d'autres sources primaires provenant essentiellement de la correspondance de consuls européens dans la région occupée. Les archives de consuls autrichiens publiées par Angelo Sammarco constituent un apport déterminant pour toute la période de l'invasion égyptienne ainsi que les archives russes publiées quant à elles par René Cattawi (Qattawi). La collection compilée par ce dernier est aussi une source fondamentale sur la période de l'occupation et illustre brillamment l'intense activité que pouvaient déployer les consuls russes dans la Syrie occupée. La même activité soutenue est observable à travers la correspondance des consuls français à Alep que nous avons tiré des archives diplomatiques de Nantes. Ces sources non publiées constituent également une part importante du corpus de ce mémoire. Elles présentent le point des autorités françaises qui, comme nous l'avons suggéré, ont tendance à voir d'un œil favorable l'occupation égyptienne tout en donnant une observation rapprochée des événements dont ils sont témoins.

Les archives du Caire, compilées et publiées par Asad Rustum, apparaissent également dans ce mémoire. Nous avons pu utiliser des résumés en arabe qui auront essentiellement valeur comparative avec le reste de nos sources. Elles ont l'avantage de présenter les versions des autorités égyptiennes sur certains faits et de renseigner avec précision sur ce qui pouvait échapper à l'observation d'autorités ottomanes et des Européens dans la région. Une étude

plus approfondie mériterait cependant de se pencher sur l'occupation à travers cette collection peu utilisée.

Enfin, ce sont les observations de plusieurs voyageurs, administrateurs ou missionnaires passant par Antioche et dans ses environs qui constituent aussi une part importante de nos sources. Pour la plupart britanniques, ils contribuent à apporter un éclairage vivant bien que biaisé sur Antioche (dont la période antique les fascine bien plus que tout). Leurs observations rapprochées et leurs partis pris sont, en soit, matière à penser, car ils manifestent le caractère de l'impérialisme occidental qui était prégnant pendant la période.

#### Structure du mémoire

L'observation d'Antioche pendant l'occupation égyptienne nécessite au préalable une connaissance des tendances importantes qui existaient auparavant. Nous proposons donc de définir ces grandes tendances à partir de l'intégration des provinces syriennes dans l'Empire ottoman en 1516. Nous dresserons le portrait d'une ville provinciale frontalière qui bascula au centre d'un empire immense et inaugura de nouvelles réalités sociales et économiques. C'est à travers le processus d'« ottomanisation » de la ville et de sa région que nous observerons son administration et le rapport aux populations et aux communautés notamment chrétiennes. Nous verrons quel put être le poids des Européens dans la région et ce que cette présence pouvait générer. La question du pouvoir d'une élite locale sera récurrente pour tenter de comprendre son rapport avec l'État ottoman dans la gestion de la province d'Alep dont dépendait Antioche. Cette élite est également à observer pour définir le paysage politique qui était celui de la ville à l'arrivée des Égyptiens. C'est dans cette mesure que nous pourrions évaluer les ruptures ou les continuités que cette occupation fut susceptible de générer.

Le second chapitre sera beaucoup plus chronologique et concentré dans le temps puisqu'il traite de la transition du pouvoir à Antioche entre l'hégémonie ottomane et celle du Pacha du Caire (décembre 1831-juillet 1832). Ce chapitre s'appuie essentiellement sur les *hatt-ı hümayun*, et débute au moment où les autorités ottomanes commencent à mobiliser des moyens pour la défense des territoires syriens face à l'armée égyptienne. Nous verrons toute

la progression des conflits dans lesquels Antioche s'est trouvé être au cœur. L'état d'urgence dans lequel se sont trouvés les autorités de la ville et les notables des environs a provoqué des phénomènes dignes d'être observés et pourrait nuancer la vision unilatérale de l'appui inconditionnel d'une population. Le chapitre s'étend jusqu'à la signature du traité de Kütahya en 1833 à travers lequel les Égyptiens purent s'établir durablement à Antioche.

Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, nous proposons d'observer l'occupation de la ville d'Antioche et de sa région en dégagant les grandes tendances de ce qu'a provoqué la présence de l'armée égyptienne. Nous serons alors en mesure de définir ce qu'une période de sept années (1833-1840) a fait émerger dans la population d'Antioche au contact de nouvelles réalités. Une fois de plus, nous n'avons pas la prétention de rendre compte d'un vécu des populations sous la domination égyptienne, mais davantage ce que des élites politiques mettaient en place et qui était susceptible de transformer les réalités sociales et économiques.

## CHAPITRE I

### PORTRAIT D'UNE VILLE OTTOMANE EN TERRITOIRE ARABE : ANTIOCHE AVANT LES ÉGYPTIENS (1516-1831).

Antioche présente des particularités intéressantes à l'époque ottomane. Tout d'abord, sa taille et sa démographie n'ont rien à voir avec les grands centres urbains de la Syrie ottomane plus complexes à observer. Antioche est une ville provinciale qui reste secondaire pendant la période ottomane, même si nous voulons, à travers ce mémoire, pointer du doigt l'importance que celle-ci put avoir au niveau régional<sup>21</sup>. La ville était au carrefour des routes, entre Alep, une des villes les plus importantes de l'Empire ottoman, et le port d'Alexandrette dont l'importance a été fluctuante au cours des siècles.

Deuxièmement, Antioche était une ville entre deux mondes à bien des égards, entre le monde turc et le monde arabe. Nous avons choisi de l'intégrer dans un contexte territorial arabe en référence à l'ouvrage de Jane Hathaway intitulé : « *The Arab Lands Under Ottoman Rule, 1516-1800* »<sup>22</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteur précise bien que ce n'est ni sur un critère ethnique ni même linguistique que le terme de territoires « arabes » fait référence. Bien loin des frontières essentialistes, cet emploi réfère tout simplement à une unité géographique pas clairement délimitée, mais utile pour distinguer tout de même un milieu culturel si riche et complexe soit-il. Selon cette conception géographique Antioche fait partie de ce bloc géographique qui irait du Taurus au Maghreb en passant par la Mésopotamie. Il est d'ailleurs frappant de constater que cette zone fait partie des territoires qui passèrent sous domination ottomane lors des conquêtes du Sultan Selim à partir de 1516.

---

<sup>21</sup> ... et compenser les lacunes sur la période ottomane. Dans l'Encyclopédie de l'Islam, ladite période tient en cinq mots. Voir M.Streck et H.A.R Gibb, «Antakiya», *EI* 2, EJB, 1960.

<sup>22</sup> Jane Hathaway, *The Arab Lands under Ottoman Rule, 1516-1800*, Pearson Education, 2008.

Antioche était aussi à la croisée des genres de vie : entre la vie urbaine et la campagne ou encore le monde tribal. L'importance de la cohabitation pacifique ou conflictuelle entre des genres de vie opposés est capitale dans l'histoire d'Antioche et nous verrons qu'il existait une certaine interdépendance entre les groupes sédentaires et nomades.

La ville était suffisamment importante pour constituer un centre administratif même si là, elle dépendait d'une structure politique qui l'englobait. Avec les conquêtes de Sultan Selim Ier, la ville entrait dans ce que nous appellerons un processus d'« ottomanisation ». Celui-ci devait prendre nécessairement en compte la présence de non-musulmans (*zimmis*), intégrés dans le tissu social de la ville et dans sa région. La présence d'Européens dans la région a, quant à elle, contribué à renforcer les échanges commerciaux à plus ou moins grande échelle. Cette intrusion étrangère a néanmoins modifié le paysage politique et les relations de pouvoir au sein des autorités locales.

Nous verrons enfin que ces phénomènes favorisèrent, entre autres, l'apparition d'une élite locale qui resta probablement en place jusqu'à l'arrivée des Égyptiens. Néanmoins, les réformes engagées progressivement sous l'égide du Sultan Mahmoud II (1808-1839) contribuèrent à transformer lentement le rapport de l'État aux périphéries essentiellement à travers deux tendances : la centralisation du pouvoir et la sédentarisation des tribus des alentours. Ces transformations eurent des impacts qui se firent sentir juste avant l'invasion égyptienne.

### 1.1 Une ville au carrefour des mondes

Pour dégager ce qui caractérise Antioche à l'époque ottomane, il est tout d'abord nécessaire de situer la ville dans un contexte géographique et de le placer ensuite dans une temporalité donnée. Antioche a eu une importance variable depuis l'Antiquité, qui s'explique essentiellement par son intégration plus ou moins faible dans les empires dont la ville a successivement fait partie<sup>23</sup>. À partir des éléments propres à la ville, nous serons en mesure d'esquisser les tendances sociales et économiques qui se manifestèrent dans le contexte ottoman. La proximité des chaînes montagneuses du Taurus qui contrastent avec les grandes

---

<sup>23</sup> Halil Sahillioğlu, « Antakya », *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, Istanbul, 1991.

plaines des alentours de la ville, le port d'Alexandrette et les routes commerciales, la présence de tribus semi-nomades et la dimension importante du monde rural dans les dynamiques de la ville d'Antioche, font partie des éléments sur lesquels il est nécessaire de se pencher pour comprendre comment la ville présentait une pluralité de dimensions.

### 1.1.1 Entre plaines et montagnes

La ville d'Antioche, que l'on connaît surtout en Occident pour avoir été la capitale prestigieuse des descendants d'Alexandre le Grand (les Séleucides), le berceau du Christianisme ou encore une principauté normande à l'époque des Croisades, est chargée d'histoire. Nous nous passerons d'en retracer le cours, mais signalons que c'est sa situation géographique favorable qui permit l'établissement d'une cité. La ville est située à l'ouest d'Alep et au Nord de Lattaquié, dans une plaine irriguée par l'Oronte un petit fleuve qui se jette dans la Méditerranée à Samandağ (*Süveydiye* à l'époque ottomane) et au pied du mont Habîbünnecâr qui culmine à 440 mètres d'altitude<sup>24</sup>. Dès l'Antiquité, la présence de l'eau en abondance dans la région permit l'irrigation des cultures qui faisait sa richesse. À l'époque ottomane, Antoine Abdel Nour indique que la ville était d'ailleurs pourvue de nombreuses fontaines publiques, qui étaient alimentées par des sources naturelles<sup>25</sup>.

Favorisées par un climat tempéré dû à la proximité de la mer, les plaines autour de la ville donnèrent à l'agriculture une place centrale dans cette vallée verdoyante. L'aridité des régions voisines comme celle d'Alep et des déserts de la Mésopotamie fit de la région un véritable grenier pendant la période ottomane. Antioche et ses alentours directs contrastent également avec les zones accidentées dues aux dénivelées de la chaîne du Taurus faiblement peuplé et dont les villages étaient éparpillés çà et là dans les montagnes. Les montagnes firent plus le lot du monde pastoral et, à plus proprement parler, de groupes tribaux semi-nomades qui s'établissaient cycliquement dans les alentours de la ville.

---

<sup>24</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 228.

<sup>25</sup> Antoine Abdel Nour, *Introduction à l'histoire urbaine de la Syrie ottomane (XVI-XVIII)*. Beirut, 1982, p. 196.

### 1.1.2 Une « ville étape »

La distance qui séparait les grands centres urbains de Syrie et de ceux d'Anatolie faisait d'Antioche une escale dans la région. D'une ville frontière sous les Mamlouks<sup>26</sup>, la ville s'était retrouvée au carrefour des routes d'un Empire devenu immense lors de l'intégration de la Syrie et de l'Égypte au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle devint une étape pour les voyageurs qu'ils aient été commerçants ou pèlerins vers les Villes Saintes. La route qui menait vers Bagdad contribua à ce que la région serve d'escale à l'armée impériale de Soliman le Magnifique en 1553, puis de Murad IV en 1638 qui demeura momentanément à Antioche<sup>27</sup>. Les Ottomans prirent des mesures nécessaires pour faciliter le transit des biens et des hommes dans un double objectif de favoriser le commerce qui était essentiellement assuré par les caravanes. De plus, ils firent également en sorte de garantir aux pèlerins l'accès vers la route principale menant aux villes Saintes. Bruce Masters indique que les provinces syriennes n'ont pas véritablement bénéficié de politiques spéciales conçues par la Sublime Porte jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses frontières n'étaient pas véritablement définies, contrairement aux Européens dont l'imaginaire biblique situait couramment la Syrie entre Antioche et le mont Sinai<sup>28</sup>. Le seul phénomène qui a pu particulariser la région, selon l'auteur, tient justement dans un besoin continu de réaffirmer la position de l'État comme leader du monde musulman.

Antoine Abdel Nour dans un article intitulé « le réseau routier de la Syrie ottomane (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) » indique que « l'État ottoman prenait à sa charge l'entretien et la protection des grandes routes à caractère stratégique ou religieux »<sup>29</sup>. Située à proximité de l'artère principale qui reliait Istanbul, Alep, Damas jusqu'aux villes Saintes, Antioche était comprise dans un territoire qui mobilisa de ce fait l'attention des administrateurs de l'État.

---

<sup>26</sup> Les Mamlouks avaient succédé aux Ayyoubides à partir du XIII<sup>e</sup> siècle et régnaient depuis le Caire essentiellement sur l'Égypte et la Syrie. Les conquêtes de Selim I<sup>er</sup> entre 1516 et 1517 mirent fin à leur hégémonie et à une rivalité politique qui s'était accentuée à mesure que l'Empire ottoman prenait de l'ampleur au XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>27</sup> Mehmet Tekin, *op.cit.*, p. 41.

<sup>28</sup> Bruce Masters, «Ottoman policies Toward Syria in the 17th and 18th Centuries», in *The Syrian Land in the 18th and 19th Century, The common and the Specific in the Historical Experience*, Thomas Philipp, Franzsteiner Verlagstuttgart, 1992.p. 14.

<sup>29</sup> Antoine Abdel Nour, «Le réseau routier de la Syrie ottomane (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)», *Arabica*, t.30, juin 1983, p. 77-78.

Entretien des routes du Pèlerinage annuel, les protéger et assurer des infrastructures pour l'accueil des voyageurs a constitué un enjeu dans la région, notamment à Antioche. Pendant la période ottomane, plusieurs fondations pieuses (*evkaf*) basées sur le statut de main morte permirent de développer des infrastructures pour le transit régulier des voyageurs et des marchandises<sup>30</sup>. Plusieurs grands vizirs ottomans firent construire des bâtiments à cet effet. Sokollu Mehmed, qui avait été le ministre du Sultan Soliman le Magnifique, ordonna la construction d'un khan en 1573<sup>31</sup>. Ce n'était pas seulement Antioche qui bénéficia de ces fondations pieuses, mais bien toute la région, comme à Beylan<sup>32</sup>, Alexandrette (*Iskenderun*) ou encore Payas (*Dörtyol*)<sup>33</sup>. Ces petits centres urbains qui se trouvaient sur les routes commerciales entre Syrie et Anatolie, prirent de l'importance à cette époque charnière. Cette construction en série indique la volonté de l'État d'asseoir son contrôle sur des territoires fraîchement conquis et d'organiser un espace de transit aussi important que celui du Pèlerinage vers les villes Saintes. Près de cent ans plus tard, en 1660, un grand vizir fit une nouvelle fois fonder à Antioche un khan destiné à l'accueil des Pèlerins. C'est à Mehmed Köprülü que la ville doit cette infrastructure d'accueil nommé le khan Kurşunlu<sup>34</sup>. Cette construction répondait cette fois à l'importance que les autorités impériales donnaient à la ville, car la légitimité ottomane passait en Syrie par la dimension religieuse en facilitant la réalisation d'une des obligations du culte musulman. C'était également une façon de manifester l'autorité de l'État qui avait été remis en cause dans la région de Diyarbekir et d'Alep alors que Mehmed Köprülü accédait au vizirat (1656). Cette fondation pieuse, mise en place par un tel vizir, suivait la répression vigoureuse qu'il avait ordonnée face à des autorités récalcitrantes, manifestant ainsi sa détermination d'exercer un contrôle total sur l'administration provinciale dans les territoires arabes<sup>35</sup>.

Cependant, une route permettait de contourner Antioche, en rejoignant Alep au port d'Alexandrette par les terres. Cette route passait par Beylan, au Nord d'Antioche et fut

---

<sup>30</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

<sup>31</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 74.

<sup>32</sup> Yusuf Halaçoğlu, «Belen», *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, p. 403.

<sup>33</sup> Metin Tuncel, «Iskenderun», *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, p. 581.

<sup>34</sup> Mehmet Tekin, *op.cit.* p. 96.

<sup>35</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 76.

couramment utilisée jusqu'au XIXe siècle. Les Ottomans avaient d'ailleurs fait cantonner des garnisons de janissaires<sup>36</sup> autour de Beylan pour la protection de cette route<sup>37</sup>. Tant que l'État réussit à maintenir un certain contrôle sur ces zones de transit, le passage par Antioche ne devait être que secondaire. Antoine Abdel Nour insiste néanmoins sur le caractère hostile des routes de la région : « Quel que soit cependant le chemin utilisé, le trajet entre Alep et son port fut toujours dangereux, à cause de la rébellion endémique des tribus de Bilan »<sup>38</sup>. La présence de ces tribus constituait un défi permanent pour les autorités ottomanes, mais il est probable qu'elles n'aient pas été le seul obstacle au passage des voyageurs. Des droits de douane pouvaient également modifier le parcours à suivre comme ce fut le cas de Jean Baptiste Tavernier, un voyageur français au XVIIe siècle. Lors de son passage pour rejoindre Alep en 1638, il décida d'éviter la ville, car les janissaires demandaient une taxe excessive selon lui. Il ajoutait que la ville était « oubliée du monde », qu'elle était « tombée en ruine » et que le canal qui reliait Antioche à la mer (à *Süveydiye*, l'actuelle Samandağ) était bouché<sup>39</sup>. Selon nous, il ne faut pas donner trop d'importance au récit d'un homme qui ne s'est pas rendu sur place pour confirmer ce qu'il avançait. De plus, nous verrons que les récits des Européens sont toujours quelque peu misérabilistes au sujet d'Antioche, qu'ils considéraient comme un foyer de culture occidentale déchu. Nous verrons également que d'autres voyageurs, ottomans cette fois, donnèrent à la même époque que celle de Tavernier une version bien plus positive sur la ville. Néanmoins, la mention qu'il fait du prix excessif des droits de passage s'avère utile pour comprendre la place d'Antioche comme carrefour régional. Le pont à l'entrée de la ville était l'endroit où les autorités prélevèrent les taxes sur les voyageurs et commerçants en déplacement dans la région dès le XVIe siècle<sup>40</sup>.

Détruite à plusieurs reprises par de violents séismes, Antioche n'a pas vraiment été agrandie par les prédécesseurs des Ottomans. Seuls trois quartiers furent ajoutés à la période

---

<sup>36</sup> Soldats d'élite d'un corps d'infanterie ottoman composé dans la période classique de jeunes prisonniers chrétiens appartenant à la garde du sultan. Ceux-ci pouvaient être envoyés en province et avaient en plus de tâches militaires, la fonction de police locale.

<sup>37</sup> Antoine Abdel Nour, «Réseau routier», p. 183.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>39</sup> Jean Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1981, p. 204-205.

<sup>40</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

ottomane. Encerclée par des murailles longues de douze kilomètres, on ne note pas de croissance significative de sa taille avant au moins la deuxième moitié du XIXe siècle<sup>41</sup>. Lors de son passage à Antioche en 1830, le voyageur anglais Robinson ne signale à ce sujet qu'un seul quartier à l'extérieur de l'enceinte fortifiée appelée « Antaki »<sup>42</sup>.

Au début du XIXe siècle, malgré une importance qui était loin d'égaliser des villes plus dynamiques comme Alep ou Lattaquié, Antioche conserva localement un caractère central dans une zone où le peuplement était peu dense. Située entre la mer Méditerranée et la zone continentale à l'est où débute la Mésopotamie, elle constituait tout au long de la période ottomane un passage incontournable vers ce que l'on peut appeler le « pôle aleppin ». Comme l'écrit Abdel Nour, Antioche jouait « un rôle local tout en servant de relais à Alep », autour de laquelle gravitaient les enjeux économiques majeurs du nord de la région syrienne<sup>43</sup>.

Port le plus proche d'Alep, Alexandrette voyait marchands et marchandises affluer au départ ou à destination de cette échelle. C'est généralement par cet intermédiaire qu'une étape à Antioche était envisageable. La longueur du trajet, la difficulté des routes de montagnes et l'insécurité qui y régnait, faisaient d'Antioche un refuge autant qu'une escale plus ou moins longue. La carrière d'Alexandrette comme port tout désigné d'Alep n'avait pointé qu'au XVIe siècle, et ce, surtout sous l'action des Européens qui s'en servirent de débarcadère pendant tout le reste de la période ottomane<sup>44</sup>. Pour reprendre l'expression de Bruce Masters, il semble que le port, aussi insalubre qu'il était, ait constitué un « village européen », une étape sur la route d'Alep. Ceux-ci y bâtirent, en plus d'infrastructures portuaires inaugurées pendant le gouvernement de Sokollu Mehmed Pacha en 1570, des maisons et même une église<sup>45</sup>. Malgré la réputation d'un climat exécrable propice au choléra,

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.231.

<sup>42</sup> George Robinson, *Three years in the East*, London, 1837, p. 318 et 336. Ce n'est qu'au milieu du XIXe que de nouveaux quartiers sont établis à l'extérieur des enceintes.

<sup>43</sup> Antoine Abdel Nour, *Syrie ottomane*, p. 280.

<sup>44</sup> Ethem Eldem, Daniel Goffman and Bruce Masters, *The Ottoman City Between East and West, Aleppo, Izmir, and Istanbul*, Cambridge University Press, 1999., p. 29.

<sup>45</sup> Archives diplomatiques de Nantes, lettre du Consul de France à Alep de Bourville par Charles Geofroy de l'agence consulaire française à Alexandrette daté du 1er février 1836. Celui-ci sollicite le consul de l'aide pour relever la chapelle qui daterait de 1625.

le port d'Alexandrette allait principalement desservir les intérêts commerciaux des Européens en provenance et en partance pour Alep. Avant d'être définitivement doublée par l'importance croissante du port de Lattaquié, le débarquement de marchandises par Alexandrette devint même obligatoire pour des trajets qui ne pouvaient plus se faire depuis la Syrie du Nord, tellement la sécurité y était compromise au début du XIXe siècle. Lors de son bref passage à Alexandrette en 1830, Robinson constate néanmoins la décrépitude des lieux qui confirme que Lattaquié prenait de plus en plus d'ampleur dans la région<sup>46</sup>. Peu d'Européens (un seul résident permanent) vivaient sur place et une fabrique (*factory*) anglaise qui était devenue selon Robinson une bergerie. Le voyageur considérait tout de même Alexandrette comme le port « naturel » d'Alep. Il décrivait cependant ce port de la sorte : « The town itself is now a mass of ruin, being reduced to a few warehouses, belonging to the merchants of Aleppo, for cargoes discharged, or waiting for a vessel »<sup>47</sup>. Mehmet Tekin relève l'importance croissante du port de Süveyde au XIXe siècle pour desservir Alep, mais aussi Diyarbekir. Celui-ci recevait surtout des céréales et le matériel de guerre qu'il fallait d'abord entreposer à Antioche<sup>48</sup>. Süveydiye était peuplé de chrétiens orthodoxes selon Robinson. Il y fut accueilli par Yousouf Saba, un chrétien qui semblait avoir des intérêts avec les Européens de la région. De plus, Süveydiye était la résidence d'élection d'un entrepreneur et consul anglais à Alep au début du XIXe siècle nommé John Barker dont nous reparlerons souvent. Le fait que la ville ait été d'une importance croissante indiquerait la monopolisation du commerce par les Européens dans la région. Pouvoir rejoindre Antioche par voie maritime facilitait grandement le transit et se passait d'intermédiaires. Nous verrons comment les Britanniques iront même jusqu'à imaginer, pendant l'occupation égyptienne, un canal qui aurait rejoint l'Oronte à l'Euphrate pour atteindre facilement l'Inde. Leur intérêt pour cette zone de passage qui traversait Antioche était donc bien réel au XIXe siècle.

La période qui précède l'arrivée des Égyptiens laisse apparaître une ville dont les échanges semblent être strictement régionaux et détrônés par le dynamisme de centres économiques nouveaux comme les villes portuaires des côtes syriennes. Cette tendance était

---

<sup>46</sup> Antoine Abdel Nour, *Syrie ottomane*, p. 329.

<sup>47</sup> George Robinson, *op. cit.*, p. 329.

<sup>48</sup> Mehmet Tekin, *op. cit.*, p. 89.

encouragée, selon Bruce Masters, par la montée du brigandage sur les routes provinciales et a contribué au développement du transport maritime au détriment du transport caravanier<sup>49</sup>.

### 1.1.3 Entre sédentarité et nomadisme

Les récits de voyageurs qui visitèrent Antioche au XVIIe siècle donnent l'impression que la ville était un centre urbain prospère, industriel et même intellectuel. Le voyageur et chroniqueur ottoman Evliya Çelebi remarquait lors de son passage (fin XVIIe siècle) qu'Antioche était peuplée et active. Il y identifiait les principaux fonctionnaires de province de la période ottomane classique et constatait également la présence d'écoles. Protégée par une enceinte longue de douze kilomètres où cantonnait une forte garnison, la cité était administrée par un notable, un juge et un contrôleur des marchés (*muhtesib*). La ville ottomane qu'avait vu Evliya Çelebi à la période classique ne semble avoir eu d'autres problèmes plus importants qu'un violent séisme en 1615<sup>50</sup>. Cette impression qu'Antioche était un centre urbain assez important, au moins jusqu'au XVIIIe siècle, apparaît également dans les récits de voyage d'un autre voyageur nommé Ibrahim al Hayari, originaire de la péninsule arabique. Il retenait quant à lui l'activité impressionnante des marchés de la ville, des belles demeures qu'il y trouva et de la qualité de l'artisanat<sup>51</sup>.

À l'extérieur d'Antioche vivaient des populations sédentaires dont la vie était essentiellement rythmée par l'agriculture, l'artisanat et le commerce. Autour de la ville, les vastes plaines étaient exploitées pour la culture de l'olive et du riz<sup>52</sup>. Des moulins, qui dataient de la période mamelouke, caractérisaient bien la sédentarité d'un mode de vie rurale, attachée à la terre. L'agriculture favorisa l'établissement de groupements de populations par communautés ethniques et confessionnelles. Comme le rappelle Jane Hathaway, l'Histoire

---

<sup>49</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 45.

<sup>50</sup> *Wasfi Zakariya, Rihlat Awliya salabi fil bilad al-arabiyya*, « le voyage de Evliya Çelebi dans les pays arabes », 2e partie, p.423, cité dans Antoine Abdel Nour, *op.cit.*, p. 298.

<sup>51</sup> Ibrahim Al Hayari, *Tufhat al udaba wa salwat al-guraba*, relation de voyage de la Mecque à Istanbul au XVIIe siècle, p.188-190, cité dans Abdel Nour, *op.cit.*, p. 298.

<sup>52</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

rurale de l'Empire ottoman est un exercice difficile qui reste à un large degré insaisissable<sup>53</sup>. Au sujet des populations rurales des alentours d'Antioche, nous ne disposons que de quelques observations de voyageurs comme celle de Robinson, le voyageur britannique. Il constatait en 1830 que des groupes de populations homogènes vivaient de l'agriculture, dans les zones rurales qu'il parcourut. Il remarquait, par exemple, la présence d'un village peuplé de Kurdes à l'extérieur de la ville, le village de Süveydiye qui n'accueillait que des chrétiens ou encore des familles alaouites (*Anzeyry*) établies dans la campagne des alentours<sup>54</sup>. Pour le cas de ces dernières, Hamide mentionne l'installation de populations alaouites dans la région d'Antioche au XVIIIe siècle. Selon lui, ces tribus descendaient la montagne qui porte leur nom vers les plaines en « colonisant » parfois par la force de nouveaux territoires<sup>55</sup>. Abdel Nour attribue ce phénomène à la surpopulation dû au manque d'espaces montagnards à partir de propos qu'il tient d'une source alaouite anonyme<sup>56</sup>. Avant l'occupation égyptienne, ces populations étaient généralement établies dans les endroits reculés de la Syrie du Nord, installés entre les montagnes, la plaine du bas Oronte entre l'embouchure du fleuve, Antioche et la plaine côtière du Sud-ouest d'Alexandrette<sup>57</sup>.

Jacques Weulersse soutenait dans les années trente qu'Antioche était une ville essentiellement turque, mais que sa campagne était alaouite et arabe pendant la période ottomane<sup>58</sup> (sans doute à la plus grande joie d'Ankara, à la veille de la cession du sandjak d'Alexandrette). Une telle position a été remise en cause par le libanais Antoine Abdel Nour qui rejette l'idée d'une quelconque essence de la ville. Il pointe du doigt le manque de nuance que provoque l'opposition « ville-campagne ». Selon ce dernier, ces deux éléments appartiennent à un grand tout indivisible dont les rouages définissent leur interdépendance.

---

<sup>53</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 169.

<sup>54</sup> George Robinson, *op.cit.* p. 318 et p. 342-343.

<sup>55</sup> A.R Hamide, *La région d'Alep. Étude de géographie rurale*, Paris, 1959, p. 153, cité dans Abdel Nour, *op.cit.*p.77.

<sup>56</sup> L'auteur reprend cette source de Muhammad Kurd Ali dans *Kitab hutat al-Sham*, Abdel Nour, *op.cit.*, p. 77.

<sup>57</sup>H. Halm, «Nusayriyya», *EI2*, EJB, 1995, p. 148.

<sup>58</sup> J. Weulersse, « La primauté des cités dans l'économie syrienne. Études des relations entre les villes et campagnes dans le nord de la Syrie avec exemples choisis à Antioche, Hama et Lattaquié », dans les Comptes Rendus du Congrès international de géographie, Amsterdam 1938, pp.236.

Par contre, l'influence et la domination de groupes urbains sur ceux des campagnes ont pu se révéler prépondérantes à partir du XVIIIe et nous verrons un peu plus loin comment ce fut le cas quand les notables se mirent à intégrer le commerce européen.

Cette interdépendance entre la ville et la campagne, dont parle Abdel Nour, s'illustre à travers l'importance du nomadisme dans la région d'Antioche, qui est une caractéristique pendant la période ottomane. Tantôt rebelles et brigands, pillant les centres où se trouvaient les vivres et les richesses, les populations tribales pouvaient se révéler être des partenaires incontournables à la fois pour assurer les liaisons commerciales, mais également pour la protection des caravanes. Dick Douwes, dans son ouvrage *The Ottomans in Syria*, explique bien cette relation ambivalente entre les deux styles de vie. Il avance que « la longue histoire des relations rapprochées sans être forcément amicales entre les groupes sédentaires et nomades a forgé la culture locale de la Syrie intérieure »<sup>59</sup>. Les périodes fastes généraient échanges et paix entre le monde sédentaire caractérisé par l'agriculture et l'urbanité et le monde nomade, plus mobile et pasteur. Lors des périodes de crise (guerres, sécheresses, catastrophes naturelles...) qui occasionnaient la pénurie et la disette, les tribus nomades étaient généralement les premières à se livrer au pillage à plus ou moins grande échelle. Le XVIIIe siècle consacra une période de pression démographique entraînée par une grave crise économique dans l'Empire ottoman. Le caractère incontrôlable des tribus devint à cette période un casse-tête pour les autorités ottomanes qui s'employaient continuellement à trouver des consensus pour permettre une sécurité précaire<sup>60</sup>.

C'est dans ce contexte que, pendant l'hiver, des populations turkmènes semi-nomades élirent progressivement domicile dans les alentours d'Antioche. La présence de tribus, qu'elles aient été kurdes ou turkmènes, remontait à une période qui précédait l'hégémonie ottomane<sup>61</sup>. C'est leur établissement saisonnier dans les alentours d'Antioche qui prit une importance croissante. Dès la moitié du XVIIIe siècle, la région accueillait déjà 3000 tentes d'une confédération tribale nommée les *Reyhanlı*. Vers 1780, ces Turkmènes s'établirent

---

<sup>59</sup> Dick Douwes, *op.cit.*, p. 20.

<sup>60</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 183-184.

<sup>61</sup> Atilla Canbolat, *Hatay Türkmen aşiretleri ve bu aşiretlerin iskânı (18. ve 19. yüzyıllar)*, Yüksek lisans Tezi (maîtrise en Histoire), Kahramanmaraş Sütçü İmam Üniversitesi, Sosyal bilimler enstitüsü, Kahramanmaraş, 2006, p. 16.

pour la première fois dans la plaine d'Amik (au nord-est d'Antioche), pour la saison hivernale<sup>62</sup>. Quand Robinson traversa le territoire des *Reyhanlı* en 1830, il en comptait encore trois mille établis en véritables villages mobiles<sup>63</sup>. Il précisait cependant qu'ils étaient en voie de sédentarisation et se mettaient à l'agriculture, une tendance sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin dans ce chapitre.

L'interdépendance entre le monde sédentaire et nomade s'illustre au plus haut degré dans la protection et le savoir-faire des caravaniers que l'on confiait à des tribus les plus à même d'assurer ces services. La caravane annuelle du Pèlerinage vers les villes Saintes en était un exemple. Sur les routes moins fréquentées, comme celles qui rejoignaient Antioche, cette assistance était généralement requise pour traverser des territoires hostiles<sup>64</sup>. John Barker, qui fut consul britannique à Alep et chargé des affaires de la *Levant Company* dès 1802 bénéficia des services de tribus turkmènes dans la région d'Antioche. Les marchandises dont il s'occupait y transitaient essentiellement entre Alexandrette et le pôle urbain d'Alep. Ses mémoires mentionnent qu'il était populaire à Antioche et qu'il y avait noué des relations cordiales avec des notables musulmans comme avec des membres des tribus turkmènes dont il s'assurait les services<sup>65</sup>. Dans les périodes d'accalmies, les tribus pouvaient, en plus des services caravaniers et de leur activité pastorale, proposer le fruit de leur travail artisanal dans les villes plus importantes comme Alep. C'est dans cette mesure que cette ville générait un contact fréquent entre le monde nomade et urbain dans la région<sup>66</sup>.

Antioche se situait donc au carrefour des mondes dans un sens large. Sa situation géographique et politique, modifiée lors de l'intégration dans l'Empire ottoman, introduit des caractéristiques qui ont conditionné pour une part ses activités économiques prises en charge par les populations hétéroclites qui vivaient sur ce territoire. C'est donc l'agriculture, mais

---

<sup>62</sup> Yusuf Halaçoğlu, *XVIII. Yüzyılda Osmanlı İmparatorluğu'nun İskân Siyaseti ve Aşiretlerin Yerleşirilmesi*, Ankara : T.T.K Yayını, 1988, p. 56.

<sup>63</sup> George Robinson, *op.cit.*, p. 360.

<sup>64</sup> Abraham Marcus, *The Middle East on the Eve of Modernity, Aleppo in the Eighteen Century*, New York : Columbia University Press, 1989., p. 142.

<sup>65</sup> Edward Barker, *Syria and Egypt under the Last Five Sultans of Turkey: being Experiences, During Fifty years of Mr Consul-General Barker*, Londres, 1876, p. 142.

<sup>66</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 56.

surtout le commerce et l'industrie de la soie qui marquèrent fortement le contexte économique d'Antioche. Ces activités généraient une certaine interdépendance entre les différentes sphères de la société amenant différents genres de vie à se côtoyer, ce qui n'était pas dénué de conflits potentiels. Antioche était un centre régional tout de même ouvert sur l'extérieur à travers les routes caravanières et le port d'Alexandrette qui desservait Alep avant de perdre de son importance face à des centres portuaires en pleine croissance au début du XIXe siècle.

## 1.2 L'administration d'Antioche à l'époque ottomane

Pour pouvoir comprendre le glissement du statut de la ville lors du passage de l'hégémonie mamelouk à celle des Ottomans au XVIe siècle, il est nécessaire de se pencher sur le caractère de l'administration d'Antioche. Nous reprenons ici le terme « d'ottomanisation » dont s'est servi Bruce Masters pour caractériser le processus social et politique dans lequel entrèrent les provinces arabes à partir de la conquête de Selim Ier<sup>67</sup>. Caractériser ce processus, cette action de donner des caractéristiques ottomanes au système en place dans la région d'Antioche, conduira à identifier une période dite classique dans laquelle l'État influença l'administration des territoires arabes après la conquête au XVIe siècle. S'il y eut une ottomanisation d'Antioche, la question se pose également de savoir quel a été le rapport de l'administration ottomane face aux non-musulmans, les *zimmi*s. Leur présence dans la ville et dans la région d'Antioche a certaines caractéristiques qui marquent la ville jusqu'à l'arrivée des Égyptiens. De plus, les intérêts européens purent être relayés entre autres par ces derniers. Nous verrons que la période ottomane consacra l'ingérence croissante des Puissances européennes comme les Britanniques, qui marquèrent l'histoire d'Antioche. Cette période prépara le terrain à des tendances qui se manifesteront de manière plus vive à partir du début du XIXe siècle.

---

<sup>67</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 25.

### 1.2.1 Ottomanisation et impérialisme

La victoire de Selim I<sup>er</sup> à Marj Dabiq face aux armées Mamlouks en 1516 inaugura la suzeraineté ottomane en Syrie. La ville de Damas avait alors été désignée comme capitale de la région syrienne à une époque où l'hégémonie ottomane était encore bien fragile. Alors qu'Antioche faisait partie d'une unité administrative intégrée à la province d'Alep sous les Mamlouks<sup>68</sup>, la conquête ottomane provoqua une rupture momentanée. Une étude à partir des *kanunname*<sup>69</sup> de cette époque charnière révèle qu'Antioche avait le statut de sandjak de Damas pendant près de cinq ans<sup>70</sup>. Il existe d'ailleurs un litige sur la période précise lors de laquelle la province de Syrie (*Arabistan defterdari*) fut divisée en provinces. La particularisation d'Alep, passant de la tutelle de Damas à l'état de capitale de province dotée de son propre gouverneur, n'apparut, pour certains historiens qu'en 1534<sup>71</sup>. Selon ces derniers, la juridiction et l'administration s'étendirent dès lors à Antioche consacrant alors un retour à la situation administrative qui avait cours sous les Mamlouks. Akgündüz prétend, quant à lui, que la séparation de Damas et d'Alep se produisit dès l'investiture du Sultan Soliman le Magnifique (1520) et, qu'ainsi, Antioche devint un des sandjaks d'Alep.

Les premières estimations de populations par les nouvelles autorités pour le cas de cette dernière remontent à 1527. Halil Sahillioğlu mentionne d'ailleurs que la population de la ville n'augmenta guère pendant plusieurs décennies, après plusieurs recensements au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>. À cette période, l'État ottoman entreprenait la soumission de la province grâce au système des *timars*. Ce système permettait d'assurer une présence militaire sur tout le territoire ottoman en récompensant les membres de la cavalerie impériale et provinciale par des terres. C'est par l'intermédiaire de cette mesure que l'État voulut connaître les ressources

---

<sup>68</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 230.

<sup>69</sup> Le *kanunname* ou livre de loi, était un ensemble de lois formulées par le Sultan pour compléter la charia. Dans les périodes de conquêtes, il était indispensable pour préparer les nouvelles bases de l'administration dans le territoire en question.

<sup>70</sup> Akgündüz, *Osmanlı Kanunnameleri ve Hukuki tahlilleri*, 7, Istanbul : Osmanlı Araştırmaları Vakfı Yayınları, , p. 38.

<sup>71</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 21. Il indique que Robert Mantran et Jean Sauvaget pensent que la séparation de la province survint juste après la révolte d'Al-Ghazali, le gouverneur de Damas en 1520. Voir leur *Règlements fiscaux ottoman; les provinces syriennes*, Beyrouth, 1951.

<sup>72</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

disponibles dans la ville et ses alentours. Ce système se distingue de la féodalité que l'on connaît en Europe, car le cavalier gratifié par l'État ne possédait pas la terre et ne pouvait pas la léguer à ses héritiers. Il jouissait du produit de l'impôt, mais devait veiller à maintenir une force militaire disponible en cas de besoin<sup>73</sup>.

L'administration d'Antioche fut donc progressivement « ottomanisée » et « turquifiée » à partir du XVI<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire d'une classe militaire rotative et envoyée depuis l'État central. Bruce Masters le stipule de la manière suivante : « The application of the conventional Ottoman patterns of provincial governance drew interior Syria into the Ottoman orbit. Their provincial administrations were headed by Turkish speaking Ottomans and Turkish-speaking cavalymen were settled in many of the villages of the provinces of Damascus and Aleppo »<sup>74</sup>. Cette « turquification » de la région d'Antioche passa également par une politique de sédentarisation de tribus turkmènes. Selon Abd al-Rahman al Kayyali, Selim Ier considérait comme une menace le fait que la grande majorité de la population de cette région ait été arabophone. Il aurait voulu diluer la masse avec des populations turcophones en incitant des Turkmènes à s'établir plus durablement<sup>75</sup>. Cette politique allait devenir courante dans la région et attirer ces tribus dans les alentours d'Antioche.

Ce n'était pas seulement par l'intermédiaire de l'armée ottomane que la région était encadrée par le pouvoir ottoman. Antioche était également un *kaza*, c'est-à-dire un district dans lequel la juridiction d'un juge s'exerçait. Les historiens turcs qui se sont penchés sur Antioche font rarement la distinction entre les deux et donnent l'impression que les deux notions se rapportent à la même chose. Par contre, les deux fonctions dépendent toujours de la juridiction d'Alep qui, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle influence directement l'administration d'Antioche<sup>76</sup>.

---

<sup>73</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 170.

<sup>74</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p.23-24.

<sup>75</sup> Abd al-Rahman al Kayyali, *al-Marāhil fi-l intidab al faransī wa nadālina-l watanī*, 4 vols., Alep, 1958-1960, IV, p.413, cité dans Dalal Arsuzi Elamir, «Zaki al Arsuzi and Syrian Nationalism in the Periphery : the Alexandretta Crisis of 1936-1939, in *From the Syrian Land to the Sate of Syria and Lebanon*, sous la dir. de Thomas Philipp et Chrisoph Schumann, Berouth, Orient institut der DMG, 2004, p. 309-310.

<sup>76</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 97-98.

Bien que le sandjak d'Antioche ait été dans l'orbite d'Alep et qu'il constituait un de ses relais économiques, celui-ci constituait un centre autour duquel plusieurs communes (*nahiye*) gravitaient. Ainsi, un document tiré des registres judiciaires de la ville mentionne qu'en 1709, quatre sous divisions faisaient partie du sandjak d'Antioche : celui de Kuseyr, Altınözü, de Cebel-i Akrad et celui de la commune que nous avons déjà évoqué, Süveydiye<sup>77</sup>; chacun de ceux-ci comprenant une vingtaine de villages.

C'est notamment par l'introduction de fonctionnaires comme les *mütesellim* ou encore *voyvoda* que le processus d'ottomanisation a été opéré depuis le centre du pouvoir ottoman. Ces fonctionnaires étaient désignés par un gouverneur de province (*vali* ou *beylerbey*). Soutenus par des garnisons de janissaires, les *mütesellim* assuraient la sécurité de la ville et de ses alentours. Ils avaient également pour tâche essentielle de collecter les impôts et de rassembler des hommes en cas de guerre ottomane. D'abord appointé pour une durée fixe d'un an, les fonctionnaires s'enracinèrent au cours des décennies dans les réseaux du pouvoir local<sup>78</sup>. Le XVIIIe siècle, puis la période de réformes soutenues inaugurée par Mahmud II consacrèrent des reformulations de cette fonction dont nous verrons les impacts à Antioche plus loin dans ce chapitre.

Lors de son passage par Antioche, Evliya Çelebi, après avoir fait l'éloge des murailles qui entourent la ville, rapporte qu'une forte garnison de soldats cantonnait dans ses murs. La succession des représentants ottomans qu'il évoque tels un notable important (*ağa*), le juge (*kadi*), le contrôleur des marchés (*muhtesib*) et le représentant du syndic du Prophète (*nakibül' eşraf*)<sup>79</sup>, laisse à penser qu'Antioche devait présenter tous les aspects de la période classique ottomane. Il est probable que l'auteur ait voulu présenter un pouvoir établi fermement par l'État central et qui ne faisait pas de compromis importants avec les acteurs locaux. Il confirme cette idée lorsqu'il rapporte son admiration pour le dynamisme intellectuel de la ville à travers la présence de plusieurs écoles musulmanes<sup>80</sup>. Cependant, le

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>78</sup> Yücel Özkaya, « Mütesellim », *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, 1991, p. 203-204.

<sup>79</sup> *Wasfi Zakariya, Rihlat Awliya Salabi fil bilad al-arabiyya*, le voyage de Evliya Çelebi dans les pays arabes, 2e partie, p.423, dans Antoine Abdel Nour, *op.cit.*, p. 298.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 425.

changement de parcours qu'avait opéré Jean Baptiste Tavernier pour éviter les taxes trop lourdes des janissaires indique que ces derniers exerçaient un pouvoir local non négligeable dès la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Dès cette période, la concentration de forces provinciales était de plus en plus d'origine locale en Syrie<sup>81</sup>. La distinction entre locaux (*yerlü*) et impériaux (*kapıkulu*) des janissaires, sur lesquelles la Sublime Porte perdait progressivement le contrôle, en était un des exemples les plus saillants. C'est d'ailleurs pendant cette période d'instabilité que la région d'Antioche fut marquée par la tentative de reprise en main énergique du grand vizir Mehmed Köprülü que nous avons évoquée à travers la construction de bâtiments publics. Les révoltes des *Celâli* qui soulevèrent l'Anatolie et la Syrie inaugurèrent une période de crise face à laquelle les autorités ottomanes durent composer de plus en plus avec des éléments locaux en position de force. Ceux-ci avaient leurs propres réseaux au sein de l'État qui leur permettaient de maintenir leur pouvoir<sup>82</sup>. Les moyens utilisés entraient en contradiction avec le système classique que l'État ottoman avait progressivement mis en place après les conquêtes ottomanes en Syrie. Ces bouleversements favorisèrent la consolidation du pouvoir de notables locaux au point où l'on peut parler de « règne des notables ». Ce phénomène prit racine à Antioche dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, point sur lequel nous reviendrons à la fin de ce chapitre.

### 1.2.2 La présence des *zimmis*

Exépté la parenthèse de la domination de la ville par les chrétiens latins pendant près de deux cents ans lors des Croisades<sup>83</sup>, Antioche avait été une ville musulmane depuis près de neuf siècles quand elle fut ajoutée à l'Empire ottoman. Les premiers recensements concernant les populations de la ville au XVI<sup>e</sup> siècle ne mentionnent d'ailleurs pas d'autres communautés religieuses<sup>84</sup>. Antioche a-t-elle donc été une ville strictement musulmane à l'arrivée des Ottomans et dans la période classique ? Si ce n'était pas le cas, il serait judicieux

---

<sup>81</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 80.

<sup>82</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 69.

<sup>83</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p.230. Voir également l'ouvrage de Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, 1940.

<sup>84</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p.231.

de se pencher sur la façon dont étaient considérés les *zimmi*<sup>85</sup> dans la ville pour avoir une idée des tendances qui se dessinaient avant l'arrivée des Égyptiens.

À l'instar de Bruce Masters qui a remis en cause les manques et les biais dans les études de démographie en Syrie (surtout celles d'Ömer Lütfi Barkan), les calculs concernant Antioche et l'absence de diversité confessionnelle peuvent être mis en doute. Bruce Masters rappelle que l'auteur en question avait déjà dû réviser sa copie lorsqu'il avançait qu'il n'y avait que 1 % de non-musulmans en Syrie, lorsque la région passa sous domination ottomane<sup>86</sup>. L'argument fondamental de Masters consiste à rappeler qu'au XVIe siècle, la population chrétienne était majoritairement rurale ce qui a contribué à la difficulté voir l'impossibilité de les recenser par l'État ottoman<sup>87</sup>. Ces populations étaient devenues progressivement et massivement citadines par la suite. Alep est devenue à cet égard l'un des principaux centres de ces communautés. Quant aux juifs, Masters souligne que leur population est restée stable après les derniers mouvements d'immigration de la communauté sépharade<sup>88</sup>. L'auteur soutient néanmoins qu'à l'heure actuelle ces questions de données démographiques restent « éparses » et « problématiques » quant aux chrétiens et aux juifs des régions arabes, et ce, dans les trois premiers siècles de l'hégémonie ottomane. Nous pouvons également rappeler que la taxe de capitation (*cizya*) due par les non-musulmans aux autorités ottomanes, était acquittée collectivement ce qui ne permettait pas des recensements précis. Ceci prévalait pendant toute la période précédant les réformes de l'État qui se manifesta à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle. Des estimations ont été avancées par des voyageurs comme J.S Buckingham qui, au début du XIXe siècle comptait 150 foyers chrétiens et quelque 20 foyers juifs sur 10000 habitants à Antioche<sup>89</sup>. Ces chiffres doivent cependant être mis entre parenthèses, car, comme le soutient Bruce Masters, les estimations données par les voyageurs européens pouvaient considérablement varier en ayant tendance à

---

<sup>85</sup> Nous utilisons le terme de *zimmi* pour qualifier le statut des non-musulmans qui étaient protégés par la charia selon des termes précis.

<sup>86</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews in the Ottoman Arab World, The Roots of Sectarianism*, Cambridge University Press, 2001, p. 53.

<sup>87</sup> *Ibid*, p. 55.

<sup>88</sup> *ibid*, p. 59.

<sup>89</sup> J.S Buckingham, *op.cit*, p. 557.

être acceptées sans remise en cause<sup>90</sup>. Retenons simplement l'idée qu'il existait une communauté chrétienne et juive de moindre importance en ce début de XIXe siècle. À l'aide des registres des juges de la ville (*sicil*) mais dans des termes assez peu détaillés, Adem Kara évalue tout de même le nombre de chrétiens et de juifs à près de mille individus pour la seule ville d'Antioche en 1824<sup>91</sup>.

Bruce Masters note que l'arrivée des Ottomans mit fin à une période de persécutions que les chrétiens subirent sous les Mamelouks. Les nouvelles autorités auraient permis de discrètes rénovations de bâtiments mis à sac et même quelques constructions d'édifices religieux malgré les injonctions du Pacte d'Omar<sup>92</sup>. Cependant, malgré la présence de non-musulmans à Antioche, il semble que ceux-ci n'aient pas eu de lieux de culte officiels, et ce, au début du XIXe siècle. Un autre voyageur anglais, Abraham Parsons rapporte la présence des restes de l'église de Saint-Paul. Celle-ci lui semblait abandonnée depuis des années et les « Grecs » d'Antioche qu'il mentionne ne pouvaient rien n'y faire, victimes, selon lui, d'une véritable discrimination religieuse. Dans des termes lapidaires, il écrivait comme suit : «...yet the Greeks here have no other place of worship, nor will the Turks suffer them to build any, nor to repair this, without paying such a sum of money as the Greeks of Antioch could not raise, even of the expense of all of their fortunes»<sup>93</sup>. L'absence de lieu de culte en ville fut également relevée par le voyageur J.S Buckingham lors de son passage en 1816 et sera confirmée par Robinson quinze années plus tard. Buckingham et Robinson constatèrent tous les deux que les chrétiens étaient contraints de se rendre dans une caverne non loin de la ville pour l'office religieux. Buckingham nota que les juifs se réunissaient, quant à eux, dans la maison du chef de la communauté qui servait de synagogue<sup>94</sup>. Aux dires de ce voyageur, les

---

<sup>90</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews*, p. 59.

<sup>91</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 65.

<sup>92</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews*, p.42. Le Pacte d'Omar du nom deuxième calife, prévoyait des droits et des interdictions strictes pour les chrétiens et les juifs qui n'offraient pas de résistance à la domination musulmane. Parmi les multiples proscriptions, celles de la construction et la rénovation des lieux de culte apparaissent dans ce Pacte bien qu'il ait été possible pour les non-musulmans de pratiquer leur culte.

<sup>93</sup> Abraham Parsons, *Travels in Asia and Africa; Including a Journey from Scanderoon to Aleppo and Over the Desert to Baghdad and Bussora*, Londress, 1808, p. 70.

<sup>94</sup> J.S Buckingham, *op.cit.*, 558-559, George Robinson, *op.cit.*, p. 317

plaintes successives enregistrées par Istanbul ne mettaient pas fin à cet état de fait. Rien d'ailleurs ne semble avoir été entrepris avant la période égyptienne. Cette exaspération s'illustre dans un document provenant des registres judiciaires d'Antioche. Ce document daté de 1813, est une lettre du Patriarche, résidant à Damas, qui demandait aux autorités ottomanes à Istanbul de « laisser les chrétiens à leurs pratiques comme c'était le cas auparavant et de cesser les intrusions au sein de la communauté chrétienne », les soldats et les administrateurs étant directement visés par cette lettre<sup>95</sup>. Il faut rappeler que ce genre de plainte était monnaie courante à cette période et était encouragée par l'ingérence progressive des Européens qui s'immisçaient dans les relations intercommunautaires, menaçant de défendre les droits de leurs coreligionnaires. Une telle plainte pouvait être le moyen de faire pression sur les autorités ottomanes pour avoir gain de cause dans une demande particulière, faisant planer le risque que la communauté demande de l'aide à la Puissance européenne qui pourrait la défendre. La communauté orthodoxe locale cherchait d'ailleurs à rénover l'église en ruine qui existait à Antioche. Un *hatt-ı hümayun* de notre corpus mentionne qu'un moine (*rahib*) d'Antioche nommé Skolay prévenait en 1831 un de ses confrères d'Alep, lui faisant part de son insatisfaction quant aux réparations d'une église qui n'avait pas été faite alors que couraient déjà des rumeurs de guerres<sup>96</sup>. Envoyer une telle plainte à un supérieur à Alep montre que le moine espérait que la communauté chrétienne orthodoxe d'Alep puisse faire quelque chose dans leur situation. La vague de conversion qui avait contribué à la romanisation de beaucoup d'Orthodoxes à Alep (qui conservait leurs rites, leur langue, mais se tournaient vers le Pape) générée par la présence de communautés européennes dans la ville, déboucha sur un conflit interconfessionnel entre les chrétiens. La Sublime Porte favorisait davantage les Orthodoxes qui lui étaient fidèles face aux catholiques qui se tournaient vers les Européens. Le document en question, qui d'ailleurs s'est retrouvé dans les archives de l'État ottoman, indique que les chrétiens d'Antioche pouvaient espérer une intervention de la Sublime Porte en leur faveur.

La question des relations interreligieuses demeure problématique. Plusieurs auteurs turcs s'attachent à montrer la probabilité de relations cordiales entre les diverses confessions

---

<sup>95</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 64-65.

<sup>96</sup> BOA, HH, 20133B, daté du 29 zilicce 1247 / 30 mai 1832.

dans la ville. Bien qu'il écrit qu'il soit difficile de répondre à cette question en utilisant les *sicil*, Adem Kara rappelle tout de même le fait qu'il existait des quartiers mixtes pendant la période ottomane<sup>97</sup>. Il présente également des faits divers à travers les registres judiciaires comme certaines dettes de sang payées loyalement entre chrétiens et musulmans chez le *kadi* ou encore des traces de prêts d'argent interconfessionnels pour prouver l'existence d'une certaine harmonie sociale. Cependant, l'impact de l'impérialisme européen sur la ville est une donnée à considérer pour comprendre la situation politique et sociale d'Antioche à l'arrivée des Égyptiens et surtout quelles tensions il est susceptible d'avoir généré.

### 1.2.3 L'ingérence des Européens

Bruce Masters considère qu'il n'existait pas véritablement de traitement spécial de l'État ottoman vis-à-vis de la Syrie entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Néanmoins, il reconnaît qu'une certaine spécificité est apparue à travers le cas du traitement des routes du Pèlerinage dont nous avons parlé, mais surtout du commerce qui était un des terrains privilégiés des Européens dans les provinces syriennes<sup>98</sup>. Antioche était un carrefour commercial marqué par le passage de nombreux Européens. Même si Abraham Marcus fait référence à des résidents qui héritèrent de maisons dans la ville au XVIIIe siècle<sup>99</sup>, Antioche était tout de même loin d'accueillir les multiples communautés d'Européens qui s'établirent à Alep. Dans cette ville, plusieurs consulats avaient été ouverts pour servir les intérêts de telle ou telle puissance occidentale. Ainsi, les Français en établirent un dès 1557, tandis que les Britanniques ouvraient la fameuse *Levant Company* en 1581, suivi de l'établissement de leur consulat en 1583. Le commerce avec l'Occident avait entraîné l'utilisation et le développement du port d'Alexandrette, qui était presque une création anglaise, mais qui fut beaucoup utilisé par les commerçants français de Marseille au XVIIe siècle, essentiellement pour le commerce de la soie<sup>100</sup>. Antioche constituait une étape incontournable entre la mer

---

<sup>97</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 60.

<sup>98</sup> Bruce Masters, « Ottoman policies Toward Syria in the 17th and 18th Centuries », In *The Syrian Land in the 18th and 19th Century, The common and the Specific in the Historical Experience*, Thomas Philipp, Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 1992, p. 14.

<sup>99</sup> Abraham Marcus, *op.cit.*, p. 32.

<sup>100</sup> Metin Tuncel, « Iskenderun », *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, 1991, p. 581.

Méditerranée et la véritable capitale commerciale qu'était Alep. Il existait même une taverne (*meyhane*) pour les étrangers de passage<sup>101</sup>.

Le relais des affaires européennes dans la région était assuré par des agents présents dans la ville. Robinson fut d'ailleurs accueilli par celui qui était en poste lors de son passage en ville en 1830. Cet agent, que le voyageur appelle « Djorjas Dip » agissait selon lui pour le compte de plusieurs consulats européens<sup>102</sup>. La famille Dib s'était démarquée à Alep au XVIIIe siècle comme drogmans, devenant des traducteurs officiels essentiellement au service des Britanniques. Restée loyale à l'orthodoxie face aux vagues unionistes et des conversions au catholicisme des chrétiens d'Alep au XVIIIe siècle, cette famille intégra le régime des « protégés » (*berathli*). Au service de commerçants et d'administrateurs européens (des fonctions souvent imbriquées l'une dans l'autre), ceux-ci jouissaient des mêmes droits que les Occidentaux. Ils étaient protégés par les firmans ottomans envers telle ou telle puissance occidentale pour qui ils travaillaient<sup>103</sup>.

C'est notamment à travers le commerce de la soie que les Européens s'impliquèrent à Antioche, et s'établirent fermement dans l'économie de la région. Ainsi, en 1773, le voyageur anglais Abraham Parsons observait l'importante activité générée par la soie, sa récolte et les manufactures qui la filait à Antioche. Cette production était selon lui presque exclusivement destinée à Alep. Il indiquait qu'une fois revendus, les produits manufacturés de la soie étaient partiellement envoyés vers la France, mais surtout vers l'Angleterre<sup>104</sup>. Ceci introduit le fait que les consulats, établis en véritables consortiums grâce à des capitulations obtenues au prix des défaites ottomanes et des arrangements commerciaux avec la Sublime Porte, trouvaient des interlocuteurs locaux susceptibles de répondre à leurs attentes. Les marchands européens devaient nécessairement s'entendre avec des partenaires locaux pour assurer la production.

---

<sup>101</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

<sup>102</sup> Robinson, *op.cit.*, p. 319. Giorgio Dib était encore en poste à Antioche sous l'occupation égyptienne et servait notamment le consulat de France à Alep (voir chapitre 3). En 1836, Bruce Masters avance qu'il agissait également pour le compte des Britanniques. Son frère Hanna Dib était, quant à lui, consul pour le Royaume de Grèce sous l'occupation égyptienne. Bruce Masters, *op.cit.*, p.77. Adem Kara relève qu'il était encore en fonction en 1845 et contribuait à l'établissement d'un consulat espagnol à Antioche. Adem Kara, *op.cit.*, p. 175.

<sup>103</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews*, p. 74.

<sup>104</sup> Abrahams Parsons, *op.cit.*, p. 72.

Dans cette perspective, il faut se pencher sur les groupes qui ont pu bénéficier de tels échanges. Cette question est liée à l'émergence des notables locaux qui devinrent progressivement de grands propriétaires terriens et des collecteurs d'impôts quand le système féodal basé sur les *tumars* ne fonctionnait plus. Nous allons revenir sur cet aspect des changements socioéconomiques dans la dernière partie de ce chapitre.

La mainmise d'Européens sur l'économie d'Antioche apparaît dans une étude consacrée à la situation économique et sociale de la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est à travers les registres des juges que l'on peut constater que des emprunts d'argent à des Anglais ont été effectués pour pouvoir payer des impôts. Ceci a été pratiqué à plusieurs reprises, comme le mentionnent plusieurs *sicil*, sous forme de contrats. On retrouve ce genre de cas dans ces documents du tribunal de la ville, car c'était le droit religieux qui régissait les affaires civiles et personnelles. En 1736, par exemple, un commerçant anglais avançait de larges sommes d'argent en payant le montant des impôts dus par la population d'Antioche. Les prétextes étaient nombreux pour repousser l'échéance du remboursement. En tout état de cause, les *sicil* étudiés montrent que l'ambassadeur anglais à Istanbul fit remonter cette affaire au Divan impérial qui demanda aux autorités ottomanes à Alep d'intervenir. Des promesses partielles de remboursement furent présentées, mais il ne semble pas que le créancier britannique ait vu le retour de l'intégralité de la somme prêtée<sup>105</sup>. La même année, c'est le consul anglais établi à Alep qui informa le divan d'Alep que la « population d'Antioche » (*Antakya ahalisi*) devait 17250 *kuruş* (monnaie qui avait cours dans l'Empire ottoman) à un groupe de ses ressortissants ; une somme que la population ne semblait pas non plus être en mesure de rembourser. Un autre *sicil* révèle comment les autorités locales furent mobilisées pour éclaircir cette affaire (notamment à l'aide d'un traducteur chrétien nommé Anastas). À deux reprises des délégués, Halil ağa puis Mustafa Ağa, furent appointés pour parvenir au remboursement. Cependant, la dette ne fut pas épongée<sup>106</sup>.

Sans énumérer les multiples exemples que l'étude précédemment citée sur le cas des emprunts de la population d'Antioche à des Britanniques établis dans la région, précisons que

---

<sup>105</sup> Doğan Gün, *XVIII. yüzyılda Antakya'nın sosyal ve ekonomik yapısı (1708-1777)*, Doktora tezi (doctorat en Histoire), Ankara Üniversitesi, Sosyal Bilimler enstitüsü, Ankara, 2006., p. 94.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 95.

les rapports de ces Européens avec les autochtones de la région pouvaient se traduire également par l'emploi de main d'œuvre locale. Nous avons évoqué cette situation avec le cas du consul anglais John Barker au début du XIXe siècle. Ainsi, ses mémoires rapportent les relations de clientélisme établies entre le Britannique et des Turkmènes qui se chargeaient des transports de marchandises entre Alep et le port d'Alexandrette. Malgré les vols qui pouvaient survenir, Barker réussissait à rétablir une relation de partenariat avec les chefs tribaux. Des relations cordiales étaient même établies avec un des célèbres brigands de la région :

Even Kutchuk Ali, the notorious Turkman rebel at Payass between Alexandretta and that small port, who had defied the Ottoman Power a great many years, and had put the Dutch Consul of Aleppo in prison and kept him there six months till he had paid a large ransom, had a great idea of british influence and power, and more than once returned Mr. Barker sums of money he had extorted from travellers passing threw his usurped territory.<sup>107</sup>

John Barker semble avoir été l'un des seuls Anglais à Alep au début du XIXe siècle, présent d'abord comme représentant de la *Levant Company* puis uniquement comme Consul, lorsque la compagnie ferma en 1825. En 1812, le consul français de la ville Jean-Baptiste Louis Jacques Rousseau ne comptait que treize Européens qui y vivaient<sup>108</sup>. La montée de l'insécurité due au factionnalisme en ville et les attaques répétées des différentes tribus aux alentours avaient contribué à faire fuir les commerçants à cette période. L'échec du contrôle de ces périls favorisa davantage le transport maritime et réduisit l'utilisation du transit caravanier<sup>109</sup>. L'impression « d'état d'abandon » de la ville, des « ruines » que Robinson constatait à Antioche en 1830<sup>110</sup>, corroborerait avec cette perte de dynamisme économique propre à la sphère d'influence d'Alep. Pourtant, cette ville semblait demeurer tout de même le centre d'un marché régional important et l'un des principaux centres manufacturiers de l'Empire ottoman<sup>111</sup>. Dans une moindre mesure, Antioche aurait conservé une certaine

---

<sup>107</sup> Edward Barker, *op.cit.*, v.1, p. 75-76.

<sup>108</sup> Eugen Wirth, « Alep dans la première moitié du XIXe siècle », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée* 62 (1991) : 131-149.

<sup>109</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 45.

<sup>110</sup> George Robinson, *op.cit.*, p. 337.

<sup>111</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 64.

importance comme marché régional central au début du XIXe siècle. Buckingham, le voyageur anglais qui y passa en 1816, rapporte la présence de nombreux bazars ouverts qu'il trouvait anormalement nombreux pour la taille de la ville, indiquant qu'on y trouvait de tout en abondance<sup>112</sup>.

Le basculement d'Antioche dans la sphère ottomane n'a pas modifié radicalement le statut administratif de la ville qui avait cours sous les Mamlouks puisque, après une période de quelques années, la ville réintégra le giron d'Alep. Cependant, des changements sont visibles à travers le caractère de l'administration ottomane qui a constitué un agent de « turquification » et de rationalisation du système militaire et foncier. À la fois sandjak et *kaza*, Antioche constituait un centre administratif local militaire et judiciaire pourvu d'un *mütesellim* et d'un juge. La ville semble avoir accueilli des populations non musulmanes depuis les débuts de la période ottomane même s'il est fort probable que leur nombre ait augmenté suivant l'exode rural qui s'est manifesté au cours des décennies. Les perturbations qui sont apparues au cours du XVIIIe siècle ont défini dans la région, un nouveau rapport au pouvoir basé sur la rencontre de trois variables à savoir la classe dirigeante issue du système classique ottoman, des réseaux locaux qui émergeaient à travers les modifications du régime de la propriété et enfin des intérêts croissants de groupes d'Européens qui se sont révélés être des investisseurs importants dans l'économie d'Antioche.

### 1.3 Les secousses des réformes

La fin du XVIIIe siècle et surtout le début du XIXe siècle inauguraient dans les provinces arabes une période de réformes qui répondait aux bouleversements de l'État ottoman. Ces transformations permettaient, dans le contexte impérial de nouvelles connexions avec les lointains territoires arabes. Des mesures inédites émergeaient pour répondre à des défis à la fois intérieurs et extérieurs<sup>113</sup>. Contrairement aux thèses qui considèrent la période comme un lent déclin, il est dès lors possible d'aborder cette période

---

<sup>112</sup> J.S Buckingham, *Travels among the Arab Tribes*, p. 557.

<sup>113</sup> Jane Hathaway, *op.cit.*, p. 228-229.

charnière en terme de processus dans lequel l'État et les provinces avaient une part active pour répondre aux multiples crises qui n'ont cessé de secouer l'Empire.

Considérer l'impact des réformes de l'État central sur la région d'Antioche, c'est interroger le rapport qui liait le pouvoir local à l'administration ottomane qui se reformulait à cette période. Il est donc nécessaire de se pencher sur l'existence d'une élite dirigeante dans la ville, sur ses capacités d'action et sur ce qui put entraver son pouvoir. Les notables qui déployèrent l'influence nécessaire pour le contrôle des richesses, furent la pierre de touche sur laquelle le Sultan Mahmoud II orientait les efforts pour réaffirmer le pouvoir ottoman<sup>114</sup>. C'est à travers des réformes militaires et foncières que l'État devait parvenir à ses fins. Ces réformes prenaient alors pour cible tous les éléments de l'Empire qui pouvaient constituer une source de richesse ou rendre des services à l'armée. Les tribus de la région d'Antioche entraient donc à cette période dans la ligne de mire de l'État qui comptait sur leur appui dans une période de conflits. Cependant, le décalage entre les innovations du centre face à une région comme Antioche, peu habituée à ce goût pour l'interventionnisme, généra des résistances qui auront des impacts sur la période égyptienne.

### 1.3.1 L'influence d'une élite locale

Le système mis en place au début de l'hégémonie ottomane dans les régions arabes se transforma au fur et à mesure que des familles locales gagnaient les faveurs d'autorités Stambouliotes divisées en de multiples factions (que nous appellerons « foyers »). Les perturbations économiques mêlées aux bouleversements démographiques du XVIIIe siècle favorisèrent l'hostilité des tribus et des bandes de brigands qui menaçaient les cultures, les routes commerciales et inévitablement celles du Pèlerinage (*Hacc*) dont la Sublime Porte tirait son prestige de défenseur de l'islam. Pour répondre à cette crise, l'État ottoman devait coopérer étroitement avec des éléments provinciaux établis et capables de représenter le pouvoir ottoman. Jane Hathaway indique que, progressivement, le système des *timars* qui avait apporté une nouvelle population d'administrateurs et de militaires dans les provinces arabes tomba en désuétude à partir du XVIIe siècle. Un système de tenure aux rentes

<sup>114</sup> Robert Mantran, « les débuts de la Question d'Orient, 1774-1839 », Robert Mantran (dir.), *L'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.

annuelles (*malikane*) finit par s'imposer, pour devenir la règle au XVIIIe. Les *malikanes* permettaient aux notables locaux constitués en de multiples foyers de s'assurer une rente financière en achetant le droit de collection des impôts à l'État<sup>115</sup>. Ainsi, les notables (*ayan*) devinrent des personnages dans la société provinciale qui « exerçaient une influence politique et auxquelles étaient accordés des positions officielles »<sup>116</sup>. Au XVIIIe siècle, étant donné le manque de prise sur les régions syriennes, Karl Barbir note que l'État ottoman pouvait délibérément laisser les positions officielles dans une insécurité qui lui permettait de tirer profit des compétitions entre les prétendants au pouvoir<sup>117</sup>. Ainsi, Antioche et ses alentours n'échappèrent pas à la montée en puissance de chefs locaux. Certains d'entre eux furent même cooptés par l'État ottoman qui voyait en eux un moyen d'assurer un semblant d'ordre impérial. L'instabilité croissante dans la première décennie du XIXe siècle contraignit la Sublime Porte à une tentative de reprise du pouvoir en nommant de fortes têtes comme Jalal ad-din Pacha, dit « Çapanoğlu ». Celui-ci eut pour mission de rétablir l'ordre à Alep alors en proie au factionnalisme<sup>118</sup>. À Antioche, le consul Britannique John Barker fut témoin de son entrée fracassante alors que le Pacha venait tout juste de prendre le pouvoir à Alep (1813). Avant son arrivée à Antioche, le *mütesellim* en place, nommé Hacci Bekir Civelekzade, avait eu le temps de s'enfuir avec ses hommes et ses biens réputés de grande valeur<sup>119</sup>. Cette fuite d'un représentant ottoman avec ses hommes et ses biens indique l'existence d'un foyer (*ocak*) dans la ville qui était la base même du pouvoir et autour duquel s'organisait la vie politique et économique ottomane. De toute évidence, le pacha d'Alep n'aurait pas manqué de le détruire pour asseoir son pouvoir. Les mémoires de Barker indiquent avec effroi comment Jalal al-Din voulait marquer les esprits et probablement son ascendance sur les janissaires locaux à l'aide d'exécutions sommaires perpétrées sur plusieurs commerçants d'Antioche<sup>120</sup>. Cibler cette catégorie d'habitants n'était pas un hasard, contrairement à ce qui est prétendu dans les mémoires du consul. Les commerçants étaient organisés en corporations et l'industrie de la

---

<sup>115</sup> Jane Hathaway, *op. cit.*, p. 229.

<sup>116</sup> H. Bowen, « A'yan », *EI 2*, p. 778.

<sup>117</sup> Karl Barbir, *Ottoman Rule in Damascus, 1708-1758*, Princeton, NJ, 1980. p. 110-125.

<sup>118</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 63-64.

<sup>119</sup> Halil Sahillioğlu, *op. cit.*, p. 231.

<sup>120</sup> Edward Barker, *op. cit.* p. 141-142.

soie avait généré de nombreuses activités dont les échanges étaient étendus jusqu'en Europe<sup>121</sup>. Comme nous l'avons vu un peu plus haut, le commerce y était encore suffisamment dynamique au début du XIXe siècle pour constituer un marché régional voire internationale encore attractif, surtout en tant que relais d'Alep. C'est donc nécessairement de cette classe d'individus que pouvaient sortir les *ayans*, ces notables, membres de la société locale. Le vide de pouvoir, comblé par la montée en puissance des notables locaux contribua, comme l'avait soulevé Herbert Bodman pour le cas d'Alep, à la mise sous tutelle des paysans qui devaient produire essentiellement pour le commerce avec les Européens (majoritairement le coton et le tabac)<sup>122</sup>. Ce phénomène contribua de ce fait à l'intégration toujours plus prononcée de l'économie locale dans les nouvelles dimensions du système d'échange occidental alors en pleine révolution industrielle. Ce phénomène se produisait alors que la Sublime Porte remaniait drastiquement l'appareil d'État pour réintroduire sa prééminence dans les provinces ottomanes. Ceci explique l'intervention de Jalal al din Pacha à Antioche après son investiture à Alep. Les réseaux étaient si imbriqués que pour contrôler le commerce à Alep il fallait nécessairement s'appropriier les réseaux et les moyens de production à Antioche qui, en plus, servaient de plaque tournante vers l'Europe.

Le retrait de l'État ottoman vis-à-vis des interventions classiques qu'il exerçait favorisait les notables qui contrôlaient les richesses locales. Ils bénéficièrent de leurs positions officielles, pouvaient s'organiser en sorte de conseil. Dans le cadre de la reformulation de la propriété de la terre, tenue dorénavant par les grandes familles locales, l'administration semblait défendre davantage les intérêts privés. Alors qu'il était représentant de la *Levant Company* en 1813, John Barker décrivait les notables qu'il fréquentait à Antioche comme de riches propriétaires terriens, descendants de pachas rebelles ou de gouverneurs capables de se liguer contre toutes attaques sur leurs intérêts même s'ils nourrissaient de grandes rivalités les uns envers les autres<sup>123</sup>.

---

<sup>121</sup> Halil Sahillioğlu, *op.cit.*, p. 231.

<sup>122</sup> Herbert Luther Bodman, *Political Factions in Aleppo*, Chapel Hill, NC, 1963, p. 100-2.

<sup>123</sup> Edward Barker, *op.cit.*, p. 147.

Alors que Dick Douwes supposait qu'il n'existait pas de tel conseil dans les sandjaks syriens avant 1830<sup>124</sup>, il semble que les notables d'Antioche se soient organisés précocement autour d'une institution locale de ce genre, à la fois pour la direction de la ville et surtout pour défendre efficacement leurs intérêts. John Barker connaissait personnellement l'un des membres de ce conseil de ville : le dénommé « Hadji Halef Bey », qu'il évoque avec une certaine antipathie. Le gentleman fustigeait « les nombreux cas d'extorsions, l'injustice et la violence commise par cet homme »<sup>125</sup> poussant les paysans à produire en masse et maintenant le peuple dans l'ignorance pour mieux pouvoir les gouverner. Bruce Masters évoque la communauté d'intérêts qu'il existait entre les notables et les commerçants européens.

En dernier recours, les paysans pressurés par cette oligarchie locale pouvaient choisir d'abandonner leur village, comme ce fut le cas en 1825 dans les alentours d'Antioche<sup>126</sup>. La fuite des paysans put survenir aussi quand des affrontements sanglants prenaient place sur les lieux des récoltes. En 1803, la région d'Antioche avait été le théâtre d'une véritable bataille rangée entre Rüstemli Ali -un notable de la ville qui collabora avec plusieurs cheikhs tribaux- et les autorités d'Antioche. Les sources ottomanes mentionnent les efforts fournis par les autorités pour ramener les paysans sur les terres abandonnées<sup>127</sup>. La population des campagnes put également opter pour l'affrontement armé et entraîner inévitablement l'abandon des cultures. Une série de *hatt-ı hümayun* rapportée par Adem Kara indique que la population de la ville s'était soulevée et avait collaborée avec des Turkmènes (établis sur la plaine d'Amik) dans le pillage de Kilis et des alentours d'Antioche au cours de l'année 1829. Une des sources révèle que des soldats furent envoyés pour mater la révolte et conclure avec les commerçants de la ville un engagement pour qu'ils ne s'impliquent plus dans de telles entreprises<sup>128</sup>. C'est ce compromis qui aurait sauvé la tête du *mütesellim* en place, Hacci Hüseyin Ağa, un homme nommé à ce poste non successivement à quatre reprises<sup>129</sup>. La révolte avait notamment contribué à l'expulsion d'un nouvel employé aux finances sans

---

<sup>124</sup> Dick Douwes, *op.cit.*, p. 64.

<sup>125</sup> Edward Barker, *op.cit.*, p. 147.

<sup>126</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 151.

<sup>127</sup> *Ibid*, p. 141-142.

<sup>128</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 144-145.

<sup>129</sup> *Ibid*, voir la liste des *mütesellim* jusqu'à 1830, p. 103.

l'intervention d'Hüseyin Ağa. Ce n'est que par les efforts d'un nouveau *mütesellim* nommé Ali Rıza Bey, qu'une sécurité précaire put être rétablie moyennant la pendaison de plusieurs Turkmènes impliqués dans les pillages<sup>130</sup>.

Lorsque le pouvoir n'était pas négocié avec les autorités centrales stambouliotes, des chefs locaux pouvaient déclencher une véritable démonstration de force et ainsi se présenter comme des interlocuteurs incontournables pour assurer la prospérité et la sécurité de la région. Nous avons vu plus haut que John Barker nouait des liens avec des membres des *Küçükaliogulları* qui se révélèrent être de véritables seigneurs sur les territoires au Nord d'Antioche. La famille, qui se livrait régulièrement au pillage sur les routes de commerce dans la région, obtint tout de même la reconnaissance des autorités ottomanes. À la fin du XVIIIe siècle, Küçükalioglu Halil Bey persévérait dans le banditisme, pillant les bateaux sur la côte vers Payas alors qu'il avait reçu le titre de *Bey* de Beylan<sup>131</sup>. Il se distingua par sa résistance face aux décrets impériaux. Malgré cela, il semble que le rebelle ait été indispensable aux autorités ottomanes puisqu'il fut appointé à la levée des impôts pendant le règne du Sultan Selim III. Un *hatt-ı hümayun* révèle pourtant que les plaintes ne cessaient pas. Le juge d'Alep en 1789 se plaignait des extorsions que commettait Halil Bey que le juge désignait comme étant « *kaymakam* » ou « *efendi* »<sup>132</sup>, des titres distingués de l'élite ottomane. Le fils du rebelle se révéla non moins opiniâtre pour faire régner la loi de la famille envers et contre toutes les nominations des représentants ottomans envoyés dans la région. Dede Bey s'imposa pendant près de quinze ans sur la région de Beylan. Il repoussa même les attaques de Çapanoğlu (Jalal al-Din) le fameux gouverneur d'Alep en 1808<sup>133</sup>, avant d'être finalement pris et pendu en 1817. Aux dires de l'historien et administrateur ottoman Cevdet Pacha, sa tête fut envoyée à Istanbul et son corps brûlé à Adana à titre d'exemple<sup>134</sup>. Cependant, la lignée ne s'arrêtait pas là et il semble que le fils du chef capturé, Mustafa Bey (dit Mısdık Bey) garda une place dans la direction de la région jusqu'à l'arrivée des

---

<sup>130</sup> *ibid*, p. 145.

<sup>131</sup> Andrew Gould, « Lords or Bandits ? The Derebeys of Cilicia », *EJMES*, 7, 1976, p. 487.

<sup>132</sup> BOA, HH, 8494. cité dans Atilla Canbolat, *Hatay Türkmen aşiretleri ve bu aşiretlerin İskânı (18.ve19. Yüzyıllar)*, M.A (maîtrise), Kahramanmaraş Sütçü İmam Üniversitesi, p. 58.

<sup>133</sup> Andrew Gould, *op.cit.*, p. 487.

<sup>134</sup> Cevdet Paşa, *Tarih-i Cevdet*, Istanbul, 1309 (1891-92), X : p. 209-210-217.

Égyptiens dans la région. Andrew Gould avance néanmoins que juste avant leur arrivée, Misdik Bey n'était pas en position de force comme l'avaient été ses prédécesseurs<sup>135</sup>.

### 1.3.2 Une transformation lente : la centralisation

Le règne du Sultan Mahmoud II accéléra à Antioche des changements qui s'étaient fait progressivement sentir dans différentes sphères de la vie économique et sociale. La volonté du Sultan de réaménager le pouvoir pour éliminer les entraves à la puissance de l'État définissait les nouvelles prérogatives. Les notables constituaient dès lors la cible du gouvernement. À partir du règne de Mahmoud II, l'historiographie ne fait pas référence explicitement au statut du district d'Antioche. Adem Kara indique que les données sur la période sont difficiles à obtenir, car Antioche faisait partie du *Seraskerlik* des territoires arabes<sup>136</sup>. Il évoque des exemptions d'impôt sur la région étant donné son statut d'ordre militaire. Néanmoins, la fonction de *mütesellim* était encore en place au début du XIXe siècle<sup>137</sup> et répondait encore aux directives du gouverneur d'Alep. Sans pouvoir véritablement définir la nature des réformes foncières à Antioche, nous indiquons qu'il semble néanmoins avoir eu des transformations par l'entremise du nouveau pouvoir impérial.

C'est également à travers des réformes militaires que l'État entendait rétablir sa prééminence. La destruction des foyers de janissaires en 1826 en était le vif exemple. Dans les provinces, cette abolition ne prit acte que bien des années plus tard. Comme le souligne Bodman, cette fonction semble avoir perduré en Syrie jusqu'en 1840<sup>138</sup>. En 1828, alors qu'une guerre était sur le point d'éclater avec la Russie et que des vaisseaux ennemis sillonnaient dangereusement les côtes, une équipe de janissaires fut d'ailleurs mobilisée dans la région d'Antioche pour sonder la loyauté de la population<sup>139</sup>. Un *hatt-ı hümayun* indique que le gouverneur d'Alep informait la Sublime Porte que la majorité des populations sur la

<sup>135</sup> Andrew Gould, *op.cit.*, p. 488.

<sup>136</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 47-48.

<sup>137</sup> Atilla Canbolat, *op.cit.*, p. 46.

<sup>138</sup> Herbert Luther Bodman, *op.cit.*, p. 138-139.

<sup>139</sup> Antakya Şeriye Sicilleri Defterleri XX :16 : 29 daté du 23.xii.1243/ 6juillet 1828, cité dans Stefan Winter, *op.cit.*, p. 69.

zone observée « étaient de la secte nosaïrie » et ajoutait qu'il irait personnellement rejoindre l'officier avec une cinquantaine de cavaliers supplémentaires pour « être sûr de recueillir des informations sur leur état et leur disposition, comme sur ceux des échelles »<sup>140</sup>. La guerre mobilisait toute l'énergie du gouvernement et manifestait dans ce contexte la teneur de ses rapports avec Antioche et sa population. Cela passait, comme nous l'avons vu par une surveillance et par les estimations des effectifs militaires mobilisables. L'État se manifestait également par l'introduction d'impôts dans des situations d'urgence lors de la tournure dramatique que prit la guerre russo-ottomane. Une étude des *sicil* d'Antioche sur une période de deux ans (1829-1831) présente une situation quelque peu chaotique des rapports du centre avec Antioche pendant le conflit. Les limites de l'intervention de l'État apparaissent dans les difficultés que les autorités rencontraient pour grossir les renforts envoyés d'Alep vers le front russe situé à Erzurum<sup>141</sup>. L'urgence croissante de la situation obligea la Sublime Porte à la surenchère d'une propagande ottomane qui, outre le fait d'exiger de plus en plus de soldats dans la région d'Alep, finit par envisager une participation de masse au conflit<sup>142</sup>. Face au peu de conscrits effectivement mobilisés, l'État ottoman fit même savoir qu'il existait une taxe d'exemption de service dans l'armée pour pallier à ses besoins indispensables. En outre, le *mütesellim* d'Antioche, Hacci Hüseyin Ağa, fut directement sollicité pour prélever sur son sandjak le ravitaillement destiné à l'armée d'Erzurum, autant en vivres que par une taxe exceptionnelle s'appliquant sur le principe de capitation<sup>143</sup>.

Les transformations politiques de l'État parvenaient laborieusement à leurs fins dans les provinces au début du règne de Mahmoud II. Cependant, vers 1830, ses réformes centralisatrices se mettaient en place et commençaient à entamer sérieusement le pouvoir des notables locaux en Syrie<sup>144</sup>. Ces réformes étaient donc loin d'être accueillies favorablement par tous dans une région peu habituée à l'emprise d'une administration centrale. Le Sultan semblait d'ailleurs au courant des problèmes de sa légitimité aux yeux des populations de la

<sup>140</sup> BOA, HH, 17679, daté du 11.i 1244 / 24 juillet 1828., cité dans *ibid*, p. 69.

<sup>141</sup> Nuray Bayraktar, *20 No'lu Antakya Şer'iyye Sicilli (H. 1245-1246 / M. 1829-1831)*, thèse de doctorat (histoire), Mustafa Kemal Üniversitesi, Hatay, 2008, p. 44-45.

<sup>142</sup> *ibid*, p. 45.

<sup>143</sup> *ibid*, p. 45.

<sup>144</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 62.

Syrie du Nord<sup>145</sup>. La difficile soumission des chefs locaux contraignait la Sublime Porte à se contenter de préserver sa suprématie, la collecte des taxes, l'assurance du bon déroulement du pèlerinage à la Mecque ainsi que le maintien du *statu quo*<sup>146</sup>.

### 1.3.3 Une tentative difficile : la sédentarisation des tribus

Nous avons vu que la conquête ottomane avait favorisé l'installation de tribus turkmènes dans les environs d'Antioche. Une des raisons avancées par certains auteurs étaient de renforcer le caractère turc de la région qui demeurait majoritairement arabe. Nous avons évoqué également l'interdépendance entre le monde tribal et urbain dans la région. Le semi-nomadisme pratiqué par les tribus comme des Turkmènes *Reyhanlı* permettaient d'assurer certaines activités dans le commerce. Ceux-ci, nous l'avons vu, ces populations tribales avaient collaboré avec des Européens dans les opérations de transit régional. Dans les périodes d'accalmie, les tribus pouvaient, en plus des services caravaniers et de leur activité pastorale, proposer le fruit de leur travail artisanal dans les villes plus importantes comme Alep<sup>147</sup>. Ceci générait donc un contact fréquent entre le monde nomade et urbain dans la région. Cependant, ce nomadisme rencontra deux contradictions majeures avec les autorités ottomanes qui entreprirent leur sédentarisation progressive. Le nomadisme qui se basait essentiellement sur le pastoralisme ne permettait pas de développer l'agriculture et donc de générer des ressources. De plus, les périodes de crises et de disettes contraignaient les tribus à opter pour le pillage ce qui avait pour conséquence désastreuse d'affaiblir encore plus les ressources agricoles. Deuxièmement, Mahmud II désirait prendre le contrôle des groupes tribaux et irréguliers afin de les utiliser au sein d'une nouvelle armée façonnée sur le modèle européen. C'est d'ailleurs à cette période qu'au divan impérial, on se questionnait plus sérieusement sur la façon dont il était possible de sédentariser pour de bon les tribus nomades<sup>148</sup>. Celles de la région d'Antioche ne faisaient pas exception. John Lewis

---

<sup>145</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 64.

<sup>146</sup> Moshe Ma'oz, *Ottoman Reform in Syria and Palestine, The Impact of Tanzimat on Politics and Society*, Oxford at the Clarendon Press, 1968, p. 4.

<sup>147</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 60.

<sup>148</sup> *Ibid.* p. 49.

Burckhardt, un voyageur anglais, avait probablement bien compris les logiques de l'État ottoman. Lors de son passage dans la région d'Antioche en 1810, il croisait un groupe de nomades turkmènes qui pouvait constituer selon lui une réserve de forces humaines de plusieurs milliers d'hommes. Il rapporte qu'il était possible de mobiliser au moins trois mille cavaliers et le même nombre de guerriers à pied<sup>149</sup>. Au début du XIXe siècle, les *Reyhanlı* de la plaine d'Amik s'étaient fait remarquer pour leur brigandage récurrent. Ils avaient causé de nombreux préjudices au commerce caravanier vers Alep et dans les villages avoisinants<sup>150</sup>. À partir de sources ottomanes, Atilla Canbolat indique que l'État ottoman était prêt à faire de nombreuses concessions pour que ces tribus s'établissent pour de bon. L'auteur se base sur un *hatt-ı hümayun* daté de novembre 1827 qui stipule qu'il ne fallait entraver en aucun cas la sédentarisation des *Reyhanlı*<sup>151</sup>. Robinson remarquait d'ailleurs en 1830 que les autorités ottomanes avaient attribué à cette tribu des terres non imposables (auquel fut donné le nom de *Reyhaniye*) en vue de faire de ses membres de paisibles agriculteurs. Celui-ci constate qu'ils avaient été mis à l'agriculture peu avant son passage et que ceux-ci ne payaient pas d'impôt au *mütessellim*<sup>152</sup>. Cette sédentarisation répondait également à l'établissement de la sécurité régionale qu'on déléguait à des tribus pour juguler les menaces d'autres groupes tribaux.

À la veille de l'invasion égyptienne, Antioche était donc une ville ottomane déjà touchée par les réformes engagées par l'État central. La ville d'Alep était le premier relais de ces transformations avec le concours croissant des Européens dans les affaires politiques et économiques de la région. Cet impact fut néanmoins atténué par le pouvoir des chefs tribaux et des notables locaux qui n'entendaient pas desserrer leur étreinte sur une région suffisamment productive et située sur un nœud de transit commercial. L'insécurité, générée par la présence de bandits dans les montagnes et l'hostilité chroniques des tribus rendues difficilement sédentaires, demeurait un problème assez inextricable pour les autorités ottomanes. La Sublime Porte ne pouvait que multiplier les stratégies pour garder un minimum de contrôle sur une population assez hétéroclite. À part les quelques notables qui

---

<sup>149</sup> John Lewis Burckhardt, *Travels in Syria and in the Holy Lands*, Londres, 1822, p. 634.

<sup>150</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 66.

<sup>151</sup> Atilla Canbolat, *op.cit.*, p. 42.

<sup>152</sup> Adem Kara, *op.cit.*, p. 49 ; Robinson, *op.cit.*, p. 360. Voir également l'ouvrage de Norman Lewis, *Nomads and Settlers in Syria and Jordan, 1800-1980*, Cambridge University Press, 1987.

couraient le risque de perdre leur pouvoir, il semble que les promesses d'une nouvelle hégémonie n'en aient troublé que peu à Antioche. Il est même envisageable de penser que nombreux sont ceux qui ont pu espérer, à l'approche des troupes égyptiennes, la fin d'une certaine oppression (*zulüm*) d'une élite locale et des autorités ottomanes. La nouvelle période qui se préparait allait pourtant occasionner des changements dans cette petite ville provinciale.

### Conclusion

L'étude d'Antioche avant les Égyptiens met en perspective une ville frontière aux tendances multiples. Sa position dans l'Empire ottoman et sa situation géographique ont déterminé une partie de ses activités économiques et sociales, l'orientant principalement vers le commerce, l'industrie de la soie et l'agriculture. La ville avait été un carrefour de population entre le monde arabe et turc qui avait progressivement été ottomanisée depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. C'était également le lieu de passage d'Européens qui investissaient dans le commerce régional, créant ainsi un équilibre du pouvoir avec des notables locaux. Les non-musulmans présents en ville et dans la région ne jouissaient pas des mêmes dispositions que ceux des grands centres urbains comme Alep peuplé de nombreux chrétiens orthodoxes et catholiques. Néanmoins, il apparaît que les Européens se sont tout de même servi de relais locaux comme Georgio Dib, qui resta à son poste pendant la période égyptienne. La ville subit les contrecoups de la perte d'influence d'Alep comme centre commercial face à la montée en puissance des grands ports syriens qui évitaient le transport caravanier devenu trop périlleux au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Antioche demeura un centre local dans lequel des notables avaient fermement établi leur pouvoir. Cependant, certaines tendances rentrèrent en contradiction avec la lente intégration de la ville au processus de réformes inauguré par le Sultan Mahmoud II. L'État tendait à transformer les rapports politiques entre la ville et le centre à travers un contrôle plus strict et une redéfinition des statuts existants. C'est aussi à travers la sédentarisation des tribus que les autorités ottomanes tentaient d'assurer la sécurité régionale ce qui, dans le contexte troublé des années précédentes l'invasion égyptienne, se révélait être une tâche très délicate. La légitimité du Sultan Mahmoud II était donc loin d'être assurée dans la région d'Antioche et ses réformes provoquaient probablement le

mécontentement d'une élite devant le manque à gagner occasionné. Les *zimmi*s d'Antioche pouvaient également voir d'un œil favorable l'arrivée d'une autorité nouvelle vu le peu de considérations qu'on leur manifestait. Confortée dans son pouvoir, une nouvelle classe de fonctionnaire qui apparaissait à travers les réformes, pouvait toutefois craindre l'établissement d'une autorité étrangère. Antioche concentrait donc en elle-même des tendances multiples et laissait présager un soutien mitigé aux Égyptiens.

## CHAPITRE II

### AU CŒUR DES CONFLITS : ANTIOCHE ET LA TRANSITION DU POUVOIR (1831-1833)

L'armée moderne mise en place par le gouverneur d'Égypte Mehmed Ali Pacha fut le fer de lance des réformes entreprises dans sa province. Cette armée d'un genre nouveau était, comme l'écrit Khaled Fahmy, basée sur la conscription qui reposait sur les institutions d'un État moderne que le Pacha mit en place essentiellement pour servir le secteur militaire<sup>153</sup>. Le Sultan Mahmoud II avait d'ailleurs eu recours aux services de celle-ci pour chasser les wahhabites qui avaient pris le contrôle de la Mecque en 1801 ou face aux révoltes grecques dans le Péloponnèse. Malgré la cuisante défaite de la marine de Mehmed Ali à Navarin, l'armée du gouverneur d'Égypte restait une force colossale dans l'Empire<sup>154</sup>. Elle influença d'ailleurs directement le Sultan sur les directives qu'il mit en place pour réformer l'armée impériale.

Disposant d'une telle armée, Mehmed Ali n'avait pas de scrupules à affirmer sa puissance à l'extérieur de la province qui lui était assignée. Sa rivalité avec Abdallah Pacha, le puissant gouverneur de Saint Jean d'Acre (*Akka*) tourna d'ailleurs à l'affrontement armé. Mehmed Ali prit comme prétexte la fuite d'un groupe de six mille paysans, qui se réfugièrent chez son rival, pour lancer sa puissante armée vers la Palestine<sup>155</sup>. L'invasion de la province de Saint Jean d'Acre fut déclenchée en novembre sous les ordres d'Ibrahim Pacha, le fils et fidèle bras droit de Mehmed Ali. Le commandant en chef de l'armée égyptienne devait obéir

---

<sup>153</sup> Khaled Fahmy, *All the Pasha's Men : Mehmed Ali, his Army and the Making of Modern Egypt*, The American University in Cairo press, New-York, 1997, p. 9.

<sup>154</sup> Toledano, E.R., « Muhammad Ali Pasha », *EI 2*, 1993.

<sup>155</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 58-59. L'auteur évoque également les plaintes de Mehmed Ali Pacha concernant le mauvais traitement de commerçants égyptiens dans la province de Saint Jean d'Acre.

au doigt et à l'œil dans une opération délicate qui consistait à tester jusqu'où le Sultan laisserait un de ses plus puissants vassaux occuper le terrain hors des frontières assignées par l'État<sup>156</sup>.

Tandis qu'une partie de l'armée poursuivait le siège d'Acre qui allait durer près de six mois (décembre 1831-mai 1832), une autre progressait lentement en Syrie<sup>157</sup>. La marche de l'armée égyptienne finit par provoquer la mobilisation des troupes impériales, qui prirent néanmoins un retard considérable.

Contrairement à la littérature nationaliste qui fait d'Ibrahim Pacha tantôt un libérateur, tantôt un oppresseur aux yeux des populations syriennes, il est plus probable que seules des fractions les plus averties de la société aient pu ou se réjouir ou craindre l'invasion des « Égyptiens ». Il est d'ailleurs quelque peu risqué d'employer un terme aux connotations aussi teintées d'un nationalisme anachronique. Cependant, les sources traitées utilisent ce terme; autant les *hatt-ı hümayun* que les Consuls européens. Notons que ce qualificatif désigne uniquement la région d'où proviennent les envahisseurs car la nature nationaliste de l'armée a été clairement démentie par Khaled Fahmy. Rappelons également que Mehmed Ali était un Ottoman originaire d'Albanie envoyé en tant que gouverneur d'Égypte au service du Sultan. Peu s'en faut pour dire qu'il partageait avec ses adversaires une réalité ottomane à travers l'administration, l'armée, l'économie et les représentations religieuses, même si des caractères propres distinguaient la province égyptienne.

Ce chapitre propose donc de se concentrer sur une courte période de l'histoire syrienne qui a été conçue par les historiens européens du XIXe siècle comme étant la « Guerre de Syrie ». De nombreuses compilations d'archives, ont été réalisées parfois spécifiquement pour cette courte période. Les consuls étrangers présents sur place lors des événements ont parfois rédigé eux même des compilations avec l'intention, pour reprendre les mots de Şükrü Hanioglu au sujet de l'impérialisme européen du XIXe siècle, de « voir en cette invasion une certaine faiblesse de l'entité ottomane qui, subdivisée, ouvrirait davantage le commerce aux

---

<sup>156</sup> *ibid*, p. 61-62.

<sup>157</sup> *ibid*, p. 65.

Européens »<sup>158</sup>. D'autres synthèses ont été réalisées bien après les événements et ont le problème d'être écrites à la gloire du roi d'Égypte, dans un contexte où l'arabisme influençait de plus en plus les milieux intellectuels proche-orientaux<sup>159</sup>. L'arrivée des Égyptiens en Syrie est alors racontée avec un lyrisme qui force à l'incrédulité. L'ouvrage d'Asad Rustom, qui reprend la correspondance égyptienne se trouvant au Caire, peut tout de même donner une analyse plus équilibrée sur le conflit ottomano-égyptien et sur la nature de l'invasion de Mehmed Ali. L'ouvrage constitue une des bases pour poursuivre le questionnement sur les conditions politiques de cette invasion et sur les enjeux des positions populaires face aux nouveaux tenants du pouvoir en Syrie. C'est également sur l'ouvrage de Mohammed Kutluoğlu que nous nous appuyons pour réaliser cette analyse puisqu'il a amplement utilisé les *hatt-ı hümayun* au sujet de la période de l'invasion de la Syrie, jusqu'à la phase de *statu quo* du traité de Kütahya en mai 1833.

Cette « Guerre de Syrie » eut des conséquences directes sur Antioche. La ville joua un rôle dans le conflit avant même que les troupes égyptiennes ne l'occupent et poursuivent l'offensive vers l'Anatolie. Dans notre chapitre, nous montrerons que la ville constitua un point de transfert des forces ottomanes vers le front contre les Égyptiens. Nous montrerons comment les conflits dans la région contribuèrent à transformer les relations politiques. Enfin, nous montrerons qu'un dilemme contraignit les différentes populations de la région à un choix entre deux armées opposées qui manifestaient, toutes deux, un impérialisme d'État. Il sera donc question en fin de chapitre des conditions de l'accueil des Égyptiens à Antioche et des premières conséquences de leur établissement.

## 2.1 Une tête de pont face à la progression égyptienne en Syrie (décembre 1831-juin 1832)

C'est la position d'Antioche dans une zone de transit qui fit que la ville a été concernée très tôt par le conflit ottomano-égyptien. Sur une période de sept mois (décembre 1831-juin

---

<sup>158</sup> M.Şükrü Hanioglu, *A Brief History of the Late Ottoman Empire*, Princeton University Press, 2008, p. 4.

<sup>159</sup> Mohammed Sabry, *L'empire égyptien sous Mohamed Ali et la question d'Orient 1811-1849*, Paris, 1930. Voir également Gabriel Enkiri, *Ibrahim Pacha*, imprimerie française, Le Caire, 1948.

1832), Antioche est devenue un carrefour par laquelle les autorités ottomanes espéraient pouvoir stopper les envahisseurs en Syrie. L'organisation de la défense du nord de la région s'est concrétisée par un vaste réseau de transports de vivres et d'hommes qui apparaît dans la correspondance impériale. En l'absence de la nouvelle armée du Sultan, il semble que ce sont des cavaliers des provinces qui furent mobilisés et pressés par les autorités syriennes pour passer par Antioche. Les vicissitudes du pouvoir ottoman retardèrent les manoeuvres militaires et ne firent apparaître qu'assez tardivement une armée ottomane très diminuée par sa traversée de l'Anatolie en plein été. De lourdes responsabilités ont alors reposé sur les décisions politiques des autorités locales dans les provinces, ce qui provoqua une gestion d'état d'urgence. Ce contexte fait apparaître la nature de l'intervention de l'État dans la région d'Antioche avec son étendue, mais aussi ses limites qui se sont illustrées dans cette période de transition.

#### 2.1.1 L'organisation de la défense et l'arrivée progressive de l'armée ottomane

Vis-à-vis de la « Question d'Égypte », pour paraphraser Kutluoğlu, Antioche apparaît dans les sources ottomanes (les *hatt-ı hümayun*) comme une étape par lequel des représentants de l'État se rendirent pour inspecter les régions troublées par l'arrivée des Égyptiens. Comme nous l'avons déjà mentionné, les envahisseurs s'étaient portés vers Acre et l'assiégeaient à la fin du mois de novembre 1831. À cette période, la Sublime Porte préférait trouver une voie diplomatique pour la résolution du conflit entre les deux pachas rivaux, Mehmed Ali et Abdallah Pacha. Face à la difficulté de prendre Acre, Ibrahim Pacha, le fils du Pacha d'Égypte et commandant en chef de l'armée égyptienne, s'était tourné dès décembre 1831 vers Tyre, Sidon, Beyrouth et Tripoli qui ne manifestèrent pas de résistance<sup>160</sup>. Cette menace croissante mobilisa le réseau provincial de la Sublime Porte qui dépêcha des observateurs pour jauger les intentions des Égyptiens dans la région. C'est dans cette mesure qu'Antioche est mentionnée dans les *hatt-ı hümayun*. À la fin du mois de décembre 1831, Hacci Ali Pacha, le gouverneur de Damas, passait par Antioche alors qu'il était en mission dans la région. Celle-ci était de renseigner des faits et gestes d'Ibrahim Pacha qui étendait son pouvoir sur le pays syrien. Hacci Ali Pacha évoquait la nécessité de se porter

<sup>160</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op. cit.*, p. 67.

rapidement d'Antioche vers Hama pour inspecter les zones sensibles<sup>161</sup>. Un autre document envoyé à la Sublime Porte par le mütesellim d'Adana évoque également la mission du gouverneur de Damas. Ce gouverneur qu'on « avait laissé passé depuis la province d'Adana et de Beylan, avait reçu l'ordre d'entrer sur les terres d'Antioche »<sup>162</sup>. Dès lors, Antioche devenait un point d'appui sur lequel les Ottomans établirent la défense de la Syrie. L'attitude pudente et ambivalente de la Sublime Porte consistait à chercher à régler le conflit pacifiquement tout en se préparant à l'action militaire. Dans l'optique d'un conflit armé, la sollicitation des notables provinciaux fut de mise. Face à la menace égyptienne, les Ottomans dépêchèrent des messagers pour annoncer aux notables de Palestine la progression d'une armée impériale puissante vers la Syrie alors que les Égyptiens piétinaient devant Acre. Ces messagers avaient d'ailleurs été dépêchés par le gouverneur d'Alep et le susdit gouverneur de Damas<sup>163</sup>. La guerre de propagande ne faisait que commencer dans ce conflit. Pendant l'invasion, les Égyptiens se révélèrent efficaces dans cette pratique qui consistait à obtenir le soutien des notables ou au moins leur neutralité dans les combats<sup>164</sup>.

En janvier 1832, l'hostilité de plus en plus affirmée des Égyptiens poussa les autorités ottomanes à renforcer leur position dans la Syrie du Nord. Un *hatt-ı hüamyun* de notre corpus rapporte le stationnement de soldats à Antioche dans la nécessité de protéger la région. Ce document, outre le fait de confirmer que Tripoli est passé très rapidement sous contrôle égyptien par l'intermédiaire des autorités locales déjà en place<sup>165</sup>, indique qu'un certain Mehmed Pacha a été nommé gouverneur d'Alep et commandant en chef des territoires arabes (*serasker-i Arabistan*). L'inspection de la région était au premier plan des fonctions assignées au représentant ottoman<sup>166</sup>. Une autorité bénéficiant des pleins pouvoirs dans la région a donc été mise en fonction très tôt dans les conflits, ce qui indique bien que la Sublime Porte ne dépêchait pas encore de forces régulières massives, mais misait sur ses forces provinciales en déléguant des fonctions militaires importantes. Dès lors, Mehmed Pacha joua un rôle très

<sup>161</sup> BOA, HH 20032, daté du 21 Receb 1247 / 26 décembre 1831.

<sup>162</sup> HH 20334, daté du 27 receb 1247 / 1 janvier 1832.

<sup>163</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 68.

<sup>164</sup> *Ibid.* p. 67.

<sup>165</sup> Ce qui est avancé par Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 67.

<sup>166</sup> HH 20187, daté du 13 şevval 1247 / 17 janvier 1832. Voir Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 70.

important dans les opérations qui suivirent dans la région d'Antioche. Notons que Muhammed Kutluoğlu indique que Mehmed Pacha ne fut nommé au poste de gouverneur d'Alep et commandant en chef qu'en février 1832<sup>167</sup> alors que le *hatt-ı hümayun* en question indique que ce fut fait dès janvier. Il est plus probable qu'il était déjà nommé gouverneur d'Alep et qu'il ait accédé au poste de commandant en chef des régions arabes ensuite, et non d'un seul coup comme ce qu'avance Kutluoğlu. Un autre document de notre corpus a, selon toute évidence, été écrit de la main du susdit nouveau gouverneur d'Alep. Dans ce document, écrit le 5 janvier 1832 celui-ci (qui est désigné comme tel sur les résumés inscrits sur les documents) indiquait, qu'Ibrahim Pacha était en manoeuvre en Palestine. Mehmed Pacha écrivait avoir fait ordonner un rassemblement de soldats des sandjaks d'Alep. Il évoque surtout « l'envoi ordonné par Istanbul (*Dersaadet*) de bataillons et régiments de l'armée impériale (*Asakir-i Mansure*) stationnés à Konya qui doivent s'installer à Antioche ». Il y est mentionné que des forces militaires sont d'ailleurs déjà arrivées dans la ville<sup>168</sup>. Sur ce point, Muhammed Kutluoğlu n'évoque pas cette mobilisation précoce de forces ottomanes vers la Syrie. Selon l'auteur, l'armée impériale ne fut mobilisée que très tardivement. C'est en avril 1832, sous le commandement d'Ağa Hüseyin Pacha, que les troupes impériales et la cavalerie avancèrent en Anatolie<sup>169</sup>. Indiquons que pour les deux points sur lesquels nous ne sommes pas en accord (la nomination de Mehmed Pacha et la mobilisation des troupes impériales) avec la version de Muhammed Kutluoğlu, celui-ci ne se base pas sur des documents ottomans mais sur de la littérature secondaire ou des rapports de consuls britanniques.

Les *hatt-ı hümayun* de notre corpus évoquent que dès janvier, le transit d'éléments de la *Asakir-i Mansure*<sup>170</sup> vers Konya devait se poursuivre vers Adana (Sud-est de l'Anatolie) et Antioche. L'opération fut menée en premier lieu par Mehmed Pacha qui communiquait à la

---

<sup>167</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p.70.

<sup>168</sup> HH19980-D, daté du 1 şaban 1247 / 5 janvier 1832.

<sup>169</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p.72.

<sup>170</sup> Les troupes des « Armées victorieuses mohammadiennes » (*Asakir-i Mansure-i Muhammediye*) étaient une autre version de la tentative de réformes militaires par Mahmud II qui avait été engagé, sans succès par Selim III sous le nom de *nizam-ı cedid*. Cette nouvelle armée prenait largement exemple sur l'Europe et faisait d'ailleurs beaucoup appel à des techniciens et des officiers occidentaux. Voir Robert Mantran, « Les débuts de la Question d'Orient, 1774-1839 », in Robert Mantran, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p.454.

Sublime Porte les informations militaires et logistiques. Un de nos documents écrits par ce gouverneur mentionne l'arrivée (après plusieurs étapes) de cavaliers à Antioche et précisait qu'il en attendait d'autres alors en train d'être rassemblés. Mehmed Pacha préconisait l'envoi de forces tribales d'Anatolie qu'il énumère avec une étonnante précision. Notons que le point de convergence évoqué est Antioche dont le gouverneur évaluait les distances en terme de jours de voyage jusqu'à la ville en question. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous parlerons de la mobilisation de forces provinciales dans le conflit. Un autre point qui ressort du document est le transit de provisions par une caravane de cinq mille chameaux depuis Konya, dont il se réjouit de l'abondance. L'importance du ravitaillement devait concerner les forces qui suivraient depuis Konya, car Mehmed Pacha indique que l'armée impériale qui « fait une halte à Konya a reçu l'ordre de s'assembler et de partir deux jours après »<sup>171</sup>.

La base que constitua Antioche pour la défense des territoires syriens se comprend à travers sa position intermédiaire, comme nous l'avons indiqué dans le premier chapitre. La ville était considérée comme une potentielle base militaire pouvant permettre le transit des effectifs et du matériel militaire. Mehmed Pacha s'y rendit plusieurs fois pour la préparation d'une armée à Hama. Le *mutasarrif*<sup>172</sup> de Kayseri mentionnait en mars 1832, les allers et venues de Mehmed Pacha entre Kayseri et Hama en passant par Antioche et l'établissement de campements militaires dans la région<sup>173</sup>.

Des questions de logistiques se posèrent à mesure que les Égyptiens progressaient en Syrie. Dans les *hatt-ı hümayun* de notre corpus, plusieurs documents écrits par le gouverneur d'Alep et commandant en chef des régions arabes, Mehmed Pacha, renseignent la Sublime Porte de l'état du ravitaillement et du matériel. Les charges financières sont relevées par le gouverneur alors qu'il organisait la conjonction d'une armée à Hama. Du matériel militaire et des vivres étaient acheminés par le port d'Iskenderun et réunis à Antioche<sup>174</sup>. Mohammed Kutluoğlu indique qu'il avait reçu l'ordre de la Sublime Porte d'attaquer les Égyptiens en

---

<sup>171</sup> HH 19720, daté du 25 şaban 1247 / 29 janvier 1832.

<sup>172</sup> Un *mutasarrif* est généralement un gouverneur de sandjak, l'unité administrative subdivisée d'une province (*vilayet*)

<sup>173</sup> HH 20022-O et HH 20022-H, datés du 5 şevval 1247 / 8 mars 1832.

<sup>174</sup> HH 20022-F ; 20022-N B, datés du 13 şevval 1247 / 16 mars 1832.

mars. Une action se précisait à travers la correspondance. Il est d'ailleurs à souligner que l'utilisation du port d'Iskenderun, qui devint de plus en plus fréquente, indique que, tout d'abord le transport maritime est préféré du transport caravanier plus lent et plus risqué. Nous avons vu que des caravanes avaient été envoyées depuis Konya en janvier 1832, mais il n'en est presque plus question ensuite (ou du moins, concerne d'autres trajets). Deuxièmement, l'utilisation de matériel et la nécessité des vivres venant d'Istanbul montrent la dépendance des régions arabes vis-à-vis de la capitale pour assurer l'efficacité militaire des Ottomans dans la région. Dès mars 1832, Mehmed Pacha faisait part à la Sublime Porte de ses inquiétudes vis-à-vis d'une famine qui sévissait dans les territoires arabes. Les récoltes à venir devenaient un enjeu à mesure que se prolongeait le conflit et un véritable problème au paroxysme des conflits ottomano-égyptiens. L'utilisation des ports du nord de la Syrie devenait donc indispensable à mesure que s'amassaient les renforts ottomans vers Antioche et Hama. Mehmed Pacha alertait à la fin mars le gouvernement ottoman pour les inciter à une action rapide dans le transit des fournitures et écrivait que « comme aucun bateau égyptien n'a été aperçu en mer, de l'argent et des vivres ont été réunis à Alexandrette (Iskenderun) et que pour le moment il n'y a pas de crainte à avoir (venant de la mer) »<sup>175</sup>. L'arrivée d'une armée impériale sous les ordres d'Ağa Hüseyin Ağa à Konya parti d'Istanbul en avril 1832, constitue dans nos sources une rupture concernant les responsabilités sur les questions du ravitaillement de l'armée. À partir de cette période (avril-mai 1832), le corpus de sources ne contient quasiment plus d'autre envoi du gouverneur d'Alep Mehmed Pacha, mais presque uniquement des envois d'Hüseyin Pacha.

### 2.1.2 La mobilisation des forces provinciales

Selon Muhammed Kutluoğlu, Mehmed Pacha, qui avait été nommé commandant en chef des territoires arabes, devait être rejoint dès février 1832 par les gouverneurs de Maden, Kayseri, Konya, Sivas, Maraş, Adana qu'il aurait réunit à Alep<sup>176</sup>. Nous avons évoqué, à travers un document ottoman, que le gouverneur attendait des éléments de l'armée impériale à Antioche et qu'il comptait également sur l'appui de forces provinciales à la fois régulières

<sup>175</sup> HH 39773-B, daté du 21 şevval1247 / 24 mars 1832.

<sup>176</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 70.

et irrégulières. Le gouverneur faisait référence, dans le document en question datant de fin janvier 1832, à des notables qui promettaient leur arrivée depuis des villes anatoliennes comme Akşehir, Konya ou encore Aksaray. De plus, le gouverneur comptait sur des forces tribales dont il faisait une évaluation précise et estimait la distance de leur région jusqu'à Antioche tout en indiquant que leur mobilisation avait été ordonnée. Le document fait essentiellement référence pour ces populations turkmènes et kurdes à des milliers de cavaliers qui pouvaient rejoindre le gouverneur<sup>177</sup>. Cette tentative de mobilisation totale montre que les autorités ottomanes étaient loin de ne compter que sur les forces militaires impériales dans le style de la *Asakir-i Mansure* évoquée plus haut. Les autorités ottomanes, dans un contexte d'état d'urgence, révélaient les automatismes du système militaire basé sur la conjonction des forces cavalières tribales et la levée des forces féodales issues du régime classique des *timar*. Nous avons vu que Mehmed Pacha s'activait dans la région d'Antioche pour la préparation d'une armée afin de stopper la progression égyptienne. Il était soutenu par des autorités provinciales. Avec Osman Pacha, le gouverneur de Tripoli, il reçut l'ordre d'attaquer les Égyptiens en mars. Ils réunirent une armée constituée essentiellement de troupes irrégulières. Lors de ce mois, Osman Pacha tentait de reprendre Tripoli qui était en train de passer sous la domination des Égyptiens<sup>178</sup>. Face à des adversaires dont on ne pouvait pas évaluer la force puisque l'armée ottomane n'avait pas encore confronté les Égyptiens, il est probable que la Sublime Porte ait fait mobiliser des forces provinciales en Syrie comme un premier test. La tentative d'Osman Pacha de reprendre Tripoli en était l'illustration. Le 29 mars 1832, Ibrahim Pacha avait laissé des troupes poursuivre le difficile siège d'Acre et s'était porté sur Tripoli, qui était, de son côté, attaquée par les Ottomans. Ibrahim Pacha fit fuir l'armée de siège et poursuivit Osman Pacha jusqu'à Homs, avant de devoir se retourner par manque de vivres. Mehmed Pacha avait reçu l'ordre de ne pas intervenir, devant attendre l'arrivée de l'armée d'Hüseyin Pacha<sup>179</sup>.

À partir du mois d'avril, c'était ce dernier qui prenait les commandes de l'armée impériale et qui orchestrait les opérations militaires. Ağa Hüseyin Pacha avait été

---

<sup>177</sup> HH 19720, daté du 25 şaban 1247 / 29 janvier 1832.

<sup>178</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op. cit.*, p. 71.

<sup>179</sup> *Ibid*, p. 72.

l'instrument des réformes militaires du Sultan Mahmoud II. Il s'était distingué par son assistance dans l'élimination des foyers des Janissaires à Istanbul en 1826 et dans la résistance face aux Russes en 1828. Sa nomination au poste de commandant en chef (*serasker*) de la nouvelle armée en faisait le prototype d'un officier tourné vers la guerre à l'européenne<sup>180</sup>. Ağa Hüseyin Pacha avait été nommé au poste militaire suprême en mars 1832. Avec d'importants effectifs, il partit de la capitale ottomane pour Konya à la fin avril et y parvint quelques jours plus tard<sup>181</sup>. C'est de cette ville que le commandant en chef écrit de nombreux rapports dont nous disposons à travers notre corpus de *hatt-ı hümayun*. À partir de son arrivée à Konya, les opérations en Syrie passèrent officiellement sous son contrôle. De nombreux rapports indiquent qu'il faisait acheminer du matériel et des troupes vers la Syrie et notamment par Antioche, ce qui est une constante jusqu'à ce que lui-même ne se rende dans la ville au début du mois de juillet 1832.

Osman Pacha, l'ancien gouverneur de Tripoli éjecté par les Égyptiens et le commandant (*mirliva*) Bekir Pacha sont mentionnés plusieurs fois dans nos sources pour avoir utilisé Antioche comme un point d'appui d'opérations militaires dans la région. Une lettre du commandant en chef de l'armée ottomane indiquait à la Sublime Porte qu'il était en rapport avec ces deux personnages dans la préparation d'une armée d'avant-garde constituée de régiments de cavalerie<sup>182</sup>. L'appui de Bekir et d'Osman Pacha concernait la jonction des forces provinciales et impériales. Ils devaient préparer le terrain pour l'arrivée du gros des forces du Sultan dans la région d'Antioche et durent inspecter les routes du nord de la Syrie.

Le chef suprême de l'armée ottomane basé à Konya ne mit pas fin aux entreprises militaires des pachas réunis en Syrie. À travers les rapports d'Ağa Hüseyin Pacha, c'est une véritable tentative de conjonction des forces stationnées en Syrie avec le gros des troupes sous son commandement direct qui se dessinait. Antioche constituait, dans ce contexte, une base de jonction entre les différents régiments. Le 8 mai 1832, Ağa Hüseyin Pacha rapportait la réunion de trois armées à Antioche sous les ordres de plusieurs pachas dont le *Serasker-i*

---

<sup>180</sup> Abdülkadir Özcan, «Hüseyin Paşa», *İslam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, 1991, p. 34.

<sup>181</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p.72. ; Pour l'arrivée de Hüseyin Pacha à Konya voir HH 39771-B, daté du 5 zilhicce 1247 / 6 mai 1832.

<sup>182</sup> HH 39771-B; 39771-C, datés du 5 zilhicce 1247 / 6 mai 1832.

*Arabistan* Mehmed Pacha, Ismet Bey, Bekir Pacha et le gouverneur de la lointaine région de Silistre, un autre Mehmed Pacha<sup>183</sup>. Des missions de reconnaissance amenaient certains d'entre eux, comme Osman Pacha, à parcourir la route d'Adana à Antioche pour inspecter les routes et les rendre sûres<sup>184</sup>.

À la fin du mois de juin, une action commune se préparait et la coalition des pachas suscitée quitta Antioche, dans laquelle étaient arrivées des forces supplémentaires de l'armée impériale, et se dirigea vers Hama. Hüseyin Pacha, qui était alors en déplacement depuis Konya vers les zones de conflit, rapportait qu'il était nécessaire de construire des défenses à Antioche et dans les alentours d'Hama. Il faisait savoir aux autorités ottomanes les volontés de Mehmed Pacha qui réclamait ce genre de construction alors qu'il s'occupait de la jonction des forces ottomanes à Hama<sup>185</sup>. Ce dernier annonçait dans une lettre datée du 21 juin, la prise de Damas par les Égyptiens. Il expliquait comment la population s'était retournée contre le gouverneur de la ville Ali Pacha que nous avons évoqué plus haut. Désormais, les Égyptiens avaient le passage libre pour remonter la Syrie et se confronter aux forces ottomanes. Une force de 20 000 soldats réguliers et de 20 000 Druzes se dirigeait alors vers Alep. Mehmed Pacha annonçait dans ce rapport des probabilités d'une guerre dans la plaine d'Antioche<sup>186</sup>. Ibrahim Pacha avait réussi à se concilier l'Émir Béchir, le chef des Druzes du Mont-Liban. Ces derniers avaient tout d'abord été hostiles aux Égyptiens, mais s'étaient finalement ralliés à leur cause. Certaines des grandes familles druzes loyales au Sultan qui tentaient de rejoindre les forces ottomanes à Homs étaient dès lors dans la ligne de mire d'Ibrahim Pacha et l'Émir Béchir avait ainsi reçu l'ordre de les éliminer<sup>187</sup>. Les troupes du commandant en chef égyptien étaient donc elles aussi largement constituées de forces irrégulières, mais la volonté de faire la guerre dans une plaine comme celle d'Antioche montre que les Égyptiens étaient bel et bien formés à la guerre à l'européenne basée sur la puissance de l'artillerie et la discipline de l'infanterie.

---

<sup>183</sup> HH 39802-E, daté du 7 zilhicce 1247 / 8 mai 1832. Voir également 39771-G à la même date

<sup>184</sup> HH 20380, daté du 29 zilhicce 1247 / 30 mai 1832.

<sup>185</sup> HH 39748-A, daté du 20 muharrem 1248 / 19 juin 1832 ; HH 19887, daté du 22 muharrem 1248 / 21 juin 1832.

<sup>186</sup> HH 19887-A, daté du 22 muharrem 1248 / 21 juin 1832.

<sup>187</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 72.

### 2.1.3 Ağa Hüseyin Pacha et la question du ravitaillement

Pendant une période de deux mois, c'est toute une opération de logistique qui s'est déroulée entre Konya et Antioche à travers l'acheminement progressif des troupes de l'armée impériale. Cette arrivée progressive est souvent rapportée par le commandant en chef en termes de demande de renfort. Il évoquait dans un *hatt-ı hümayun* de notre corpus daté de mai 1832 que : « des cavaliers et des fantassins des régiments de l'armée impériale envoyés les uns à la suite des autres se sont réunis à Antioche et là-bas se sont assemblés, et, selon les nécessités, des soldats et des vivres arrivent par les ports de Süveydiye et d' Alexandrette (*Iskenderun*) »<sup>188</sup>. Les deux ports en questions devinrent dès lors les véritables instruments pour établir une tête de pont pour la défense des territoires syriens. Nous avons vu dans le premier chapitre que le port de Süveydiye avait repris de l'importance au début du XIXe siècle. Son utilisation par les Ottomans au même titre que celui d'Alexandrette indique qu'il constituait encore une base viable pour l'acheminement des marchandises militaires et des troupes.

Dick Douwes souligne que les périodes de guerres et d'insurrections généraient en Syrie une explosion de la demande de ravitaillement<sup>189</sup>. Pendant les conflits ottomano-égyptiens, les nécessités de l'organisation militaire dans la région d'Antioche se sont répercutées sur la population et son économie. C'est ce qui apparaît dans un *hatt-ı hümayun* inédit qui est la traduction d'une lettre d'un moine d'Antioche. Ce moine l'adressait à un supérieur d'Alep à la fin du mois de mai 1832. Après avoir rapporté les problèmes dus aux retards de la construction d'une église à Antioche, le religieux soulignait que cette année là, beaucoup d'oppression (*müzayaka*) se faisait sentir du fait, notamment, de l'augmentation du prix du blé. Il rapportait également que des soldats avaient été rassemblés pour libérer Tripoli, qui, comme nous l'avons remarqué, avait été prise assez tôt par les Égyptiens<sup>190</sup>. Le moine faisait un lien direct entre l'augmentation des denrées alimentaires avec les préparations militaires dont il était témoin. Ceci indique que les forces armées mobilisaient les ressources locales qui étaient vouées à devenir chères du fait de leur rareté.

---

<sup>188</sup> HH 39802-E, daté du 7 zilhicce 1247 / 8 mai 1832. Voir également 39771-G à la même date.

<sup>189</sup> Dick Douwes, *op.cit.*p. 117.

<sup>190</sup> HH 20133-B, 29 zilhicce 1247 / 30 mai 1832.

En juin 1832, l'opération de convoiage se poursuivait avec une intensité redoublée. Au début de ce mois, Ağa Hüseyin Pacha écrivait à Mehmed Pacha qu'un ordre d'envoi de bateaux depuis Istanbul avait été fait pour la livraison de munitions et de vivres et se dirigeait vers les ports d'Alexandrette et de Süveydiye<sup>191</sup>. À cette période, la prise d'Acre du 29 mai 1832<sup>192</sup> avait constitué un choc pour les Ottomans qui perdaient tout appui dans le Sud de la Syrie. Les Égyptiens étaient dès lors en mesure de préparer un front concentré vers le Nord. La tension s'accroissait quand Damas tomba à son tour le 16 juin 1832<sup>193</sup>. La menace égyptienne se rapprochait et devenait aussi réelle sur les voies maritimes. Les provisions envoyées d'Istanbul rencontrèrent des obstacles pour les ravitaillements des troupes stationnées dans la région d'Antioche. Les Égyptiens visaient de toute évidence les points névralgiques des Ottomans qui dépendaient largement des vivres d'Istanbul, étant donnée la famine qui sévissait dans la région. Cette menace devint sérieuse lorsque des bateaux ottomans furent saisis à la fin du mois de juin. À deux jours d'intervalle, Ağa Hüseyin Pacha écrivit plusieurs longs rapports pour renseigner les autorités à Istanbul des problèmes que rencontrait l'approvisionnement de l'armée en Syrie. Un de nos documents inédits écrit par le commandant en chef mentionnent que : « deux des bateaux envoyés d'Istanbul ont été saisis par les Égyptiens, ce qui reste a été entreposé dans les granges d'Alexandrette (*Iskenderun*) et a été acheminé vers Hama et Alep ». Il soulignait ensuite qu'il attendait de nouvelles cargaisons. Ağa Hüseyin Pacha insistait sur la nécessité d'obtenir des ressources suffisantes, car il craignait que les soldats ne se dispersent faute de nourriture, car il écrivait que certains étaient sous-alimentés. Il évoquait les moissons à venir, comptant sur un apport local qui aurait constitué la base du ravitaillement des forces ottomanes<sup>194</sup>. Dans un autre document écrit le même jour, Ağa Hüseyin Pacha évoquait « l'arrestation à leur arrivée au port de bateaux de marchands disponibles »<sup>195</sup> pour les utiliser pour le convoiage militaire. Cette mesure d'urgence indique que les forces ottomanes étaient, dès cette période, dans une position critique et que l'afflux des effectifs militaires dépassait largement les capacités

---

<sup>191</sup> HH 39780, daté du 5 muharrem 1247 / 6 juin 1832.

<sup>192</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op. cit.*, p. 73.

<sup>193</sup> *ibid.*, p. 74.

<sup>194</sup> HH 39748-D, daté du 20 muharrem 1248 / 19 juin 1832.

<sup>195</sup> HH 39748-A, daté du 20 muharrem 1248 / 19 juin 1832.

logistiques en place. Cette situation poussa Ağa Hüseyin Pacha à envisager des solutions d'urgence pour pouvoir convoier le matériel vers Homs et Hama qui constituait la ligne de défense contre les Égyptiens. Alors qu'une importante armée était arrivée à la fin du mois de juin à Antioche avec du matériel militaire abondant, le problème de leur acheminement vers Hama et Homs se posait de plus en plus. Ağa Hüseyin Pacha rapportait dans un de nos *hatt-ı hümayun* que l'absence de véhicules de convoiage (*araba*), avait contraint les Ottomans à recourir aux services de la tribu des *Sahili* dans les opérations de transit depuis Antioche vers le front défensif. Ainsi, ce n'est pas moins de 2 000 chameaux qui purent être envoyés par Mehmed Pacha vers Antioche pour rapporter le matériel nécessaire. Ağa Hüseyin Pacha ne cessait pourtant de réclamer des effectifs supplémentaires et prévenait d'une menace maritime égyptienne croissante<sup>196</sup>.

À la fin du mois de juin 1832, alors qu'Hüseyin Pacha lui-même et les troupes impériales se dirigeaient vers Antioche, la situation demeurait problématique. Les Égyptiens gagnaient du terrain et se dirigeaient vers le Nord pour couper les routes des vivres aux Ottomans et les empêcher de se concentrer en Syrie<sup>197</sup>. Les consuls européens commencèrent à pronostiquer le pire pour les forces du Sultan. À la fin du mois de juin, même Abdallah Pacha, le gouverneur ottoman capturé à Saint Jean d'Acre, prétendait que l'armée ottomane n'était pas en état de résister aux envahisseurs. Selon un consul russe ce gouverneur déchu avait révélé à Mehmed Ali Pacha d'Égypte que :

(...) les divers pachas campés sur l'Oronte ne pourraient résister à l'armée égyptienne qui augmente journallement depuis la prise de Saint d'Acre, tandis que l'armée du Serdar Ekrem, affaiblie par les désertions journalières, tarderait à paraître sur le théâtre actuel de la guerre à cause de la longueur de la route et du manque de subsistance<sup>198</sup>.

À cette période, Abdallah Pacha n'était plus véritablement en mesure de connaître l'état de la guerre, mais il avait été témoin de l'inaptitude des Ottomans à venir le secourir alors que sa ville avait résisté aux assauts égyptiens pendant pas moins de six mois et coûté la vie à 4 500 hommes d'Ibrahim Pacha<sup>199</sup>. Cependant, il faut souligner que les versions

<sup>196</sup> HH 19887 / daté du 22 muharrem 1248 / 21 juin 1832.

<sup>197</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 73.

<sup>198</sup> René Cattai, *op.cit.*, v.1.1, Lavison à Boutenieff, daté du 24 juin 1832, p. 513.

<sup>199</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 73.

retenues par les consuls européens étaient souvent celles qui dépeignaient les forces ottomanes dans un état déplorable pour justifier, en quelque sorte, la nécessité des réformes à l'européenne. Selon cette interprétation, Mehmed Ali Pacha passait pour un très bon élève, à la manière d'un héritier de l'invasion napoléonienne en Égypte. Une lettre d'un consul autrichien souligne d'ailleurs l'obsolescence de l'armée ottomane qui se faisait attendre à Antioche :

On a toutefois lieu de s'étonner de la lenteur qu'Hussein Pacha met dans sa marche. Ce n'est que le 16 juin que son avant-garde est entrée à Antioche, et le gros de son armée ne devrait suivre que dans quelques jours. Le fait est que les avis parvenus ici sur les désordres qui régnaient dans cette armée n'étaient que trop fondés. Les Turcs, peu habitués aux mesures administratives qu'exige la marche d'une armée nombreuse à travers des pays manquant de moyens de subsistance et de transport, n'avaient voué qu'un soin incomplet à cet art de la guerre.<sup>200</sup>

Cette observation d'un consul européen laisse entrevoir certaines difficultés que purent rencontrer l'armée ottomane. Cependant, il énonce certains jugements de valeur car il ne se base que sur le modèle européen pour justifier des incapacités ottomanes. Il semble complètement ignorer toute l'organisation militaire provinciale qui apparaît à travers les *hatt-ı hümayun* inédits de notre corpus, qui dévoilent la spécificité d'un système de mobilisation des forces à l'ottomane. À cette étape du conflit, rien n'était encore perdu et c'est dans la région d'Antioche que se joua le sort des provinces syriennes.

## 2.2 Résignation ou résistance ? Antioche entre deux feux (juillet 1832)

Le mois de juillet 1832 poussa la pression égyptienne sur les territoires syriens au paroxysme. Le premier de ce mois, Ibrahim quitta Damas avec 30 000 hommes et des notables de la ville et se dirigea vers Homs. L'arrivée d'Ağa Hüseyin Pacha avec l'armée impériale à Antioche au début du mois de juillet ne put empêcher la bataille de Homs dans laquelle les pachas ottomans, sous le commandement de Mehmed Pacha, furent mis en

---

<sup>200</sup> Angelo Sammarco, *La conquista egiziana della Siria, Luglio-ottobre 1832*, dans la série "Il regno de Mohammed Ali nei documenti diplomatici italiani inediti" vol.10, Istituto Poligrafico dello Stato per la Real Societa di Geografia d'Egitto, Rome 1932, p. 52, Ottenfels à Metternich, le 10 juillet 1832.

déroute par les forces d'Ibrahim Pacha. Ceci ouvrait dès lors une nouvelle brèche dans la défense ottomane en Syrie<sup>201</sup>. Cette courte période a néanmoins mis en exergue la façon dont les autorités militaires ottomanes se sont organisées pour repousser les envahisseurs. Plusieurs *hatt-ı hümayun* de notre corpus font référence aux déploiements des forces, aux problèmes logistiques qui se posaient et aux différentes nominations d'officiers ou de fonctionnaires pendant le conflit. Il apparaît, à travers la correspondance ottomane, quelques points qui méritent d'être remarqués, car ils ne ressortent pas dans l'historiographie sur le sujet. À travers celle-ci, on peut avoir l'impression d'une avancée écrasante des Égyptiens dans la région. Or, bien que les Ottomans aient été en difficulté, nous pensons que ceux-ci ont déployé des moyens qui leur ont permis de pouvoir résister même si ce ne fut que momentanément. De plus, des éléments locaux ont aussi contribué aux combats, ce qui remet en cause un appui unilatéral des notables ou des chefs tribaux aux Égyptiens. Nous verrons également que les versions des consuls européens sur les événements permettent des recoupements utiles.

### 2.2.1 Le quartier général du commandant en chef ottoman

Alors que des troupes continuaient de s'amasser à Homs pour stopper la marche des Égyptiens, le commandant en chef Hüseyin Pacha arriva à Antioche le 7 juillet 1832. Un consul autrichien mentionnait que le commandant en chef ottoman était accompagnée d'une armée composée de 11 000 hommes de troupes régulières et 5 000 irréguliers<sup>202</sup>. La traversée de l'Anatolie en plein été avait fait des dommages importants dans l'armée. De plus, le passage dans la région de Payas, avait été fatal pour les troupes. De nombreux cas de maladie s'y étaient déclarés et coûtèrent la vie à des officiers ottomans. Le 9 juillet 1832, un consul autrichien à Alep décrivait la difficile arrivée du commandant en chef à Antioche comme ceci :

---

<sup>201</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p.74

<sup>202</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, p.302, Martinelli à Ottenfels, daté du 26 août 1832.

Hussein Pacha est enfin arrivé à Antioche ; il devait repartir aujourd'hui pour Hama; le Général en chef est arrivé à Antioche avec dix à douze mille hommes, mais entre Bajas (*Payas*) et un village aux alentours d'Antioche il a perdu plus de six cents hommes du choléra morbus ; il continuait à en mourir cent à deux cents par jour. La Porte doit pleurer la perte de plusieurs officiers parmi lesquels le grand Cadi de l'armée, le Defterdar, un directeur général et plusieurs officiers attachés au service de l'infanterie, y compris des officiers de santé ; le manque de vivres, la maladie a découragé l'armée. Hussein Pacha est même très triste, d'après des rapports de notre agent à Antioche ; il y a aussi une grande désertion parmi les troupes régulières et tout porte à croire que la bataille qui doit avoir lieu dans les plaines de Hama, sera fatale à la Porte, que Dieu la préserve.<sup>203</sup>

Un document ottoman de notre corpus écrit à cette période du conflit, mentionne également la perte des officiers dont parle le consul. Selon le messenger d'Ağa Hüseyin Pacha ceux-ci trouvèrent la mort à Antioche. Ce messenger évoquait l'apparition de maladies qui étaient à l'origine des décès. Cependant, il n'est pas question d'hécatombe de soldats comme l'avance le consul. Le messenger évoque néanmoins des désertions de mercenaires (*başı bozuk*), leur fuite ayant un lien avec lesdites maladies et le décès des officiers<sup>204</sup>. Révéler une telle situation critique à la Sublime Porte indique que le commandant en chef ottoman espérait le soutien des autorités stambouliotes. Mettre en avant tant de difficultés pouvaient également être une tentative pour Ağa Hüseyin Pacha de sauver sa tête en cas de défaite puisqu'il aurait l'excuse d'avoir prévenu le Sultan à l'avance si la situation devenait totalement désespérée.

La bataille de Homs précipita les événements. Le 8 juillet, les Égyptiens battirent sévèrement l'armée des pachas sous le commandement du gouverneur d'Alep et occasionnèrent de lourdes pertes autant humaines que matérielles. Muhammed Kutluoğlu rapporte que dès son arrivée à Antioche, Ağa Hüseyin Pacha mobilisa ses troupes pour poursuivre vers Alep et rejoindre Mehmed Pacha<sup>205</sup>. Or, un bulletin de l'armée égyptienne conservé dans une compilation d'archives françaises, rapporte ce qui suit :

<sup>203</sup> *ibid.*, p. 46, Molinari a Truqui, Alep le 9 juillet 1832.

<sup>204</sup> HH 19710 29 Zilhicce 1248 / 19 Mai 1833 (la date ne correspond pas avec les faits énoncés. Le document a selon les événements décrits été composé dans la période du 6 au 15 juillet 1832).

<sup>205</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 74. Voir également Angelo Sammarco, *op.cit.*, p. 302, Martinelli à Ottenfels, daté du 26 août 1832.

Hussein Pacha, la veille de la journée de Homs, avait quitté Antioche pour se rendre au pont de Chaghour, où, le lendemain de son arrivée, ayant appris par les pachas fuyards le fatal résultat de cette bataille, il battit sur le champ en retraite, en se dirigeant vers Alep »<sup>206</sup>.

Cette opération vers *Cisr-i Şoğur* (le pont de Chaghour du document) est mentionnée dans plusieurs *hatt-ı hümayun* que nous avons sélectionnés. *Cisr-i Şoğur*, un petit village au Sud d'Antioche, constituait un important carrefour routier en Syrie que les Ottomans devaient trouver assez important pour aller tenter de le garder sous contrôle. Ağa Hüseyin Pacha écrivait le 10 juillet 1832 qu'il avait quitté Antioche avec le gros de l'armée pour se diriger vers ce village et poursuivre vers le château de Madik encore plus au Sud et dans la direction de Homs. Le commandant en chef avait préalablement ordonné la construction de moyens défensifs faits de bâtiments fortifiés (*istikamat*), de bastions (*tabya*), de tranchées (*hafr*) et s'était assuré de l'approvisionnement de ses troupes autant par voie maritime que par des caravanes au départ d'Antioche<sup>207</sup>. Lors de cette opération, il est mentionné dans un autre *hatt-ı hümayun* de notre corpus que les Égyptiens surprirent les troupes ottomanes et infligèrent beaucoup de pertes à leurs adversaires, ce qui occasionna des désertions et obligea les troupes à retourner vers Antioche<sup>208</sup>. La correspondance consulaire européenne mentionne également des échauffourées qui eurent lieu entre les troupes d'Ağa Hüseyin Pacha et les Égyptiens dans les alentours d'Antioche. Ceci concerne probablement le même épisode de la guerre contre les Égyptiens qu'un consul autrichien rapportait le 21 juillet qu' :

(...) une bataille sanglante, dont on ne connaît point la date, a eu lieu dans les environs d'Antioche entre l'armée d'Hussein Pacha et les Égyptiens, dans lesquels la première aurait été entièrement défaite, on ajoute que trois régiments de troupes irrégulières auraient mis bas les armes et passé ensuite dans les rangs égyptiens, que plusieurs officiers de rangs auraient perdu la vie du côté des Ottomans...<sup>209</sup>

Ce n'est seulement qu'au retour de cette malheureuse opération qu'Hüseyin Pacha s'était dirigé vers Alep. Là, après la réunion d'un conseil, les notables de la ville décidèrent la

---

<sup>206</sup> George Douin, *op.cit.*, p. 286. 7<sup>ème</sup> bulletin de l'armée de Syrie, daté du 18 sefer 1248 / 16 juillet 1832.

<sup>207</sup> HH 19803, daté du 11 sefer 1248 / 10 juillet 1832.

<sup>208</sup> HH 19710 29 zilhicce 1248 / 19 Mai 1833.

<sup>209</sup> AngeloSammarco, *op.cit.*, Ottenfels à Metternich, daté du 21 Juillet 1832, p. 74-75.

fermeture des portes de la ville à l'armée et lui refusèrent tout ravitaillement<sup>210</sup>. Les troupes ottomanes se replièrent alors vers Antioche. Ağa Hüseyin Pacha y parvint le 14 juillet et y retrouva le gouverneur d'Alep qui avait fui après la bataille de Homs<sup>211</sup>. Ceux-ci furent rejoints ensuite par plusieurs autres pachas qui revenaient de *Cisr-i Şoğur*<sup>212</sup>.

Antioche, qui ne devait constituer qu'une base temporaire, devint donc un quartier général pendant quelque temps. Selon un rapport d'un consul autrichien, un officier circassien de l'armée égyptienne nommé Idris Bey, s'y était rendu pour se soumettre à Ağa Hüseyin Pacha. Le consul autrichien écrivait que : « Quand il se présenta au quartier général à Antioche, Hussein Pacha l'accueillit favorablement et l'a, depuis, adressé au Seraskier Pacha pour lequel il l'a chargé de dépêche »<sup>213</sup>. C'est à Istanbul que l'officier fut envoyé et le consul rapporte qu'il y reçut tous les honneurs auprès du Sultan. Obtenir une pareille source de renseignements sur l'armée adverse était inespéré dans ces circonstances.

Après une première bataille difficile et le renvoi d'Alep, Ağa Hüseyin Pacha prépara à Antioche le déploiement des troupes et le renforcement des positions ottomanes. Deux documents de notre corpus écrits par Mehmed Pacha, le gouverneur d'Alep, mentionnent que des travaux de constructions défensives qu'Ağa Hüseyin Pacha avait ordonnés avant son premier départ d'Antioche continuaient d'être à l'ordre du jour. Cependant, ceux-ci s'étendaient cette fois à plusieurs points stratégiques du nord de la Syrie et de tous les ports qui s'y trouvaient<sup>214</sup>. Dans une situation aussi délicate, l'accès aux ports demeurait le seul espoir de pouvoir alimenter l'armée et de recevoir des renforts.

---

<sup>210</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 74.

<sup>211</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, p.302, Martinelli à Ottenfels, daté du 26 août 1832.

<sup>212</sup> HH 19868, daté du 23 sefer 1248, 22 juillet 1832.

<sup>213</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, extrait d'un article du moniteur Ottoman en date du 25 Août 1832., p.222.

<sup>214</sup> HH 39741 ; HH 39796 datés du 17 sefer 1248 / 16 juillet 1832.

### 2.2.2 Le recul des forces impériales et l'évacuation d'Antioche

Face à la faible résistance que présentaient les forces ottomanes, Ibrahim arriva à Alep le 15 juillet 1832 où il fut reçu par une délégation constituée du jurisconsulte principal (*müfti*) et du juge (*kadi*) de la ville ainsi que quelques notables qui présentèrent leur soumission délibérée aux Égyptiens<sup>215</sup>. Hüseyin Pacha choisit de quitter sa base pour se rapprocher d'Alexandrette, port à partir duquel il pouvait espérer recevoir des renforts, du matériel et du ravitaillement pour pouvoir résister aux envahisseurs. Le rapport d'un consul autrichien indique que l'armée d'Hüseyin Pacha se mit en marche le 16 juillet, transportant canons et munitions, et parvint le 17 à Alexandrette où ils établirent un grand campement<sup>216</sup>. Le capitaine d'un navire français en manœuvre dans la région écrivait dans un rapport sur le conflit qu'en partant pour Alep Ağa Hüseyin Pacha « avait laissé à Antioche ses bagages, sa chancellerie et le trésor de son armée », mais écrivait plus loin qu'« en se retirant sur Alexandrette, à son passage à Antioche, a pris avec lui tout ce qu'il avait laissé »<sup>217</sup>.

Une autre partie de l'armée fut envoyée par le commandant en chef vers Beylan où il envoya plusieurs pachas. Il écrivait au 22 juillet, qu'il pensait que cette région constituerait un point de défense autant qu'un lieu où l'on pourrait stocker les vivres qui affluaient depuis les ports de Lattaquié, de Süveydiye et d'Alexandrette. Il ordonnait la construction de défense et veillait à ce que les hommes soient ravitaillés<sup>218</sup>.

L'approche d'un détachement de cavaliers égyptiens en direction d'Antioche mobilisa l'attention sur la ville. Juste après la prise d'Alep, Ibrahim Pacha dut se résoudre à stopper ses troupes pour quelques jours, car une épidémie de choléra s'était déclarée et il était soucieux de se réapprovisionner pour poursuivre la campagne<sup>219</sup>. Cela ne l'empêcha pas de lancer des opérations de reconnaissance. Le 22 juillet, Ağa Hüseyin Pacha prévenait de l'approche de quelques 300 cavaliers égyptiens et qu'il avait appointé le gouverneur de

<sup>215</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 74.

<sup>216</sup> Angello Sammarco, *op.cit.*, p. 302, Martinelli à Ottenfels, daté du 26 août 1832.

<sup>217</sup> George Douin, *op.cit.*, p.322, Rapport de mission de A. Vaillant, Capitaine commandant de l'Actéon, à M.le Comte Amiral Hugu, commandant de la division navale dans le Levant. Du 17 juillet au 30 août 1832.

<sup>218</sup> HH 19868, 23 sefer 1248 / 22 juillet 1832.

<sup>219</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 75.

Silistre avec quelques 400 cavaliers et de l'infanterie pour repousser le détachement égyptien<sup>220</sup>. Une plus grande armée fut finalement envoyée à Antioche sous les ordres d' Ağa Hüseyin Pacha qui désigna « Mehmed Pacha le Crétois et lui donna 3 000 soldats pour assurer la sécurité des environs d'Antioche »<sup>221</sup>. Selon un autre *hatt-ı hümayun* de notre sélection écrit quelques jours plus tard par le messenger d'Ağa Hüseyin Pacha, les cavaliers étaient parvenus à pénétrer dans Antioche. Toutefois, des échauffourées eurent lieu dans lesquels prit part Mehmed Pacha. Le messenger écrivait dans son rapport du 5 août 1832 que :

Le susdit commandant en chef a contrôlé et réprimé deux cent pitoyables cavaliers et un chef des traîtres égyptiens qui sont arrivés et qui ont pénétrés dans Antioche et le gouverneur de Silistre Mehmed le Crétois a été désigné dans l'objectif de transporter canons, munitions, tentes et vivres à Alexandrette. On lui avait subordonné Hacci Şam ad-din le Damascène ainsi que mille soldats de l'armée régulière et en pleine nuit une attaque a fait trente prisonniers et des exécutions ; les sus mentionnés tentes, munitions et vivres envoyés à Alexandrette sont revenus.<sup>222</sup>

Ce genre d'attaque par les Égyptiens pouvait être une tentative de tester le reste des forces ottomanes et de les couper de leurs ressources puisqu'ils continuaient de convoier du matériel depuis Antioche vers Alexandrette, où se trouvaient désormais une part importante de l'armée impériale. Malgré la résistance des Ottomans, Ağa Hüseyin Pacha indiquait dans un autre document qu'il y eut plusieurs prisonniers dans ses rangs et la saisie de matériel militaire<sup>223</sup>. Cet épisode eut assez de retentissement pour être connu d'un consul russe à Alexandrie qui annonçait que « La prise d'Alep (...) a été suivie d'une affaire d'avant-poste, ou de reconnaissance, sur Antioche dont on parlait hier au soir, à la Cour de Mohamed Aly ; il y aurait eu six canons de pris et 150 prisonniers »<sup>224</sup>. Les archives du Caire compilées par Asad Rustum font référence à un certain Muhammed Munib Efendi dont il est écrit qu'il faisait des rapports militaires quotidiens sur Antioche alors qu'elle n'était pas encore tombée sous la domination égyptienne<sup>225</sup>. Ce genre de mission de renseignement explique la tentative

<sup>220</sup> HH19909, daté du 1 rebiyülevvel1248 / 29 juillet 1832.

<sup>221</sup> HH 19748-A, daté du 3 rebiyülevvel1248 / 31 juillet 1832.

<sup>222</sup> HH 19748-E, daté du 8 rebiü'l evvel 1248 / 5 août 1832.

<sup>223</sup> HH19909, daté du 1 rebiyülevvel1248 / 29 juillet 1832.

<sup>224</sup> René Cattai, *op.cit*, v.1.1, p.526, Lavison à Boutenieff, daté du 3 août 1832.

<sup>225</sup> Asad Rustum, *A Calendar of State Papers from the Royal Archives of Egypt Relating to the Affairs of Syria*, Mahfuzat, 236/21 et 22. 4 sefer 1248 / 3 juillet 1832.

des Égyptiens vers les points névralgiques d'une armée ottomane en plein convoi alors que les troupes égyptiennes étaient paralysées à Alep par une épidémie de choléra. De plus, cela pouvait servir à jauger la position des notables locaux qui pouvaient être sensibles aux messages de la propagande égyptienne. Obtenir la reddition d'une ville sans combattre avait peut-être été l'objectif des cavaliers égyptiens.

### 2.2.3 La résistance d'éléments locaux face aux Égyptiens

Au cœur des conflits en Syrie, la région d'Antioche fut l'une des bases autour de laquelle une résistance locale se manifesta face aux Égyptiens. Le *hatt-ı hümayun* déjà cité, qui mentionne l'entrée de cavaliers égyptiens à Antioche, met également en avant un autre point important et pourtant stipulé dans aucune autre source ottomane que nous avons traduite. Selon le messenger du commandant en chef ottoman, « ne s'étant pas rendu aux Égyptiens et ayant rejoint l'armée impériale, Hüseyin ağa le sous-gouverneur (*mütesellim*) en fonction à Antioche a été une nouvelle fois appointé *mütesellim* à Antioche »<sup>226</sup>. Cette prise de position d'un personnage dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre indique deux phénomènes importants à cette étape du conflit. Tout d'abord, ne pas livrer la ville aux cavaliers égyptiens en mission montre que tout n'était pas joué au sens d'autorités ottomanes locales comme Hüseyin ağa. Bien qu'à Alep Ibrahim Pacha avait reçu la soumission de plusieurs chefs tribaux et qu'il envoya également des agents dans des villes comme Maraş et Rakka et aux représentants de la Sublime Porte pour les inviter à rejoindre son camp<sup>227</sup>, la propagande ne fonctionnait pas pour autant avec tout le monde. Cela s'explique, pour un personnage comme Mehmed Pacha (le commandant en chef et gouverneur d'Alep) par le fait qu'il avait des relations étroites avec Hüseyin Pacha, ancien vizir et vieil ennemi juré de Mehmed Ali Pacha d'Égypte. La défection du gouverneur d'Alep était donc peu probable en de pareilles circonstances<sup>228</sup>. Si le *mütesellim* d'Antioche préféra ne pas se soumettre, c'est peut-être pour les mêmes raisons que Mehmed Pacha, dont l'administration d'Antioche

<sup>226</sup> HH 19748-E, daté du 8 rebiü'l evvel 1248 / 5 août 1832.

<sup>227</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op. cit.*, p. 75.

<sup>228</sup> *Ibid*, p. 65.

dépendait. Hormis ces suggestions, il faut souligner que les Égyptiens ne prirent possession de la ville qu'après une semaine, ce qui montre qu'un choix politique en faveur des Ottomans s'était révélé alors que la pression égyptienne était à son paroxysme en Syrie. Cet appui se manifesta également à travers un autre personnage dont nous avons aussi parlé dans le chapitre premier. Küçükalioğlu Mustafa Bey, appelé *Mısdık Bey* est mentionné à plusieurs reprises dans les *hatt-ı hümayun* à notre disposition. Les mouvements de l'armée ottomane dans le fief de sa famille ne manquèrent pas de le solliciter. Un rapport ottoman daté du 31 juillet stipule que « Küçükalioğlu Mısdık Bey qui de prime abord craignait le *Serdar-ı Ekrem* a été rassuré »<sup>229</sup>. Hüseyin Pacha, qui en temps de paix aurait tout à fait pu pourchasser le notable hors la loi avait trop besoin d'appuis locaux dans une région qui allait constituer une tentative inespérée de bloquer les troupes égyptiennes aux portes de l'Anatolie. Quelques jours plus tard, le même messenger écrivait que : « Küçükalioğlu Mısdık Bey s'est mis sous l'autorité de l'armée régulière ce qui lui a valu de recevoir les fonctions du *mütesellimlik* du Beylan et du *has ağalık* par le susdit *Serdar-ı Ekrem* qui l'a envoyé au point tactique de Karamort Khan avec trois mille soldats »<sup>230</sup>. La Sublime Porte fut donc informée de la loyauté du notable puisqu'il avait rejoint les troupes ottomanes alors qu'elle était en bien fâcheuse posture dans la région escarpée de Beylan. Ce soutien lui aurait valu des gratifications comme des postes officiels dans sa région de résidence, ce qui n'était pas nouveau dans l'histoire familiale (cf. chapitre 1). Par contre, lui confier des forces militaires était une première et résulte bien de la situation d'urgence dans laquelle se trouvaient les autorités ottomanes. Ahmet Cevdet mentionne bien sa résistance face aux Égyptiens, mais il précise tout de même qu'il n'avait pas réellement le contrôle sur les régions dominées par ses prédécesseurs lors de l'arrivée des envahisseurs. De plus, cette résistance semble avoir été de courte durée puisqu'il se rendit aux Égyptiens quand il constata leur supériorité<sup>231</sup>.

Nous avons évoqué, un peu plus haut, que des chefs tribaux présentaient leur soumission à Ibrahim Pacha quand celui-ci fit une halte pour quelques jours. Les groupes de

<sup>229</sup> HH 19748-A, daté du 3 rebiyü'l evvel 1248 / 31 juillet 1832.

<sup>230</sup> HH 19748-E, daté du 8 rebiü'l evvel 1248 / 5 août 1832.

<sup>231</sup> Ahmet Cevdet, *Tezakîr*, édité et translitéré par Cavid Baysun, Ankara, 1953-67, p. 131., cité dans Andrew G. Gould, « Lords or Bandits, The derebeys of Cilicia », *International Journal of Middle East Studies*, 7., 1976, 485-506, p. 488.

Turkmènes *Reyhanlı* ou les populations alaouites de la région d'Antioche se sont-elles elles aussi inclinées devant les envahisseurs ? La question mériterait plus d'approfondissement, mais les sources dont nous disposons permettent d'avancer quelques points. Tout d'abord, un *hatt-ı hümayun* de notre corpus mentionne que Mehmed Pacha le commandant en chef et gouverneur d'Alep avait, à la fin du mois de juillet, « recruté quelques soldats parmi les tribus et les ayant ordonné ils sont sur le point de rejoindre l'armée impériale »<sup>232</sup>. Une telle entreprise montre que le manque d'hommes dans l'armée ottomane contraignait les autorités à faire du recrutement parmi des populations tribales aux allégeances assez versatiles. Mentionner que Mehmed Pacha mettait de l'ordre parmi ces recrues indique que les moyens utilisés par les adversaires ne permettaient pas de laisser les tribus utiliser leurs talents de cavaliers. L'épisode avec les Turkmènes *Reyhanlı* l'illustra de façon claire. Un document ottoman en notre possession daté du 28 juillet 1832 annonce l'arrivée imminente des Égyptiens depuis Alep. Le messenger indique que les autorités ottomanes ignoraient toutefois le chemin que les envahisseurs allaient emprunter : « Ibrahim Pacha, le 26 de ce mois, s'est mobilisé et s'est porté tout droit dans cette direction et est sur le point d'arriver, mais va-t-il passer par le pont de Murad Pacha ou viendra-t-il à Antioche ? Il n'y a pas de connaissance sur ce que produirait un passage à Antioche cependant, il est sorti, d'Alep et arrive par ici assuré »<sup>233</sup>. Le pont de Murad Pacha évoqué par les auteurs du document se trouvait être en plein territoire des Turkmènes *Reyhanlı*. Le 29 juillet, les forces égyptiennes rencontraient l'armée ottomane à Beylan<sup>234</sup>, ce qui indique que les Égyptiens étaient passés par la Reyhaniye, le territoire concédé à ces Turkmènes par les Ottomans. Mehmet Tekin signale des combats engagés par deux ou trois mille cavaliers turkmènes qui, face à une armée organisée, durent abandonner toutes tentatives de résistance<sup>235</sup>. Le statut privilégié des membres de la tribu, favorisés par une politique de sédentarisation de la Sublime Porte (qui les exonérait des impôts, cf. chapitre 1) dut être une motivation pour tenter de s'opposer à la marche des Égyptiens. La perspective de devoir cesser les pillages auxquels se livraient plus

<sup>232</sup> HH 19748-A, daté du 3 rebiyülevvel 1248 / 31 juillet 1832.

<sup>233</sup> HH 19772-A, daté du 29 sefer 1248 / 28 juillet 1832.

<sup>234</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.* p. 75.

<sup>235</sup> Mustafa Nuri Paşa *Netayicü'l Vukuat, Kurumları ve Örgütleriyle Osmanlı Tarihi*, tome 3-4, Ankara : TTK, 1992, p. 270-271, cité dans Mehmet Tekin, *op.cit.*, p. 94.

fréquemment la tribu depuis les dernières années précédant l'invasion (cf. chapitre 1) était une autre raison pour prendre les armes face aux envahisseurs.

Une autre tentative de résistance tribale est mentionnée par Ahmet Faik Türkmen. Selon cet auteur, des groupes d'Alaouites se dressèrent face à Ibrahim Pacha dans la région d'Antioche. Cependant, l'armée égyptienne les submergea et, après avoir tué leur chef, le général aurait fait détruire leurs places fortifiées<sup>236</sup>. Ahmet Türkmen ne mentionne pas ses sources, ce qui nous amène à émettre des réserves quant à la fiabilité de ce qu'il avance. Il écrivit son ouvrage alors que se discutait l'avenir du sandjak d'Alexandrette dans les années trente. Vouloir présenter les Alaouites comme des résistants face à des « forces d'occupation » était peut-être une stratégie pour les gagner à la cause des Turcs, sachant qu'à cette époque mouvementée ceux-ci constituaient une majorité dans la région d'Antioche<sup>237</sup>.

Un personnage demeure assez énigmatique à travers nos sources et il est difficile de savoir s'il fait partie des éléments locaux qui auraient apporté une contribution à la résistance dans la région, ou si, au contraire, il aurait soutenu les Égyptiens. Il s'agit d'Aliş Pacha. Les *sicill-i osmanî*, (documents qui visent à référencer les fonctionnaires ottomans en donnant des indications biographiques) mentionnent qu'il était gouverneur de Konya entre 1831 et 1832, mais qu'il passa sous le commandement des Égyptiens en février 1832<sup>238</sup>. Selon cette source, il était ensuite devenu le gouverneur (*mutasarrif*) de Tripoli et *cerde başbuğ*, le fonctionnaire qui s'occupait du bon déroulement du pèlerinage vers les Villes Saintes. Asad Rustum mentionne que son passage du côté égyptien aurait été plus tardif. Après la prise de Saint Jean d'Acre, Ibrahim Pacha lui avait écrit personnellement: « urging him to join the orthodox Muslims who were anxious to free Islam from the christian practices which has been imposed upon it by Sultan Mahmud »<sup>239</sup>. Cette lettre montre tout d'abord que les conflits ottomano-égyptiens n'avaient rien de nationaliste comme cela a souvent été prétendu. Dans les

<sup>236</sup> Ahmet Faik Türkmen, *Mufasssal Hatay Tarihi*, op.cit, p. 222.

<sup>237</sup> Dalal Arsuzi Elamir, «Zaki al Arsuzi and Syrian Nationalism in the Periphery : the Alexandretta Crisis of 1936-1939. In *From the Syrian Land to the Sate of Syria and Lebanon*, sous la dir. de Thomas Pilipp et Chrisoph Schumann, Berouth, Orient institut der DMG, 2004, p.308.

<sup>238</sup> Mehmed Süreya, *Sicill-i Osmanî*, v.I, Istanbul : Tarih Vakfı Yurt Yayınları 30, « Aliş Paşa », p. 305.

<sup>239</sup> Asad Rustum, *Origins.*, p. 33.

représentations, la légitimité du pouvoir reposait essentiellement sur l'« orthodoxie » sur la mécréance et non en termes de droit national. Ensuite, cette lettre met en relief le caractère de la propagande égyptienne qui, comme nous l'avons écrit plus haut, visait les notables de Syrie pour désamorcer la résistance ottomane dans la région. Il est difficile à travers nos sources de constater le passage d'Aliş Pacha du côté des Égyptiens. Il est considéré et nommé avec les titres honorifiques<sup>240</sup> dans nos *hatt-ı hümayun* (et notamment par Ağa Hüseyin Pacha) jusqu'au mois de juillet 1832. Il y est mentionné à plusieurs reprises et semble avoir été un pacha actif dans la préparation de la défense de la Syrie du Nord. Le 24 mars 1832, il est écrit par Mehmed Pacha qu'il arrivait à Antioche et s'occupait des défenses de la ville et de Tripoli. Il réunissait également deux armées d'avant-garde à Hama<sup>241</sup>. Un autre document le désigne toujours comme le pacha de Tripoli en mai 1832 (alors que la ville semble avoir passé du côté égyptien), mais aussi comme *cerde başbug*<sup>242</sup>, comme évoqué dans les *sicill-i osmanî*. Il apparaît une fois de plus en tant que gouverneur de Tripoli à la fin du mois de juin. Il se trouvait à ce moment précis à Lattaquié où il était retranché et était sur le point d'opérer un mouvement vers Antioche. Ağa Hüseyin Pacha prévenait dans sa lettre « la nécessité d'établir des défenses à Antioche et Lattaquié à notre arrivée et d'envoyer les soldats nécessaires et de les désigner aux endroits connus avec des provisions »<sup>243</sup>. Vers la fin du mois de juillet, le capitaine Vaillant du navire « l'Acéton », rencontrait Aliş Pacha à Lattaquié. À cette période, il semble bien que le pacha était encore loyal envers la Sublime Porte. Le capitaine français évoquait tout de même les vives inquiétudes d'Aliş Pacha : « car Lattaquié, ville non fortifiée, était le seul point de Syrie qui fut sous autorité du Grand Seigneur ». Le Pacha disait s'attendre à : « être attaqué par les troupes égyptiennes. Malgré les 4 000 cavaliers qu'il avait sous ses ordres, et les fuyards qui arrivaient de l'intérieur, il se sentait tellement peu en état de résister à Ibrahim Pacha, qu'il lui avait envoyé un homme de

---

<sup>240</sup> Contrairement à cela, les Égyptiens sont souvent qualifiés dans les *hatt-ı hümayun*, de « traîtres Égyptiens » (*havene-i misrisye*), de « pitoyables armées » (*asakir-i menhuse*) et Ibrahim Pacha est souvent qualifié de « traître » (*hain*).

<sup>241</sup> HH 39773-B, daté du 21 şevval 1247 / 24 mars 1832.

<sup>242</sup> 39771-C, datés du 5 zilhicce 1247 / 6 mai 1832.

<sup>243</sup> HH 39748-A, daté du 20 muharrem 1248 / 19 juin.

confiance lui proposer de remettre Lattaquié, et lui demander un sauf conduit à Tarsous...»<sup>244</sup>.

Un *hatt-ı hümayun* de notre corpus contient une lettre d'Ibrahim Pacha envoyé au susdit Aliş Pacha. Cela confirme que les deux personnages s'étaient mis en relation, comme cité dans le rapport du capitaine français ou dans la correspondance relevée par Asad Rustum. La lettre d'Ibrahim se voulait convaincante, évoquant, nous semble-t-il, des renseignements erronés au sujet de nominations de *mütesellim* à Lattaquié et à Antioche<sup>245</sup>. Lattaquié constituait un point d'appui ottoman qu'Ibrahim Pacha voulait apparemment supprimer par tous les moyens pour abrégé la résistance de ses adversaires. Or, le 31 juillet, il est encore question d'Aliş Pacha dans un autre *hatt-ı hümayun*. Il est mentionné qu'il se trouvait à Lattaquié, où « il a fait décharger les cargaisons des bateaux » dont le messager demandait quelle était la quantité<sup>246</sup>. Ce n'est que dans la dernière phase des conflits, quand la situation était de toute évidence perdue pour les ottomans, qu'Aliş Pacha « s'était sauvé par mer de Lattaquié, et que cette ville maintenant était, comme le reste de la Syrie, sous domination égyptienne »<sup>247</sup>. La position d'Aliş Pacha est donc sujette à controverse. Il est difficile de savoir si celui-ci a joué un double jeu servant à la fois les intérêts égyptiens et ceux du Sultan dans une période de transition du pouvoir. Cependant, il aurait pu rester sur place dans l'espoir d'être à nouveau nommé lors de l'établissement des Égyptiens dans la région. Sa fuite indique qu'il avait des raisons pour ne pas l'espérer et suggère que, malgré tout, il restait loyal envers le Sultan.

---

<sup>244</sup> George Douin, *La première Guerre de Syrie*, Impr. de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, pour la Société royale de géographie d'Égypte, Le Caire 1931, p.320, Rapport de mission de A. Vaillant, Capitaine commandant de l'Actéon, à M.le Comte Amiral Huguin, commandant de la division navale dans le Levant.

<sup>245</sup> HH 19823-A, daté du 27 sefer 1248 / 26 juillet 1832.

<sup>246</sup> 19748-A, daté du 3 rebiyülevvel 1248 / 31 juillet 1832.

<sup>247</sup> George Douin *op.cit.*, p. 324. cf rapport de mission de A.Vaillant.

### 2.3. L'établissement de l'armée égyptienne à Antioche (août 1832-mai 1833)

La bataille de Beylan le 29 juillet 1832 consacra la retraite en désordre de l'armée ottomane vers l'Anatolie. Les fuyards laissaient derrière eux des quantités de vivres et de matériel militaire qui furent saisis à Beylan ou à Alexandrette qui avait constitué la dernière base ottomane en Syrie. Le port d'Alexandrette fut pris par les Égyptiens avant Antioche, qui ne le fut que deux jours plus tard<sup>248</sup>. Il est important de préciser que pour cette période de transition, les *hatt-ı hümayun* de notre corpus ne sont plus aussi abondants que pendant la période des conflits ottomano-égyptiens en Syrie. Les quelques rapports sont le fruit d'observation d'espions qui renseignent néanmoins sur la manière dont les autorités égyptiennes intégrèrent Antioche et sa région aux territoires conquis. Ce sont donc les rapports de consuls et quelques pistes dans les archives du Caire qui nourrissent ce passage traitant de la période lors de laquelle l'armée égyptienne ne connaissait plus de limite à son avancée jusqu'au traité de Kütahya en mai 1833.

#### 2.3.1 La question de la reddition de la ville et la prise de la région

Après avoir pris Alep le 15 juillet 1832, il avait fallu des jours voire des semaines pour qu'Ibrahim Pacha reçoivent la soumission deantiocheantioch la population d'Antioche qu'évoque Kutluoğlu<sup>249</sup>. De plus, cette prise ne survient qu'après avoir défait les Ottomans entre Payas et Beylan (29 juillet). Antioche fut soumise le 1<sup>er</sup> août 1832 au général égyptien, alors qu'Alexandrette avait été prise un ou deux jours avant<sup>250</sup>. Couper l'approvisionnement du port, c'était asphyxier pour de bon la résistance ottomane. Le Capitaine de l'Actéon, affirmait cependant qu'Ağa Hüseyin Pacha était encore à Alexandrette le 31 juillet et qu'une bataille avait été engagée entre le reste de son armée et les Égyptiens dans la nuit du 1<sup>er</sup> août<sup>251</sup>. C'est à cette date précise, mentionnée dans deux sources différentes, qu'Antioche serait passée sous contrôle égyptien. Selon les mémoires du consul et entrepreneur

<sup>248</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 76

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>251</sup> George Douin, *op.cit.*, p. 326.

britannique John Barker (Cf.chapitre I) , Ibrahim prit Antioche « avec onze hommes »<sup>252</sup>. Relever ce détail indique que le peu d'hommes envoyés pour prendre la ville ne rencontra absolument aucune résistance, pour ne pas dire qu'ils étaient presque invités à l'investir, au sens du consul anglais. Les positions pro égyptiennes de John Barker étaient affirmées et il est très probable qu'il ait pût être un informateur sur la région pour Ibrahim Pacha, avec qui il nourrissait d'ailleurs des relations amicales<sup>253</sup>. Acerbi, le Consul d'Autriche à Alexandrie rapportait d'ailleurs comment Mehmed Ali Pacha avait tôt fait d'inviter Barker (lui aussi consul à Alexandrie à cette période) à son palais « pour l'interroger sur le cours de l'Oronte et pour savoir où il commence à être navigable ». Acerbi poursuit en écrivant que « Monsieur Barker a été consul britannique à Alep et connaît toute la Syrie. Il pense déjà à faire couper les bois de chêne qui se trouve près d'Antioche et de les faire descendre par eau au bord de mer »<sup>254</sup>.

Une seconde source indique la prise de la ville d'Antioche. Celle-ci, qui provient des forces égyptiennes, précise que ce sont les notables qui remirent les clefs de la cité : « Le 5 (1<sup>er</sup> août), les notables de la ville d'Antioche firent leur soumission à notre général et Khalil-Bey, frère de Mustafa Pacha, fut nommé gouverneur du district du Bylan »<sup>255</sup>.

Il est intéressant de constater que le rapport égyptien évoquait la reddition d'Antioche en même temps que la nomination d'un gouverneur de Beylan, comme si les lieux appartenaient à la même entité territoriale. Ce nouveau gouverneur appointé nommé « Khalil Bey, frère de Mustafa Bey », pourrait être membre des *Küçükaliogulları*, puisque c'était le fief familial et que le nom du second frère, « Mustafa » corrobore. Cette petite dynastie de notables locaux, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, aurait donc très vite repris le contrôle d'une zone tourmentée depuis les mouvements ottomans dans la région. Nous avons

---

<sup>252</sup> Edward Barker *Syria and Egypt under the last five Sultans of Turkey*, volume II, Elibron Classic series, 2005, p. 188. John Barker, le consul en question se rendit dans la région juste après l'invasion égyptienne, alors qu'il était, à ce moment, en fonction à Alexandrie.

<sup>253</sup> *ibid.*, p. 198. Les mémoires du consul rapportent une lettre d'Ibrahim pacha qui visite les environs d'Antioche sur des lieux bien connus de son ami. Il se rend même jusqu'à sa villa de Süveydiye alors que son armée se rendait à Beylan pour en découdre avec les Ottomans.

<sup>254</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, p. 65, Acerbi à Metternich, Alexandrie, 19 juillet 1832.

<sup>255</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, p. 145, 8<sup>ème</sup> bulletin de guerre de l'Armée de Syrie, daté du 2 rebiyülevvel 1248 (3 août 1832).

vu le ralliement de Mustafa Bey (*Mısdık Bey* dans les *hatt-ı hümayun*), à Ağa Hüseyin Pacha dans un des documents mentionnés. Cependant, nous avons avancé qu'il s'était rendu aux Égyptiens quand il constatait qu'il n'avait aucune chance de leur résister. Ibrahim Pacha prenait d'ailleurs soin de nouveau les représentants politiques antérieurs pour gagner la confiance des habitants et asseoir plus fermement l'emprise du nouvel État<sup>256</sup>. Ceci fut fait surtout pendant que l'armée continuait de progresser en Anatolie. Dans cette période charnière dans laquelle les Égyptiens se montraient les plus forts, les manifestations d'allégeance allaient bon train. Khalil Bey, le nouveau gouverneur du Beylan, dont il était question plus haut, le manifestait dans une lettre qui ressemblait sans doute à toutes celles que devaient recevoir le pacha égyptien lors du changement d'autorité dans la région. Il écrivait : « Altesse ! Il y a vingt ans que nous désirons entrer au service de Son Altesse le Vice-roi d'Égypte et ne cessons de faire des vœux pour la prospérité de votre auguste famille. Notre joie s'est manifestée dans toute son étendue lorsque nous avons eu le bonheur d'apprendre votre arrivée en ces malheureuses contrées... »<sup>257</sup>.

Comme nous l'avons avancé, ce genre de manifestation devait être assez fréquent puisque le jurisconsulte (*müfti*) de Beylan s'exprimait presque exactement dans les mêmes termes, évoquant « les maux endurés » par sa ville pendant le séjour des « troupes ennemies »<sup>258</sup>. Bien qu'il faille garder à l'esprit le pragmatisme des autorités locales qui visaient à conserver leur place dans la région, il ne faut pas oublier les dégâts qu'avait pu causer non pas un, mais plusieurs passages de l'armée ottomane dans les environs. Réduits à l'état de fuyards, des soldats affamés avaient sans doute constitué une menace réelle dans la région. Ibrahim Pacha pouvait bel et bien constituer, dans de telles circonstances, l'homme fort pouvant rétablir l'ordre qui faisait défaut depuis quelque temps. De plus, selon Mohammed Kutluoğlu, il semble que le Sultan Mahmoud II lui-même « avait conscience que

---

<sup>256</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 67. « Strictly adhering to his father instructions to behave with moderation toward the population of the occupied regions, Ibrahim Pasha avoided administrative innovations, maintaining the order which existed before ».

<sup>257</sup> Angelo Sammarco, *op.cit.*, p. 146. Lettre écrite à S.A Ibrahim Pacha du gouverneur de Beylan Khalil Bey, et Mustafa Pacha, son frère (titre de la lettre traduit de l'italien).

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 146, Lettre écrite à S.A Ibrahim Pacha de Seyyid Mohammed Eefendi Mufti de Beylan, Ahmed Efendi et Ismail Aga, frères de Mohammed Pacha Beylanli.

l'attitude arbitraire de ses gouverneurs locaux avait joué un rôle dans l'inclination des populations de Syrie et d'Anatolie envers les Égyptiens »<sup>259</sup>.

Cette inclination de la première heure pour les Égyptiens put se manifester à Antioche à travers la lettre du juge (*kadi*) de la ville d'Antioche conservée dans les archives du Caire qui était adressée au général égyptien. Dans des termes qui ressemblent à ceux cités un peu plus haut, le juge, nommé Vali ad-Din, exprimait la « joie de la population d'Antioche et le bonheur de l'intégration de leur province aux pays sous gouvernance égyptienne »<sup>260</sup>. Il n'est pas évident que cette lettre traduise des sentiments sincères ni ceux de toutes les populations d'Antioche. Cependant, la position d'un juge est peut-être plus crédible que celle de notables. La légitimité que recherchaient les nouvelles autorités dans la région contribuait sans doute à faire en sorte que le juge ne se sente pas inquiété. Son enthousiasme traduirait alors un réel sentiment de soulagement et un espoir de changement. Il est aussi probable que ce genre de démonstration ait eu valeur de rituel d'intronisation dans une période de transition du pouvoir.

### 2.3.2 Le dispositif égyptien et la progression égyptienne en Anatolie

Après le retrait ottoman, Antioche accueillait de nouveau une armée nombreuse constituée cette fois par les troupes égyptiennes. Un consul russe rapportait le 5 août 1832, soit quelques jours après la prise de la ville, la chose suivante : « Un courrier venu de l'armée de Syrie annonce qu'Ibrahim a levé le camp devant Alep. Son neveu et l'émir Béchir franchissaient les gorges de Beilan, un autre corps était sur la route d'Aïntab, et le gros de l'armée avait dû occuper Antakia (Antioche) »<sup>261</sup>. La ville ne cessait donc pas de constituer un centre militaire. Des espions qui rapportaient qu'Ibrahim Pacha s'était rendu maître de la région avec plusieurs milliers d'hommes indiquaient qu'il manoeuvrait accompagné les divisions de son cousin, le commandant Abbas Paşa<sup>262</sup>. Dans un autre long rapport anonyme,

<sup>259</sup> Mohammed Kutluoğlu, *op. cit.*, p. 77.

<sup>260</sup> Asad Rustum, *A calendar of State Papers from the Royal Archives of Egypt Relating to the Affairs of Syria*, vol.1, i.243, no.151, Abdin (le Caire), daté du 21 Ramadan 1248 / 11 février 1833.

<sup>261</sup> René Cattau, *op. cit.*, v.1.1, p. 527, Lavison à Boutenieff, daté du 5 août 1832.

<sup>262</sup> HH 20164-B, daté du 23 rebiü'l ahîr 1248 / 19 septembre 1832.

il est écrit qu'Ibrahim faisait envoyé des vivres à Antioche par Alexandrette et que « nos espions venant d'Antioche mentionnent que les malades et les blessés d'Antioche, de Kilis, d'Alep et d'autres endroits ont été réunis à Antioche et (...) avec ce bateau ils disent qu'ils seront envoyés en Égypte »<sup>263</sup>. Ce document indique qu'il y avait à Antioche des individus loyaux envers la Sublime Porte capable de renseigner sur les faits et gestes de ses adversaires, même après que le territoire en question soit hors de tout contrôle. De plus, nous pouvons constater, comme le soulignait John Carne, un voyageur anglais, que la liaison entre le port d'Alexandrette et Antioche continuait de fonctionner à plein régime<sup>264</sup>.

Disposant d'une solide assise en Syrie, Ibrahim Pacha put poursuivre la campagne jusqu'en Anatolie. Selon un consul autrichien, il « avait quitté le 26 août Alexandrette et s'était transporté avec 12 000 hommes à Adana, après avoir laissé des garnisons à Beylan et à Alep » et obtenait la reddition des grandes villes de l'Anatolie du Sud-Est<sup>265</sup>. Pas moins de cinq mille hommes stationnaient à Alep et un corps moins considérable cantonnait même à Alexandrette<sup>266</sup>.

Le dispositif égyptien se mettait progressivement en place et Antioche constitua dès lors une ville d'arrière garde. Sa situation ne changea que lorsque fut signé le traité de KütaHYa en 1833 qui inaugurerait des modifications territoriales du côté égyptien. C'est là l'objet de notre troisième chapitre.

## Conclusion

Antioche a constitué un point d'appui essentiel pour les Ottomans dans la guerre pour défendre les territoires syriens. Ceci est apparu très tôt dans la période de l'invasion égyptienne. Les *hatt-ı hümayun* de notre corpus que nous avons mobilisés permettent d'établir ce fait. Cela démontre une relation étroite entre le centre et sa périphérie, plus étroite que ce qu'ont voulu voir les consuls européens, surtout centrés sur la lenteur des forces

---

<sup>263</sup> HH 20148-A, daté du 29 zilhicce 1248 / 19 mai 1833 (la date de l'écriture du document semble se situer au début du mois d'août 1832, selon les événements mentionnés).

<sup>264</sup> W.H Barlett, *Syria, The Holy Land, Asia Minor*, Londress, Fisher and Co., 1838, v.I, p. 40.

<sup>265</sup> Angelo Sammarco, *op.cit*, p. 299, Ottenfels à Fossombromi, 11 octobre 1832.

<sup>266</sup> Angelo Sammarco, *op.cit*, p. 299, Ottenfels à Metternich, 11 octobre 1832.

proprement impériales. Les forces provinciales furent mises à contribution dans l'effort de guerre alors que de graves problèmes de préparation de la campagne apparaissent néanmoins du côté des forces impériales. Une lourde armée venue d'Anatolie en plein été, alors que sévissent les maladies les plus mortelles dans la région du nord de la Syrie, pouvait difficilement venir à bout d'adversaires de taille et déjà entraînés par plusieurs campagnes militaires. Dans cet épisode difficile, la ville d'Antioche a constitué une base pour les forces impériales avant d'être évacuée. Cependant, nos observations montrent qu'elle a été tout de même défendue par les forces ottomanes. Un appui local s'est manifesté dans la région d'Antioche pour soutenir un front contre les envahisseurs avant que ceux-ci ne prennent des mesures plus convaincantes pour asseoir leur domination. Néanmoins, une fois les troupes ottomanes repoussées, la ville passa sous contrôle égyptien sans heurts comme de nombreuses autres villes en Syrie bien que des forces potentiellement subversives vivaient sur place. Antioche constitua à nouveau un centre militaire par lequel transitaient les vivres et les soldats. Lors de l'avancée des troupes égyptiennes en Anatolie, la ville était devenue une base arrière vers laquelle se replia Ibrahim Pacha après les négociations du traité de Kütahya en mai 1833.

## CHAPITRE III

### L'EXPÉRIENCE ÉGYPTIENNE D'ANTIOCHE (1833-1840)

#### Introduction

L'accalmie qui suivit les conflits entre les forces ottomanes et égyptiennes consacra l'installation durable de ces dernières à Antioche. Entre 1833 et 1834, de nouvelles frontières se dessinaient au jour le jour, au gré des victoires d'Ibrahim Pacha en Anatolie et des négociations qui s'ensuivaient avec la Sublime Porte. Mahmud II avait dû se résoudre à mobiliser l'assistance des Russes. Ceci fut fait au grand dam des Britanniques qui intervinrent inlassablement vis-à-vis de cette occupation, donnant ainsi une vive illustration des enjeux de la fameuse « Question d'Orient »<sup>267</sup>. En dépit des menaces de revanche, Mehmed Ali Pacha consolidait son assise en Syrie grâce à son fils et fidèle bras droit Ibrahim Pacha. Malgré les accords avec les Ottomans, l'armée égyptienne refluit nonchalamment derrière des lignes qui correspondaient aux pieds du Taurus, conservant Adana et momentanément Urfa en Anatolie du sud-est. Cette dernière fut cependant de nouveau acquise par les troupes du Sultan en 1834, sous la pression des Britanniques et Raqqa, à l'Est de l'Euphrate, fut reprise la même année<sup>268</sup>.

Le front d'une guerre de positions se mettait en place et allait manifester les tensions entre les deux camps. Antioche se trouva alors être au Nord des positions égyptiennes et accueillit le général égyptien qui, comme nous l'avons vu, s'en servit de base militaire. La menace ottomane aux frontières, mobilisait l'armée égyptienne en continuel état d'alerte et

---

<sup>267</sup> Bien que le paradigme de la Question d'Orient ait été critiqué pour son européocentrisme par les chercheurs travaillant à partir des sources ottomanes depuis les années 1960-1970, rappelons que cette perspective montre que les Grandes Puissances faisaient en sorte de conserver la souveraineté officielle de l'Empire Ottoman pour éviter un conflit en Europe.

<sup>268</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 120.

nécessitait une certaine consolidation des brèches éventuelles notamment dues à la topographie. La sécurité à l'intérieur de ces frontières mouvantes allait-elle pour autant être assurée ? Nous avons suggéré dans le chapitre précédent que l'année 1834 consacrait le début d'une période de révoltes internes qui contestaient, à travers des mouvements pas nécessairement unifiés<sup>269</sup>, la nouvelle hégémonie du Caire. Ces mouvements subversifs ne tardèrent pas à mobiliser toutes les forces de l'armée d'Ibrahim Pacha qui prit lui-même une part active dans la soumission de ces « rébellions ». Nous verrons qu'Antioche et ses environs n'échappèrent pas aux contestations qui se manifestaient de part et d'autre dans la population. Cependant, qu'en est-il de ce qui a pu être plus durable dans cette continuelle agitation des marges ? Les Égyptiens ont-ils introduit des modifications palpables dans la vie politique de la cité ?

La présence récurrente du général égyptien à Antioche était un facteur décisif puisque, dans un contexte d'état d'urgence quasi permanent, il pouvait intervenir dans tous types d'affaires. Comme le suggère Hofman, c'était notamment depuis Antioche, en cas d'accalmie sur les frontières, que le commandant en chef « avait l'habitude de traiter des problèmes de l'administration civile »<sup>270</sup>. Cette présence a nécessairement dû avoir des conséquences sur la vie politique de la ville. Ahmet Faik Türkmen relève l'impact essentiellement néfaste d'Ibrahim Pacha sur celle-ci. Sa présence a, selon cet auteur, détruit l'ordre des notables qui avait cours jusqu'alors dans la ville, les privant de l'influence que ceux-ci avaient sur le peuple. Le tableau qu'il dresse de l'occupation relève du champ lexical de l'oppression. Il mentionne l'enrôlement des jeunes de la ville dans les fonctions administratives et dans l'armée, ruinant les familles des riches dignitaires locaux<sup>271</sup>. Cependant, l'ouvrage ne stipule pas les sources qui permettent d'avancer ces affirmations et son contexte d'écriture appelle à émettre des réserves sur celles-ci (en 1937, alors que le futur statut du sandjak d'Alexandrette est une brûlante question). Mehmet Tekin n'est pas moins sceptique vis-à-vis des bienfaits égyptiens sur la ville, soulignant l'instabilité économique qui régnait pendant cette

---

<sup>269</sup> Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, Vol. 41, no. 1, octobre 1924, (p.34-57), p. 51.

<sup>270</sup> Yitzhak Hofman, « The Administration of Syria and Palestine under Egyptian Rule (1831-1840) » dans *Studies on Palestine in Ottoman Period*, ed.by Moshe Ma'oz, Jerusalem, 1975, p. 319.

<sup>271</sup> A.Faik Türkmen, *op.cit*, p. 610-611.

occupation à travers des chutes de prix drastiques et les dépenses coûteuses de l'armée cantonnée en ses murs<sup>272</sup>.

Une position plus tranchée en faveur des retombées positives de cette hégémonie à Antioche se retrouve une fois de plus à travers les propos de Mohammed Sabry. Selon lui, outre la puissance qui était sensée se dégager des nouvelles casernes militaires et du palais du Général, c'étaient l'agriculture, l'industrie et le commerce qui étaient dynamisés, voir même le secteur de l'éducation. Tout ceci faisait de la présence égyptienne une « révolution » au sens moderne du terme<sup>273</sup>. Il faut rappeler tout de même que ce sont surtout les versions de consuls français que relève l'auteur et certains d'entre eux étaient résolument en faveur des Égyptiens.

Ce tableau en clair-obscur, qui dépeint Ibrahim Pacha, invite à se pencher sur une pluralité de sources qui montreraient ce que la présence égyptienne a pu favoriser ou non à Antioche. Pour cela, nous disposons prioritairement de sources ottomanes, les *hatt-ı hümayun* déjà présentés dans le chapitre précédent. Ces sources ont été utilisées par Adem Kara dans son ouvrage sur Antioche au XIXe siècle. Cependant, puisque l'auteur s'attarde davantage aux conflits ottomano-égyptiens, la période d'occupation égyptienne tient pour ainsi dire en quelques lignes... L'auteur ne semble donner que les résumés des sources qu'il cite, dans une sorte d'inventaire qui, d'ailleurs, n'est pas exhaustif<sup>274</sup>. Muhammed Kutluoğlu n'utilise pas non plus cette collection, au sujet de la période de l'occupation. Au sujet d'Antioche, les *hatt-ı hümayun* disponibles sont tout de même en nombre assez restreint sur toute la période d'occupation. Certains des documents sont d'ailleurs des rapports d'espions qui indiquent que l'administration ottomane de la Sublime Porte n'avait plus droit de cité dans cette zone occupée.

Les archives diplomatiques de Nantes constituent une source importante dans ce chapitre, au même titre que d'autres ouvrages de compilations d'archives consulaires déjà présentés dans le chapitre précédent (provenant essentiellement des ouvrages de René Cattai, tirées des archives russes). La correspondance des consuls de France à Alep, qui

---

<sup>272</sup> Mehmet Tekin, *op.cit*, p. 98.

<sup>273</sup> Mohammed Sabry, *op.cit*, p. 366-367.

<sup>274</sup> Adem Kara, *op.cit*, p. 147-148.

apparaît particulièrement à travers les archives diplomatiques de Nantes, aide grandement à contextualiser et à les comparer avec les sources ottomanes de notre corpus. Celles-ci apportent également des éléments inédits sur le quotidien de la ville d'Antioche pendant toute la période traitée dans ce chapitre. De plus, le consulat avait une antenne à Alexandrette qui renseigne sur Antioche et ses environs de manière plus fine. Il n'y avait pas d'agence consulaire française à Antioche pendant ladite période mais nous verrons dans le chapitre que Georgio Dib (Cf. chapitre I) continuait de servir pour le consulat de France à Alep depuis la ville en question.

Les archives du Caire, dont quelques résumés d'archives sur Antioche ont pu être consultés en arabe, serviront essentiellement d'éléments de comparaison. Elles demeurent précieuses puisqu'elles sont attribuées à des informateurs sur la ville et sa région, qui agissaient pour le compte de l'État de la province égyptienne.

Les mémoires du consul britannique John Barker, celles du voyageur français Baptistin Poujoulat agrémenteront également ce chapitre pour faire apparaître les caractères de l'occupation à Antioche. Les récits du colonel anglais Francis Chesney et ceux d'un de ces officiers (le Major Estcourts) alors en opération dans la région, seront aussi utilisés pour leurs observations directes dans la ville et ses alentours. Alors en mission pour la couronne britannique, ceux-ci devaient permettre l'établissement d'infrastructures ferroviaires et maritimes pour rejoindre la route des Indes en passant par l'Euphrate et notamment par l'Oronte qui traverse justement Antioche. Leurs contacts avec les autorités égyptiennes et locales, en place pendant ladite période, peuvent jeter un éclairage nouveau sur la ville en question et sur son expérience égyptienne.

### 3.1 L'émergence d'une « ville frontière »

Le *statu quo* ottomano-égyptien, provoqué par le traité de Kütahya, eut pour conséquence de placer Antioche non loin des lignes frontalières, entre les territoires du Sultan et ceux qui avaient été intégrés aux territoires de Mehmed Ali. Cette zone devenait de ce fait un avant-poste en cas de tentatives de reconquête ottomane, voire pour toute entreprise d'offensive égyptienne vers l'Anatolie. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que des garnisons avaient été envoyées à Antioche pour cantonner, alors que des troupes continuaient

l'invasion vers Konya. Des casernes furent construites très tôt ainsi qu'un palais pour Ibrahim Pacha qui fit d'Antioche un de ses quartiers généraux. Nous verrons que ces activités mobilisèrent les forces égyptiennes pendant toute l'occupation. Antioche fut préparée à la défense et constitua une base pour poursuivre ces entreprises vers des zones fragiles par lesquelles des brèches pouvaient permettre l'assaut des Ottomans. C'est aussi (et sans doute davantage) par des menaces à l'intérieur même de ces frontières que l'hégémonie égyptienne a été contestée. Les alentours d'Antioche furent régulièrement en proie à des troubles face auxquels Ibrahim Pacha prit parfois lui-même le soin d'aller régler. Comme nous le verrons, les campagnes désarmement qui faisaient suite à ce genre de rébellion au nouvel ordre qui s'imposait concernèrent Antioche et ses alentours.

Nous porterons également l'attention sur l'impact de la présence massive de l'armée dans la ville. Nous nous demanderons si celle-ci transforma pour autant Antioche en une ville militaire. Le choix du Général de s'y faire construire un palais montre que des objectifs peut-être plus profond qu'une simple utilisation spartiate de la ville comme une base pour l'armée. Cette installation à long terme marquerait alors la vie politique de la ville ; un point que nous discuterons plus loin dans le chapitre.

### 3.1.1 Fortifier des positions dans une région sous haute tension

La chaîne montagneuse du Taurus constituait une frontière quasi naturelle entre les deux États en opposition. Les massifs constituaient autant de barrières aux armées qui tentaient de s'introduire dans les défilés. Cependant, les autorités égyptiennes crurent bon de consolider des frontières qui s'étaient dessinées à la suite du traité de Kütahya<sup>275</sup> (février 1833). Plusieurs *hatt-ı hümayun*, que nous avons sélectionné sur la période, indiquent que la Sublime Porte se tenait informée de ces entreprises. Ceci était possible à travers des rapports d'espions (*casus*) en activité dans la région. Toute une armada d'ouvriers (*amele*) et même d'ingénieurs (*mühendis*) fut mise au travail dans plusieurs des villes-frontières du Taurus comme Ayntab (Gaziantep), Maraş (Kahramanmaraş) ou encore Adana. Selon nos documents, les opérations étaient lancées depuis Antioche par Ibrahim Paşa lui-même, qui

---

<sup>275</sup> Sir John Bowring, *Report on the Commercial Statistics of Syria*, p.28; C.G Addison, *Damascus and Palmyra*, II, p.250., cité dans Asad Rustum, «Syria under Mehemet Ali», *op.cit.*, p. 40-41.

n'épargna pas la ville de ces restructurations<sup>276</sup>. Les infrastructures étaient défensives puisqu'il s'agit dans les sources de bastions (*tabya*), de tranchées (*kazma*), de bâtiments fortifiés (*palanka inşası*). L'entreprise paraît importante étant donné qu'elle s'étale sur plusieurs années dans les sources. Ibrahim Pacha supervisait les opérations depuis Antioche, mais se déplaçait lui-même pour inspecter les travaux sur la frontière<sup>277</sup>. Le détroit de Gülek, une zone particulièrement à risque dans le Taurus (au Sud-Est de l'Anatolie, au Nord d'Adana), était particulièrement visé par les travaux de fortifications et le transit des ouvriers et des soldats partaient en premier lieu d'Antioche<sup>278</sup>. Dans cette dernière, ce sont de larges casernes qui étaient privilégiées pour la construction et, dès 1836, dans un édifiant « état des lieux » de la Syrie, un consul russe remarquait une certaine pénurie de main d'œuvre tellement tous les ouvriers disponibles se trouvaient à la tâche pour lesdites entreprises de constructions militaires. Ce dernier attribuait à cette pénurie la hausse croissante des prix des produits de subsistance et le salaire trop bas des ouvriers payés par le gouvernement égyptien<sup>279</sup>.

Dans ce rapport de force entre les deux camps de part et d'autre du Taurus, il était nécessaire d'être tenu au courant des faits et gestes de l'adversaire. C'est dans cette mesure que l'entraînement des troupes égyptiennes pouvait se tenir stratégiquement dans les vastes plaines d'Antioche. L'infanterie pouvait y faire des exercices et surtout dissuader les Ottomans de toute intention d'offensive... Un projet de manœuvre à grande échelle fût d'ailleurs conçu en 1835 par le Colonel de Sèves, alias Soliman Pacha. Le numéro deux de la campagne égyptienne, alors récemment nommé major général, se proposait, selon les mots d'un consul russe, « de réunir pour de grandes manœuvres toute l'armée égyptienne dans les

---

<sup>276</sup> BOA, HH 22347-C, daté du 3 rebiyülahîr 1251 / 29 juillet 1835.

<sup>277</sup> Sur les déplacements réguliers d'Ibrahim Pacha aux frontières les documents des archives diplomatiques de Nantes sont nombreux, voir par exemple : série A8, Du consul Vattier de Bourville au ministre et secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères à Paris, daté du 9 juin 1835, voir également le 24 juillet 1835, le 24 Mars 1836 (A9), le 20 octobre 1838 (A10) (mêmes expéditeur et destinataires).

<sup>278</sup> BOA, HH 20521-A, daté 29 zilhicce 1253 / 26 mars 1838. Le document mentionne les allers et retours permanents entre la ville et ces zones frontalières. Voir également René Cattai, *op.cit.*, v.3, Mazoillier à Medem, daté du 16 juin 1838.

<sup>279</sup> René Cattai, *op.cit.*, 2 : 2, p73. Duhamel à Nesselrode, daté du 13 juin 1836. Voir également Asad Rustum, «Syria under Mehemet Ali», *op.cit.*, p. 42.

plaines d'Antioche, afin de donner aux généraux et aux officiers une idée des grandes évolutions militaires exécutées sur une vaste échelle »<sup>280</sup>. Quelques mois plus tard, le consul de France à Alep remarquait que la conscription s'était abattue sur Adana « qui avait été ménagée jusqu'ici ». Il poursuivait en évoquant le projet en question dans les plaines d'Antioche ou de Hama auxquelles devaient assister Ibrahim et Soliman Pacha<sup>281</sup>. Ce dernier ne put pourtant mettre son plan à exécution. Près de deux ans plus tard, le projet n'avait pas vu le jour et un consul russe constatait le manque de poids des décisions dudit Pacha en même temps que le peu d'exercice des troupes égyptiennes<sup>282</sup>. Toujours est-il que de telles entreprises pouvaient revenir à vouloir faire une démonstration de forces alors que la tension montait entre les deux camps. À cette période, les troupes du Sultan se tenaient plus que jamais postées sur les lignes frontalières. La mort du grand vizir Mehmed Reşid Pacha, qui avait assuré le commandement des forces ottomanes dans la région, n'avait pas interrompu le déploiement de ces dernières. Hafiz Pacha, le nouveau commandant en chef, réduisait peu à peu la résistance des tribus kurdes dans les alentours d'Ourfa (récupérée en 1834) et n'attendait que le signal de la Sublime Porte pour entreprendre la reconquête. Baptistin Poujoulat, lors d'un voyage transfrontalier de l'Anatolie vers la Terre Sainte, entra en contact avec le susdit général qui avait tout juste quitté son poste de gouverneur de Malatya. Successeur de Mehmed Reşid Pacha, il était envoyé par la Sublime Porte en 1836 et stationnait dès lors avec une armée colossale dans le Taurus avec pour mission officielle de « redresser le Kurdistan », aux dires du voyageur français. L'auteur mentionne cependant des rumeurs dans l'armée ottomane comme quoi les Kurdes insoumis recevaient de l'aide militaire égyptienne. « Nous entendons dire au camp des Osmanlis que l'insurrection kurde a été fomentée par Mehmed Ali et soutenue par les armes et les munitions qu'il a fournies »<sup>283</sup>, écrivait-il dans sa correspondance de voyage. Ceci pourrait être une explication supplémentaire vis-à-vis des nombreux déplacements qu'Ibrahim Pacha faisait depuis

---

<sup>280</sup> René Cattai, *op.cit.*, p.423, Duhamel à Nesselrode; daté du 28 novembre 1835.

<sup>281</sup> Archives diplomatiques de Nantes, A9, le Consul d'Alep Vattier de Bourville au ministre et Secrétaire d'État au Département des affaires étrangères à Paris, daté du 9 février 1836.

<sup>282</sup> René Cattai, *op.cit.*, 2 : 2, p. 472, Duhamel à Nesselrode, daté du 2 octobre 1837.

<sup>283</sup> Baptistin Poujoulat, *Voyage à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine, et en Égypte*, Bruxelles, N.J Gregoir V.Wouters et cie, 1841, volume I, p. 393.

Antioche vers les régions tout à fait au Nord de la Syrie. Désarmait-il les tribus d'un bord pour en armer d'autres au-delà des nouvelles frontières ? Nous verrons un peu plus loin qu'Antioche constitua une base dans laquelle furent entreposées des armes confisquées. Des documents mentionnent cependant qu'elles pouvaient être détruites en grand nombre<sup>284</sup> ou encore, acheminées vers l'Égypte<sup>285</sup>.

Antioche constitua un véritable base de défense arrière pendant l'occupation égyptienne et le resta fermement jusqu'à que le signal de la retraite ne soit donné. Peu avant celle-ci, les forces militaires étaient concentrées massivement dans la ville pour assurer la défense du nord de la Syrie<sup>286</sup>. L'évacuation de la ville par les Égyptiens vers Alep se fit sous la direction d'Ibrahim Pacha, qui n'hésitait pas, selon un agent consulaire français, à faire fusiller les soldats qui feignaient l'état des malades qui étaient abandonnés par l'armée à Antioche<sup>287</sup>.

### 3.1.2 L'agitation des tribus et le défi de la pacification égyptienne

Les révoltes nombreuses mais disparates qui se multiplèrent dès 1834 répondaient en grande partie à l'introduction de la conscription. Mehmed Ali Pacha avait été découragé par son fils de mettre en place ce système juste après l'invasion<sup>288</sup> ; un système qui était pourtant la clé de voûte du régime égyptien. De plus, la confiscation des armes de la population syrienne, qui commençait à s'imposer, n'était pas du tout appréciée dans une région peu habituée à l'intervention directe d'un État. Pour couronner le tout, un nouvel impôt adressé à tous les hommes fut mis en place malgré les promesses d'Ibrahim Pacha à la population des

---

<sup>284</sup> René Cattai, *op.cit.*, 2 : 2, p.71, daté du 13 juin 1836.

<sup>285</sup> BOA, HH 20438-E, 15 zilkade 1254 / 30 janvier 1839.

<sup>286</sup> René Cattai, *op.cit.*, v.3, p.461, Basili à Medem, daté du 29 août 1840.

<sup>287</sup> Archives diplomatiques de Nantes, du Consulat de France à Alep au ministère des Affaires étrangères à Paris, daté du 9 novembre 1840. Le document mentionne le harcèlement de l'armée par des Turkmènes « jusqu'à quelques lieues d'Alep » pendant le trajet.

<sup>288</sup> Ibrahim Pacha à Mehmed Ali Paşa, Abdin, case 238, doc.13, 3 rebiyülahîr 1248 / 3 août 1832 et doc 72, 9 rebiyülahîr 1248 / 6 septembre 1832, cité dans Rustom, *The Royal Archives of Egypt and the Disturbances in Palestine 1834*, Beirut, 1938, p. 50-51.

provinces syriennes lors de l'invasion. Toutes ces mesures n'avaient été que repoussées, mais se superposaient désormais.

Les différentes sources dont nous disposons pourraient faire croire à une révolte quasi permanente, dans les alentours d'Antioche tellement de faits sont rapportés concernant le soulèvement, de tel ou tel groupe de population avec lesquels les autorités égyptiennes sont aux prises. Il faut rappeler cependant l'absence d'unité entre les différents groupes en révolte divisés, comme l'écrit Asad Rustum, par « une multitude de motifs et de désirs »<sup>289</sup>. Néanmoins, Stefan Winter a montré qu'un *hatt-ı hümayun* suggère que des alliances de temps de crise pouvaient naître pour repousser les Égyptiens, comme ce put être le cas entre un groupe de Druzes et des Alaouites<sup>290</sup>.

Il convient de rappeler également que cette agitation des marges n'est pas née avec la présence égyptienne, comme nous avons pu le constater dans le chapitre premier. Des groupes tribaux ou des notables locaux en opposition avec les intérêts de l'État ottoman pouvaient déclencher des mouvements armés qui, par la solidarité des alliances, pouvaient devenir menaçants. Cependant, avec les Égyptiens, la contradiction des intérêts semble avoir été plus radicale et ceci s'explique par l'introduction de mesures drastiques que nous avons évoquée un peu plus haut. L'hostilité de « chefs bandits » versés dans la guérilla allait grandissante, attendant l'opportunité pour regagner leur argent et leur influence<sup>291</sup>.

Très tôt après le début de l'occupation, de sérieuses menaces se dressèrent face au pouvoir égyptien. En 1834, au cours d'une révolte, un groupe d'Alaouites attaqua la ville et coupa toutes les voies de communication avec Alep, Tripoli et Alexandrie. Un régiment de l'officier égyptien Küçük İbrahim (pour le différencier du commandant en chef) s'était pourtant porté contre les « montagnards » dont parle un bulletin hebdomadaire du consulat de France à Alep<sup>292</sup>. Malgré l'envoi de convois de munitions, la détermination des Alaouites a pu avoir raison des forces égyptiennes, car, selon un *hatt-ı hümayun*, les Alaouites avaient

<sup>289</sup> Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », p. 51.

<sup>290</sup> Voir l'article de Stefan Winter, « La révolte alaouite de 1834 », *op.cit* et l'analyse du *hatt-ı hümayun* 22354-C.

<sup>291</sup> Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », p. 49.

<sup>292</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A8, bulletin hebdomadaire. L'information citée est datée du 25 octobre 1834.

« de nouveau causé beaucoup de dommage à Antioche »<sup>293</sup> et s'étaient portés vers le Sud, en s'emparant de points stratégiques dans la région. Un contingent militaire important composé d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie assisté de Bédouins et de pièces d'artillerie fût même employé et envoyé depuis Antioche pour faire reculer les insurgés<sup>294</sup>. Il semble qu'Ibrahim Pacha lui-même finit par prendre part au rétablissement du calme dans la région. Tout juste rentré d'Égypte, c'est de cette même ville qu'il était parti<sup>295</sup>. À partir du moment où l'on eut vent de la menace du groupe en question vers Antioche (fin octobre 1834), jusqu'au début décembre, où l'on apprend dans la source ottomane qu'il s'est portée vers *Cisr-i Şoğur*, on peut convenir de la difficulté des forces égyptiennes à mater cette révolte. Des opérations dans les montagnes autour d'Antioche se poursuivirent tout de même jusqu'à la fin décembre où c'est Şerif Paşa, le gouverneur de Damas, qui revenait après avoir rétabli la sécurité au Nord de la ville<sup>296</sup>.

Peu après ces évènements, Mısdık Bey des *Küçükaliogulları* faisait de nouveau parler de lui. L'ébranlement de l'armée égyptienne avait probablement généré l'espoir de se débarrasser de sa pesante présence qui devait être plus intense dans le fief du notable depuis que l'on allait continuellement renforcer les frontières au nord de la province. Son insoumission faisait craindre le soulèvement de tribus kurdes dans la région. Malgré les nuisances que celui-ci occasionnait pour les autorités égyptiennes, le notable ne fut jamais pris ou évincé de ce qui était considéré comme son fief. Peu après le retrait des Ottomans, il avait d'ailleurs été renommé par les Égyptiens qui voyaient en lui le seul notable susceptible de contrôler les tribus des montagnes de Beylan<sup>297</sup>. Dans une lettre qu'il adressait à Menemencizade Habib Bey, Ibrahim Pacha se plaignait que ce dernier ne venait pas le voir comme il l'espérait à Antioche. Habib Bey semblait prétexter que la présence de Mısdık Bey

<sup>293</sup> BOA, HH 22354-C daté du 3 Şaban 1250 / 5 décembre 1834, dans Stefan Winter, *op.cit.*, p. 65.

<sup>294</sup> René Cattai, *op.cit.*, v.I, p.194, Piciotto à Duhamel, daté du 15 novembre 1834.

<sup>295</sup> *ibid.*, v.2:1, p212. Duhamel à Nesselrode, daté du 27 décembre 1834.

<sup>296</sup> Archives diplomatiques de Nantes, A8, bulletin hebdomadaire, 12 décembre et 24 décembre 1834. BOA, HH 22644-C, daté du 21 rebiyülahîr 1251 / 16 août 1835.

<sup>297</sup> Edward Barker, *op.cit.*, v.II., p.87-90., Ahmed Cevdet, *Tezakir*, édité et translitéré par Cavid Baysun, Ankara, 1953-67, vol.III., p. 131., citer dans Andrew G. Gould, *op.cit.*, p. 488.

... dans la région de Payas était un motif suffisant pour ne pas rejoindre le Général<sup>298</sup>. Dans les opérations désespérées de la retraite ottomane, Habib Bey avait été désigné par les autorités ottomanes pour couvrir l'armée en fuite dans le passage de Gülek, au Nord d'Adana. Comme l'avait pressenti Rauf Pacha, le nouveau grand vizir, Habib retourna sa veste, voyant sans doute la gravité de la situation<sup>299</sup>. L'homme devait avoir ses raisons pour ne pas se rendre auprès d'Ibrahim Pacha. On sait qu'il pouvait se débarrasser assez sommairement de ceux qui n'appliquaient pas ses directives. Habib Bey se retournait-il vers les Ottomans ? La réponse n'est pas évidente, mais le prétexte de la présence de Misdik Bey dans les montagnes indique tout de même que ce dernier restait un élément à craindre. La campagne de désarmement égyptienne débutée à l'automne 1834 avait d'ailleurs été reportée pour le cas de Beylan alors qu'à Alep, à Kilis et à Antioche, de nombreux fusils avaient été collectés. Les archives du Caire, compilées par Rustum indiquent qu'il allait être envoyé dans la zone des sections spéciales de l'armée et notamment des cavaliers arabes<sup>300</sup>.

Misdik Bey semble avoir posé un problème constant aux autorités égyptiennes de la région d'Antioche. Il est difficile à dire, à partir des sources dont nous disposons, si le notable se cachait dans les montagnes et opérait depuis une base insaisissable des opérations de guérillas ; ou bien si celui-ci a bel et bien exercé, au grand dam d'Ibrahim Pacha, une autorité reconnue dans la région de Beylan. Ainsi s'exprimait le consul français à Alep en janvier 1835 :

[...] plusieurs régiments viennent d'être dirigés vers Beilan et Payas ; le gouverneur de ce dernier district paraît soupçonné par l'autorité égyptienne ; on assure qu'il se révolte et qu'il s'est déjà retiré dans ses montagnes probablement pour se soustraire au châtimeut dont il est menacé, ou soulever les Kurdes de ces contrées peu disposées à se laisser désarmer et peut-être même secrètement encouragés à la résistance<sup>301</sup>.

---

<sup>298</sup> BOA, HH 31524-J, daté du 27 Rebiyülâhîr 1251 / 22 août 1835.

<sup>299</sup> Lütfi, IV, p.43., voir également la suspicion à son encontre de favoriser Mehmed Ali Pacha BOA HH 19748-B, daté du 15 Rebiyülevvel 1248 / 12 août 1832, cité dans Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 78.

<sup>300</sup> Archives du Caire, 259 / 12,29, 2 Cemaziyülâhîr 1250 / 6 octobre 1834.

<sup>301</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A8, Vatier de Bourville au Ministère des Affaires Étrangères à Paris, daté du 13 janvier 1835.

Une insurrection kurde avait bien eu lieu quelques mois auparavant sous la gouverne de Yunus ağa (appelé aussi Yunus Chedid dans la correspondance égyptienne) qui s'était même rendu maître de points stratégiques importants au sud d'Antioche, avant que le mouvement soit brisé par les Égyptiens en novembre 1834<sup>302</sup>. Nous reviendrons sur ce personnage un peu plus loin dans ce chapitre. Toujours est-il qu'à travers la lettre citée, nous pouvons constater que Mısdık Bey était bien reconnu par les Égyptiens jusqu'en 1835, date du début de son soulèvement. Nous pouvons également apercevoir des insinuations du Consul qui soupçonne la Sublime Porte de piloter « secrètement » l'insurrection. Le susdit Yunus ağa avait lui-même été soutenu par les Ottomans pour mobiliser les Kurdes de la région. Mısdık Bey pouvait tout à fait faire l'objet d'une autre tentative.

Deux ans plus tard, une autre source française évoquait la présence du fameux *Bey* de Beylan lorsqu'il est recherché par les Égyptiens. Cette source stipule que « sa fuite » face à Ibrahim Pacha créait du désordre dans les montagnes, car il n'exerçait plus l'autorité nécessaire pour assurer la sécurité. L'agent consulaire à Alexandrette constatait une recrudescence du banditisme sur les routes notamment sur celle d'Alep et « du côté de Murad Pacha »<sup>303</sup> (une zone au nord d'Antioche). C'est dans cette mesure qu'il est possible que Mısdık Bey ait été de nouveau reconnu pour exercer une fonction officielle après une période de réclusion et de soulèvement. En 1838, le même agent d'Alexandrette rapportait que « Mustapha Bey » était l'un des seuls « gouverneurs du pays ». Reste à savoir si l'agent parle bien de Mısdık Bey qui est le diminutif de Mustapha... Si c'est bien le cas, il est alors probable qu'il ait alors récupéré sa position officielle. Celle-ci, obtenue dans un rapport de force, suivrait la façon dont ses aïeux obtenaient la reconnaissance de l'État au coup par coup. Cela montrerait également la difficulté qu'avaient les autorités égyptiennes de contrôler ces régions escarpées, rendant le notable indispensable à l'assurance d'une sécurité précaire sur les routes. Cependant, peu avant le retrait égyptien de la région, le frère du susdit Menemencizade Habib Bey, nommé Ahmed Bey, avait conjugué ses forces avec le général

---

<sup>302</sup> Asad Rustum, *Basır bayna al Sultān wa al-`Aziz 1804-1841*, Beyrouth : Université libanaise, 1956-57, 2, p.129, cité dans Stefan Winter, « La révolte alaouite de 1834 » *op.cit.*, p. 66.

<sup>303</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep (A10), Charles Geofroy chargé de l'agence consulaire française à Alexandrette à l'adjoint du consul à Alep Alexandre Deval, Alexandrette, daté du 5 août 1837.

égyptien pour capturer le notable rebelle mort ou vif. Celui-ci parvint néanmoins à rejoindre le camp ottoman<sup>304</sup>. Le recul des Égyptiens consacra potentiellement une assise solide pour Misdik Bey qui, en plus d'avoir rejoint les gagnants *in extremis*, jouissait des pleins pouvoirs sur une région où toutes ses oppositions avaient été balayées<sup>305</sup>. Un agent d'Alexandrette constatait près d'un mois après le retrait égyptien que le calme était revenu dans la région : « tout est fort tranquille, Antioche, Beylan, Payas, où Mustuk Bey petit fils de Cuciuk Aly Pacha commande et peut-être que son commandement s'étendra depuis Adana jusqu'à Antioche »<sup>306</sup>. Le notable dut largement profiter du vide de pouvoir qui suivit directement la période égyptienne, d'autant plus que le document suscitait évoque qu'il avait reçu une grande quantité d'armes et de munitions par les Anglais. De quoi faire respecter l'ordre dans la région et continuer de contester la volonté de l'État ottoman...

### 3.2 La présence de l'armée égyptienne et la question de la modernisation d'Antioche

L'installation massive de soldats égyptiens dans des casernes ainsi que la construction d'un palais pour Ibrahim Pacha étaient la manifestation des transformations structurelles d'Antioche qui basculait dans l'orbite du Caire. La présence de l'armée et les allers et venues continuelles du général amenaient la ville à changer de figure, générant de nouvelles représentations du pouvoir. Si Antioche avait été prise pour cible lors de soulèvements en 1834, c'était sans doute pour des objectifs tactiques, mais également pour frapper le cœur d'un des centres du pouvoir égyptien dans lequel s'était établi le commandant en chef Ibrahim Pacha. Malgré sa présence récurrente, des postes administratifs demeuraient en fonction, laissant la possibilité à une élite locale de pouvoir agir. Nous verrons dans quelle mesure celle-ci a-t-elle pu être circonscrite et à quoi elle devait répondre. Hofman mentionnait que des conseils civils furent mis en place sous l'autorité égyptienne dans toutes

---

<sup>304</sup> Ahmed Cevdet, *Tezahir*, p.123-133., cité dans Andrew G. Gould, *op.cit.*, p. 488.

<sup>305</sup> Peu de temps avant le retrait égyptien, un certain Ali Bey, gouverneur de Beylan (et des troubles qu'il occasionne) est mentionné à plusieurs reprises dans les archives diplomatiques de Nantes. Voir A11, Alexandrette, de l'agent consulaire Charles Geoffroy au Consul de France à Alep H. Guys, daté du 19 et 22 mars 1840.

<sup>306</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A11, de l'agent consulaire de France à Alexandrette Geoffroy à Henry Guy, Consul de France à Alep, daté du 8 décembre 1840.

les villes de plus de 2 000 habitants. Sachant qu'Antioche était peuplée de plus de 6 000 âmes<sup>307</sup>, la question se pose sur l'activité d'une telle institution, sachant qu'une sorte de conseil réunissant les notables semblait déjà exister dans la ville (cf. chapitre 1). Il semble tout de même que, paradoxalement, la centralisation égyptienne ait pu subjuguier les activités politiques des autorités locales en monopolisant les ressources de la région et ce, à travers la quasi-omniprésence du Général Ibrahim Pacha.

### 3.2.1 La construction d'un centre du pouvoir égyptien

En arrivant à Antioche au début du mois d'avril 1835, le Major Estcourts constatait la beauté et la préservation exceptionnelle des murs d'enceinte de la ville. À sa stupéfaction, l'armée égyptienne en avait cependant entamé des portions en prenant les pierres pour l'extension des casernes existantes<sup>308</sup>. Ce n'était pas les seules modifications que les militaires opéraient dans la ville. Des bâtiments comme le khan Kurşunlu, qui avait été construit pour les pèlerins par Mehmed Köprülü en 1660, étaient dorénavant utilisés comme dépôt de munitions<sup>309</sup>. Ceci montre l'importance d'une armée en pleine croissance et colonisant l'espace. La présence militaire, à Antioche, semble d'ailleurs avoir pris une importance toute particulière puisque les effectifs dépassèrent ceux d'Alep, ville pourtant bien plus importante par sa taille et son nombre d'habitants. Déjà en 1834, un consul russe comptait à Antioche les mêmes dispositifs militaires qu'à Lattaquié, à savoir que la ville accueillait 3 régiments d'infanterie, 2 500 hommes et 500 hommes dans la cavalerie, une section qu'il ne relevait pas pour le cas d'Alep<sup>310</sup>. Les chiffres énoncés par le consul font apparaître une véritable concentration de forces dans le Nord puisqu'avec Lattaquié, c'est la

---

<sup>307</sup> C'est le chiffre donné *de visu* par le Major Estcourts alors en mission pour la couronne britannique en 1835, sous les ordres du Colonel Chesney, *op.cit.*, p. 189. Des missionnaires américains mentionnent quant à eux 9000 habitants en 1839. Kamal Salibi et Yusuf Khoury (éds.), *The Missionary Herald : Reports from Ottoman Syria 1815-1870*, Amman, Royal Institute for Inter-Faith Studies, 1995, 3, p. 189.

<sup>308</sup> Francis Chesney, *op.cit.*, p.384. D'après les observations de missionnaires américains, cette déconstruction des murs d'enceinte pour l'extension des casernes était toujours d'actualité en 1839. Voir Kamal Salibi et Yusuf Khoury, *op.cit.*, 3, p. 286.

<sup>309</sup> Mehmet Tekin, *op.cit.*, p. 96.

<sup>310</sup> John Barker donne quant à lui le chiffre de 2 000 à 3 000 soldats d'infanterie à Antioche et écrit qu'il existait une force de 4 000 cavaliers cantonnée à Alep. Edward Barker, *op.cit.*, v. II, p. 203-204.

ville qui recevait le plus de militaires<sup>311</sup>. De plus, comparées à la place prépondérante de la cavalerie dans les armées du Sultan, les troupes d'Ibrahim Pacha reposaient prioritairement sur une infanterie continuellement entraînée<sup>312</sup>. De celui-ci, des régiments ont pu être rassemblés pour partir consolider un front ou pour compléter des effectifs alors aux prises avec des révoltes. Selon un *hatt-ı hümayun* anonyme de notre corpus, la province égyptienne était d'ailleurs une destination éventuelle dans ce genre de mouvements<sup>313</sup>, ce qui laissait bien peu d'espoir pour les hommes enrôlés dans la région de revoir un jour leur pays natal.

C'est également à travers la construction du palais d'Ibrahim Pacha que l'empreinte de la présence égyptienne a été gravée dans la ville. Asad Rustum rappelle la modestie de celui-ci face à d'autres constructions identiques qui furent réalisées par la suite dans les provinces syriennes<sup>314</sup>. Ce palais était situé à l'extrémité d'Antioche qui jouissait d'une vue sans doute pittoresque sur l'Oronte. Il n'en était pas moins construit juste à proximité des casernes<sup>315</sup>. Un tel choix laisse entrevoir certaines précautions vis-à-vis d'éventuels soulèvements de la population. Surveiller ses hommes pouvait également être un objectif de la localisation de la résidence du Pacha. Les désertions n'étaient pas rares et les soldats, en nombre important, pouvaient commettre certains excès dans la ville. L'établissement des casernes était d'ailleurs le moyen pour éviter les bavures d'une armée pas si disciplinée que cela, malgré la sévérité des peines applicables<sup>316</sup>. Si, comme l'a indiqué Asad Rustum, ce palais fit partie d'une série

---

<sup>311</sup> René Cattau, v.2 : 1, p. 214, Duhamel à Nesselrode, daté 27 décembre 1834. Il faut rappeler cependant que ces chiffres sont donnés juste après les rébellions de l'automne 1834 qui ont touché de plein fouet la zone. Mohammed Sabry avance le chiffre moins probable de 5000 hommes stationnés à Antioche, *op.it.*, p. 366.

<sup>312</sup> Khaled Famy, *op.cit.*, p. 116.

<sup>313</sup> BOA, HH 20049-A, daté du 12 sefer 1251 / 9 juin 1835, HH 20438-E, daté du 15 zilkade 1254 / 30 janvier 1839. Le document évoque une révolte à Saïd, en Égypte qui est la cause de cette mobilisation. Voir également dans René Cattau, *op.cit.*, v.III, p.25, Mozoillier à Médem 18 janvier 1838 (contre des wahhabites), p.327, le 16 août 1839 (insurrections dans les montagnes vers Lattaquié), p. 381, 10 juin 1840 (vers le mont Liban. Le consul russe évoque un régiment de 2000 hommes qui « est composé de borgnes, d'estropiés et de jeunes enfants qui n'ont pas la force de porter un fusil ».

<sup>314</sup> Monroe, *A Summer Ramble in Syria*, I, p.312-313, Edward Barker, *op.cit.*, v.II, p.203-204., cité dans Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », *op.cit.* p. 41-42.

<sup>315</sup> Francis Chesney, *op.cit.*, p. 191, John Barker, *op.cit.*, p.223, Paton, *op.cit.*, p. 115.

<sup>316</sup> Khaled Fahmy, *op.cit.*, p.122. Sur l'augmentation de la prostitution en Syrie et en Égypte et son interdiction par les autorités égyptiennes dans les camps militaires, voir p. 227-231. Baptistin

d'autres constructions similaires dans les zones nouvellement occupées par les Égyptiens, celui d'Antioche pouvait également servir à manifester la présence d'un pouvoir nouveau. La trace de l'État du Caire devait s'imprimer dans les consciences. C'était aussi le lieu où l'on allait pouvoir recevoir les autorités européennes, ce qui ajoutait à la nécessité du prestige d'un bâtiment reflétant l'établissement d'une puissance nouvelle.

C'est dans ces casernes qu'avaient dû être entreposées les armes confisquées aux populations de la région d'Antioche. Un *hatt-ı hümayun* indique la collecte des armes dans la ville en 1834<sup>317</sup>. Cette date montre que le désarmement a commencé très tôt dans la région puisqu'elle n'avait pas été entreprise avant cette année là. Sous la pression de son père, Ibrahim Pacha avait entamé la campagne qui avait été une des causes des premiers soulèvements en Syrie. La correspondance égyptienne rapporte également cette collecte d'arme à Antioche et un document donne le chiffre précis de 1851 fusils ramassés à l'automne 1834<sup>318</sup>. Les mouvements insurrectionnels des alentours évoqués plus haut avaient donc pu être une des conséquences directes de cette confiscation.

L'extension des casernes allait de pair avec le recrutement de troupes fraîches. Comme nous l'avons écrit plus haut, le régime égyptien était essentiellement basé sur la conscription, un modèle qui avait été appliqué massivement après une période de consolidation des positions de l'armée égyptienne en Syrie. Comme dans de nombreux endroits dans la province, Antioche avait fait l'objet de ces razzias d'hommes qui mécontentaient tant les populations musulmanes (puisque l'armée n'intégrait pas d'autres confessions). En 1835, un consul de France à Alep écrivait à propos d'Ibrahim Pacha : « Il a fait faire des levées d'hommes dans la campagne de Tripoly, à Damas, à Lattaquié, à Antioche et au moment où j'écris, la ville et la campagne d'Alep sont en proie à la terreur qui accompagne ce genre d'arrestations faites de manière si brutale »<sup>319</sup>. Nous pouvons voir avec quelle systématisation

---

Poujoulat évoque les conséquences de la paupérisation de la population qui condamne les femmes à la prostitution, notamment à Antioche., *op. cit.*, v.II, p. 24.

<sup>317</sup> BOA, HH 17285-B, daté du 6 cemaziyülevvel 1250 / 10 septembre 1834.

<sup>318</sup> Archives du Caire, 250 / 12, 29, daté du 2 cemaziülahir 1250 / 6 octobre 1834.

<sup>319</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A8, le Consul d'Alep Vattier de Bourville au ministre et secrétaire d'État au Département des affaires étrangères à Paris, daté du 9 juin 1835. Dans les bulletins hebdomadaires datés du 28 janvier 1835 dans lequel on mentionne l'arrivée à Antioche d'un officier égyptien d'Alep pour effectuer ce genre de levée.

ces levées étaient déclenchées. Les implacables techniques d'arrestations ont même été décrites par le voyageur français Baptistin Pougoulat, qui fut témoin d'une de ces levées à Homs<sup>320</sup>. La technique des autorités égyptiennes consistait, selon lui, à organiser des fêtes populaires de façon à capturer tous les hommes d'un seul coup. Une autre pouvait tout simplement attendre à la sortie de la mosquée le vendredi, jour de la prière collective. Antioche ne manquait pas d'ailleurs de tels édifices puisque le Colonel Chesney n'en recensait pas moins de quatorze lors de son passage en 1836<sup>321</sup>.

Ces moyens drastiques pour mettre en place une conscription massive n'empêchaient pas la fuite de nombreux jeunes hommes vers les territoires du Sultan ou des territoires difficiles d'accès comme la montagne libanaise ou, plus au Sud, vers les massifs du Hauran<sup>322</sup>. Malgré les automutilations fréquentes pour éviter l'enrôlement, Asad Rustum soutient que le régime de Mehmed Ali Pacha mit au pas jusqu'à dix pour cent de la population des régions occupées<sup>323</sup>, ce qui laisse imaginer l'ampleur des moyens utilisés pour arriver à de telles proportions...

L'importance militaire donnée à Antioche a également pu pousser les autorités égyptiennes à choisir la ville comme lieu de formation qui servirait l'armée. Le colonel Chesney, à son arrivée en ville avait également aperçu ce qu'il appelait un « collègue musulman » (*a muhamadan college*)<sup>324</sup>. L'ouvrage de Mohammed Sabry indique la présence à Antioche d'une « école gouvernementale musulmane » et qu'il existait à Alep une infrastructure plus importante. Toutes deux visaient la scolarisation des troupes et la formation de cadres militaires et administratifs<sup>325</sup>. Si l'on se penche sur les objectifs du régime que mettait en place le Pacha du Caire dans les provinces syriennes, l'utilisation d'une infrastructure qui précédait la période égyptienne pour des objectifs qui servirait l'armée

---

<sup>320</sup> Baptistin Pougoulat, *op.cit.*, Il assista de ses yeux à la manière dont étaient traités de nouveaux enrôlés après leur arrestation. « Vieillards, hommes, jeunes, chrétiens, musulmans, tous étaient assis garrottés, traînés », v.II, p. 23.

<sup>321</sup> Chesney, *op.cit.*, p. 189.

<sup>322</sup> Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », p. 44.

<sup>323</sup> *Ibid*, p. 45.

<sup>324</sup> Chesney, *op.cit.*, p. 189.

<sup>325</sup> Mohammed Sabry, *op.cit.*, p. 375. Il cite John Bowring sans donner de références.

paraît tout à fait plausible. La formation de cadres et de spécialistes dans différents secteurs qui touchaient à la révolution industrielle inaugurée en Égypte, pouvait se révéler incontournable pour permettre les performances d'une armée qui servirait la croissance économique du régime. D'ailleurs, le major Estcourts rencontra, lors d'une visite chez Georgio Dib, un certain « Monsieur Dalgan, un vieux militaire de Napoléon, qui s'était mis au service du Pacha d'Égypte, comme beaucoup d'autres après la guerre, comme instructeur d'un des régiments »<sup>326</sup>. La présence de ce Français comme agent de d'optimisation des forces égyptiennes est bien un trait caractéristique du régime ; fait qui contraste fortement avec l'accueil secondaire d'instructeurs européens dans l'armée du Sultan Mahmoud II<sup>327</sup>. John Carne, un autre Britannique fit une constatation similaire lors d'un passage à Antioche. Il se réjouissait de la présence de plusieurs officiers européens qui vivaient selon lui en bonne entente avec les occupants. Son admiration pour les Égyptiens, n'avait d'égal que son aversion pour la population d'Antioche. Il écrivait : « The cruel bigotry of the people is kept in awe, if it cannot be suppressed, by the presence of an Egyptian garrison among whom are several European officers »<sup>328</sup>. En quelques mots, John Carne avait résumé le point de vue de nombreux Occidentaux qui considéraient que les Égyptiens étaient porteurs de la mission civilisatrice. Il estimait qu'ils avaient rendu Antioche plus vivable et appréciait beaucoup le fait que les officiers égyptiens et européens se retrouvent dans les mêmes lieux en toute sympathie<sup>329</sup>. John Carne fait apparaître une société cloisonnée entre une population homogène, dangereuse et ignorante et une élite porteuse des valeurs modernes. Il ne mentionne pas la participation d'éléments locaux dans la vie politique d'Antioche, et c'est sur quoi il est intéressant de se pencher pour définir les ruptures ou les continuités par rapport aux forces en présence dans la ville.

---

<sup>326</sup> Chesney, *op. cit.*, p. 385. (notre traduction).

<sup>327</sup> Khaled Fahmy, *op. cit.*, p. 272

<sup>328</sup> W.H Barlett, *Syria, The Holy Land, Asia Minor*, Londres, Fisher and Co., 1838, v.3, p. 14.

<sup>329</sup> *Ibid*, p. 45.

### 3.2.2 La marge de manœuvre de nouvelles autorités locales

Lors de l'invasion égyptienne, il avait été de coutume, comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, de maintenir à leur poste les autorités qui étaient en place lors de la transition du pouvoir. Comme l'écrit Yitzhak Hofman, il n'y eut pas de changement substantiel de la direction administrative en Syrie jusqu'à l'arrivée de Şerif Pacha à Damas (l'autorité principale en Syrie, après Ibrahim Pacha) peu avant le traité de Kütahya. Ceci s'illustre par la rétention des sous gouverneurs (*mütesellim*) et des juges (*kadi*) à leur poste par les Égyptiens<sup>330</sup>. Cependant, la période de l'invasion passée, Ibrahim Pacha ne se mit pas pour autant à évincer tous les notables locaux qui détenaient des postes clés dans l'administration. Les changements allaient se révéler plus subtils, car le commandant en chef adoptait une position des plus pragmatiques. Comme l'avait souligné le consul français Boisilecomte, celle-ci « fut de confier la défense du pays aux influences qu'il avait été assez heureux ou assez adroit pour réunir en sa faveur et qui lui avaient si efficacement aidé à soumettre la Syrie »<sup>331</sup>. Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'il semble que Hacçi Hüseyin ağa, le *mütesellim* en place lors de l'invasion, ait tenté d'éviter la soumission d'Antioche aux envahisseurs. Son nom n'apparaît d'ailleurs plus dans nos sources pendant l'occupation. Est-ce à dire que celui-ci ait fui, qu'il ait été exécuté ou plutôt contraint à l'exil ? Nous avons vu, plus haut, la thèse de la fin du règne des notables d'Antioche déclenchée par les Égyptiens selon Ahmet Türkmen. Celui-ci relève d'ailleurs le triste sort du jurisconsulte (*müfti*) d'Antioche qu'Ibrahim Pacha s'était d'abord concilié. Sadık Éfendi paya cher sa fidélité à la Sublime Porte et fut contraint à un exil de plus de deux ans à Saint Jean d'Acre (Akka), qui consacra sa déchéance. À son retour à Antioche, ruiné, l'ancien mufti n'avait plus droit de cité<sup>332</sup>.

Cependant, il semble que des figures bien locales aient continué à apparaître dans le paysage d'Antioche. Ces figures détenaient des positions héritières du système ottoman, mais résolument tourné vers les intérêts égyptiens. Mentionnons tout d'abord une probable

---

<sup>330</sup> Yitzhak Hofman, *op.cit.*, p. 313.

<sup>331</sup> George Douin, *La mission du baron Boisilecomte, l'Égypte et la Syrie en 1833*, le Caire, 1927, p. 229.

<sup>332</sup> Ahmet F. Türkmen, *op.cit.*, p. 667-675. Adem Kara soutient lui aussi que l'influence des *ayans* a périclité dès 1833, à savoir un an après l'installation des Égyptiens. *Op.cit.*, p. 117.

tentative de la Sublime Porte d'appointer ses propres agents dans la région d'Antioche. La correspondance égyptienne éditée par Asad Rustum mentionne la nomination de Yunus Chedid comme « *mütesellim* d'Antioche et de Lattaquié ». Celui-ci avait été directement nommé, non pas par les Égyptiens, mais par le grand vizir Mehmed Reşid Pacha<sup>333</sup>. Nous avons vu plus haut que Yunus Chedid avait été le meneur d'un mouvement insurrectionnel contre les Égyptiens, exactement dans la zone qui lui revenait de droit selon le pouvoir ottoman. L'échec de cette tentative montra que le pouvoir exécutif n'appartenait plus qu'aux Égyptiens dans la région. Ceci n'était pas forcément le cas dans d'autres secteurs comme l'appointment des juges (*kadi*) et des jurisconsultes (*müfti*), même si, à terme, ces positions purent être mises progressivement en sourdine dans la société<sup>334</sup>.

Une figure déjà évoquée par John Barker, des années avant l'arrivée des Égyptiens, allait être véritablement consacrée sous l'occupation. Celui qu'il connaissait comme étant membre du conseil de la ville, « Hadji Halef Bey » avait de toute évidence été nommé *mütesellim*<sup>335</sup>. Celui-ci, connu par le gentleman pour sa sévérité, voire une certaine cruauté (voir chapitre 1), avait sans doute été choisi par Ibrahim Pacha pour ses connaissances des subtilités de la ville et sa capacité de contrôler la population. Selon Hofman, ce poste était réservé aux sujets locaux pendant l'occupation égyptienne. Leur mission se concentrait dans l'administration de la ville et dans la surveillance, mais leur pouvoir avait tendance à empiéter progressivement sur le domaine des juges (*kadi*)<sup>336</sup>. À Antioche, alors que la période précédant l'occupation égyptienne avait connu une certaine succession des *mütesellims*, le fameux bey semble avoir occupé la fonction plusieurs années consécutives. Ce dernier est désigné dans la correspondance du responsable de l'agence consulaire à Alep, basée à Alexandrette, comme une des rares autorités actives de la région. Selon lui il n'y avait « dans tout le département jusqu'à Antioche, que deux gouverneurs du pays, Mustapha Bey du

---

<sup>333</sup> Asad Rustum, *A calendar of State Papers from the Royal Archives of Egypt Relating to the Affairs of Syria*, vol.2 (1832-1835), Mahfuzat 246/97.

<sup>334</sup> Yitzhak Hofman, *op.cit.*, p.318. Selon l'auteur, la Sublime Porte conservait aussi le droit de publier des firmans d'affaires importantes comme celles qui affectaient le commerce et les relations diplomatiques avec les puissances étrangères.

<sup>335</sup> Edward Barker, *op.cit.*, v.II., p. 218. John Barker semble lui avoir rendu visite peu après l'établissement de l'armée égyptienne, p. 202. Hacci Alif ağa était donc déjà en fonction en 1833.

<sup>336</sup> Hofman, *op.cit.*, p. 331.

Beylan, et le *mutesellim* d'Antioche Agi Halef Aga »<sup>337</sup>. Dans l'affaire de la mission britannique de l'Euphrate, c'est cet individu qui fut désigné en premier lieu pour dissuader l'équipe du Major Estcourts de poursuivre leur entreprise. Ceci répondait aux décisions d'Ibrahim Pacha qui, après avoir assuré les promesses de soutien de son père, revenait sur ces décisions vis-à-vis des Britanniques. Lorsqu'il réalisa que le colonel Chesney n'entendait pas interrompre sa mission, Hacci Alif Ağa se rendit personnellement voir l'officier britannique pour que celui-ci signe un document le dégageant de toute responsabilité<sup>338</sup>. Il semble donc qu'il répondait directement des autorités égyptiennes et même d'Ibrahim Pacha lui-même, comme nous le verrons dans le point suivant. Il paraît assez évident que c'était ce notable qui représentait le commandant égyptien lors de ses absences, comme cela s'est illustré dans l'affaire du canal de l'Euphrate. Une autre source française mentionne néanmoins l'intervention du *mutesellim* en question dans une affaire de douane à Alexandrette. Selon le document, un homme nommé Mustapha ağa, qui se présentait agent des douanes indiquait à l'agent du consulat français à Alexandrette la nouvelle taxation du coton qui prenait acte dans l'échelle. Le document à l'appui était présenté par l'agent consulaire comme suit : « un ordre en turc, émané du *mutesellim* d'Antioche qui déclare en vertu de la décision portée par le divan d'Alep et les ordres de S.A Ibrahim Pacha, nommer le susdit Mustapha Ağa, chef des douanes de cette échelle et d'exiger sur la sortie de diverses denrées... »<sup>339</sup>. Ce document est le seul en notre possession qui indique l'intervention d'un organe administratif d'Alep. Ce « divan » semblait spécifiquement actif pour les questions d'ordre plus législatif puisque la ville avait administré la région et possédait sans doute le matériel administratif nécessaire au contrôle du commerce. Néanmoins, la présence d'Ibrahim Pacha à Antioche semble avoir court-circuité les liens qui unissaient Antioche à Alep<sup>340</sup>, ce qui a pu donner, en son absence, des pouvoirs nouveaux à son délégué qui se trouvait être Hacci Alif Ağa. Cependant, comme

---

<sup>337</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A10, de Charles Geoffroy responsable de l'agence consulaire française à Alexandrette à Henry Guy consul de France à Alep, daté du 13 août 1837.

<sup>338</sup> Chesney, *op. cit.*, p. 386-388.

<sup>339</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A8, L'agent consulaire du consulat de France à Alexandrette au député de la nation française à Alep, daté du 16 juin 1835.

<sup>340</sup> Hofman soutient qu'après l'invasion, les Pachaliks (unité provinciale) qui existaient sous les Ottomans furent annulés et remplacés par des *eyalet* (provinces) plus importantes comprises dans une unité administrative appelée *Barr al-Sham*, *Arabistan* ou encore *Bilad al-Arab* placé sous l'autorité du *Hükümdar* Şerif Pacha. *op. cit.*, p. 316.

le montre Hofman, malgré que Mehmed Ali ait fait en sorte de faire recruter des administrateurs locaux expérimentés et de donner ainsi un caractère civil au gouvernement en Syrie, le pourcentage de militaires à la tête de celui-ci demeurerait très élevé<sup>341</sup>. Il note que la conscription était un facteur prépondérant dans cette incapacité à donner à des civils les moyens de détenir des organes de pouvoir. Il n'y a aucune trace dans nos sources d'institutions civiles comme ces fameux conseils (*majlis al-shura*) évoqués par l'auteur en question pour les villes de plus de 2 000 habitants. C'est véritablement l'armée qui semble avoir occupé l'espace politique à Antioche.

Le major Estcourts soulève d'ailleurs un autre point concernant l'autorité dans la ville. Lors de son départ pour Damas, on le confie à ce qu'il appelle, un « cowass », qu'il identifie comme étant « une sorte de gendarme, ou un agent armé du gouvernement ». Il n'est pas évident de savoir si ces individus étaient recrutés parmi la population locale ou s'ils proviennent des rangs de l'armée. Cependant, le Major poursuit en écrivant :

Several cowasses are attached to people in authority in number depending upon their rank or wealth. They lounge about in the yards and outer rooms, eat, drink and are insolent: they inflict summary punishment upon all who attempt to interfere with their wants or wishes [...] They are employed in extorting money, and in all the exactions of government, in which service they do not forget themselves.<sup>342</sup> »

Cette description rappelle singulièrement ce qui pouvait être dit des Janissaires locaux qui cantonnaient dans les villes provinciales de l'Empire ottoman (à partir du XVIIe siècle). Malgré l'abolition des foyers et la destruction de nombres d'entre eux par la Sublime Porte après 1826, il n'est pas sûr que ce fut le cas pour Antioche. Dans les provinces syriennes, comme l'avait souligné Bodman, les Janissaires continuèrent d'être en fonction à un niveau local jusqu'aux années 1840<sup>343</sup>. De plus, Ibrahim Pacha s'est appuyé sur ceux-ci, notamment à Alep, lorsqu'il a déclaré officiellement la remise en place de cette institution<sup>344</sup>, ce qui a sans doute contribué à cette persistance de leur présence, même à Antioche. Leur autorité

---

<sup>341</sup> Yitzhak Hofman, *op.cit.*, p. 326.

<sup>342</sup> Chesney, *op.cit.*, p. 389.

<sup>343</sup> Bodman, *op.cit.*, p. 138-139.

<sup>344</sup> Mohammed Kutluoğlu, « Ibrahim Paşa Kavalalı », *Islam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, İstanbul, 1991., p. 332.

dépendant sur leur « rang » et sur leur « richesse » est une des caractéristiques de ce qu'avait progressivement acquis cette fonction à un niveau local. Leur intégration dans l'espace d'Antioche et la sécurité que pouvaient faire régner ceux-ci put tout à fait être un instrument politique d'Ibrahim Pacha.

### 3.2.3 La domination d'une élite centralisatrice cairote

Dans le contexte de guerre froide suivant l'établissement des frontières au Nord des provinces syriennes, Ibrahim Pacha détenait une position qui subjuguait toutes les autres. Fréquemment en déplacement, il faisait cependant de nombreux séjours à Antioche, comme nous l'avons avancé plus haut. Chef de l'armée dans un contexte de tensions politiques, c'est à lui qu'il fallait nécessairement s'adresser pour les décisions majeures concernant les affaires militaires, mais aussi administratives<sup>345</sup>. C'est ce qu'avaient bien compris les autorités des différentes puissances européennes qui s'attachaient régulièrement à savoir où était le Général. La correspondance de certains de ceux-ci regorge de passages dans lesquelles on dit qu'Ibrahim se trouve à Antioche<sup>346</sup>. D'autres se rendaient directement en ville pour le solliciter sur telle ou telle question ou pour qu'il rende la justice pour l'un de leurs compatriotes. C'est notamment le cas lorsqu'un prêtre russe fut dépouillé non loin d'Antioche, à Süveydiye. Ce dernier alla tout de suite trouver le *Serasker* dans ladite ville. Yusuf Saba, un chrétien de Süveydiye chez qui avait eu lieu le vol, fut envoyé à Lattaquié avec « des ordres très forts de la part de S.E Ibrahim Pacha, pour qu'on lui (le prélat russe) restitue le butin et l'argent »<sup>347</sup>. En cas d'absence, le Général disposait (en plus du *mütesellim*) d'un secrétaire à son service à Antioche, avec lequel eurent affaire les Britanniques alors en mission de reconnaissance. Lorsque le *mütesellim* d'Antioche leur annonça qu'il leur était proscrit de poursuivre leur mission, c'est précisément vers Şerif

---

<sup>345</sup> Hofman, *op.cit.*, p. 317.

<sup>346</sup> C'est sans doute Georgio Dib qui donnait de tels renseignements comme dans la lettre du consul de France à Alep à son intention, daté du 2 décembre 1835 (A8).

<sup>347</sup> René Cattau, *op.cit.*, v.II, 1, p. 362, Mazoillier à Duhamel, daté du 7 août 1835.

Pacha, le gouverneur de Damas et deuxième autorité suprême après Ibrahim Pacha, que fut envoyé le Major Estcourts pour adresser les requêtes des Anglais<sup>348</sup>.

Il semble que, contrairement à la version d'Ahmet Faik Türkmen, Ibrahim Pacha n'ait pas fait table rase des autorités locales à Antioche. La nomination du *mütesellim* que nous avons évoqué contredit quelque peu la version d'une éradication des notables de la ville. C'est davantage une restructuration autour des intérêts égyptiens qui apparaît ici. Toutefois, les enjeux qui gravitaient autour d'Antioche ont pu contraindre le Général à une justice expéditive. C'est ce qu'avance un agent consulaire à Alexandrette qui mentionne qu'Ibrahim voulait éliminer un responsable de la coupe du bois nommé « Ebu Zeitoun », personnage sur lequel nous reviendrons. L'agent écrivait que « depuis quelques jours S.A (Ibrahim Pacha) lui en veut et il risque d'être décapité, tel qu'il l'a fait de plusieurs effendis d'Antioche, et d'autres... »<sup>349</sup>. Ce genre d'exécution pouvait également être utilisé à titre d'exemple pour signifier un changement de pouvoir au même titre que ce qu'on put voir quelques années auparavant avec l'arrivée à Antioche du nouveau gouverneur d'Alep Jalal ad-din Pacha dit « Çapanoglu » (cf. chapitre I). Sans élimination physique, il est possible qu'Ibrahim Pacha ait soumis des notables réticents à l'hégémonie égyptienne, comme nous l'avons vu avec l'exil de Sadık Efendi. C'est ce qui est aussi suggéré par la mise au travail de notables de la ville alors que, après avoir fait entraver la mission britannique, Mehmed Ali avait de nouveau souhaité contribuer à celle-ci. John Barker évoque la mise au travail de « riches propriétaires d'Antioche » et de l'humiliation que ceux-ci purent ressentir<sup>350</sup>. Halford Hoskins suggérait qu'Ibrahim Pacha devait « avoir pris un malin plaisir en insultant ainsi ouvertement le Sultan en fournissant une aide pas très efficace pour l'expédition de l'Euphrate »<sup>351</sup>. Cette mesure put être un moyen d'exproprier les terres que cette élite avait pu concentrer. Nous verrons un peu plus loin que le Général égyptien avait fait cultiver les alentours d'Antioche pour son propre compte, ce qui pourrait coïncider avec la mise à l'écart des notables locaux.

---

<sup>348</sup> Chesney, *op.cit.*, p. 388.

<sup>349</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A10, de Charles Geoffroy responsable de l'agence consulaire française à Alexandrette à Henry Guy consul de France à Alep, daté du 13 Août 1838.

<sup>350</sup> Edward Barker, *op.cit.*, v.II, p. 218.

<sup>351</sup> Halford L. Hoskins, *British Roads to India*, Octagon Books, New York, 1966, p. 166.

Un dernier point qui soutiendrait une certaine confiscation des pouvoirs aux autorités locales de la ville apparaît dans une source du consulat français à Alep lorsque l'agent consulaire à Alexandrette évoque l'arrestation de trois hommes appartenant à la famille des Kozanoğlu. Les hommes furent transférés à Antioche, une ville pourtant assez éloignée des territoires dans lesquels cette famille s'était établie. Dans la lettre envoyée au consul d'Alep, l'agent mentionne que les individus réclamèrent leur liberté en échange de la restitution du butin, « ce qui a été refusé par le gouvernement, ce que leur compagnons, ayant appris, ils ont écrit à Antioche qu'ils voulaient les trois prisonniers, sans quoi ils se tiendraient sur les routes, non pour dépouiller, mais pour assassiner, ce que le gouvernement à encore refuser, et les prisonniers restent encore à Antioche... »<sup>352</sup>.

L'utilisation du terme « gouvernement », si cela n'illustre pas la totale ignorance des structures du pouvoir par l'expéditeur, confirmerait la présence à Antioche d'une autorité égyptienne représentante. Le transfert de ces hommes en est un indice. Ce genre de cas était normalement l'affaire du *mütesellim* qui traitait des affaires de sécurité et de justice (non privé, qui était plus le domaine du *kadi*). L'insoumission des Kozanoğulları lors de l'occupation égyptienne<sup>353</sup> dut être une raison de leur rétention à Antioche dans un endroit sûr, qui se révélait être un véritable bastion militaire.

### 3.3 Monopoles égyptiens et intérêts européens

L'occupation égyptienne introduit assez rapidement de nouvelles dimensions dans l'économie de la région d'Antioche. La conscription de masse en ville, dans les villages et les campagnes, tarissait la main d'œuvre qui se consacrait normalement à l'agriculture, à l'artisanat voire au commerce. C'est toute une part de la population musulmane qui se retrouva dans les rangs égyptiens, sans réels espoirs de retour dans la vie civile. Cette armée devait servir les ambitions économiques de Mehmed Ali Pacha en orientant la finalité de la

<sup>352</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A10, Charles Geofroy, chargé de l'agence consulaire française à Alexandrette à Alexandre Deval, adjoint du consul à Alep, daté du 16 août 1837.

<sup>353</sup> Gould, «Lords or Bandits», op.cit., p.492. Le *hatt-ı hümayun* 20431-A daté du 7 Muharrem 1254 / 2 avril 1838 mentionne l'engagement de Çadırcı Mehmed des Kozanoğulları au côté de renforts ottomans. De tels événements, comme cette arrestation, ont pu contribuer à renforcer la guérilla contre les Égyptiens.

puissance militaire vers un développement industriel accéléré. Bruce Masters a montré comment le Caire tenta de monopoliser l'agriculture et le commerce en Syrie, bouleversant les équilibres qui étaient mis en place avec l'Anatolie<sup>354</sup>. Ce développement trouva écho dans la région d'Antioche sur une agriculture monopolisée, sur l'exploitation du bois et sur des modifications des règles du commerce. Cette tendance entraînait en synergie avec certaines des puissances européennes, comme les Français, mais finit par trouver l'opposition farouche des Britanniques. Ces derniers mirent finalement un terme à l'expérience égyptienne en Syrie en supportant l'effort de guerre des troupes du Sultan, mais aussi en armant les populations locales lésées par les occupants (à l'instar de Mısdık Bey, comme cité plus haut). À ce sujet, nous nous demanderons s'il y eut des populations véritablement favorisées par les Égyptiens. Les rapports étroits des autorités européennes avec Ibrahim Pacha ont-ils modifié les conditions des populations traditionnellement infériorisées dans l'Empire ottoman comme les juifs et les chrétiens ? La question se pose notamment à travers les relations des puissances avec ces « Protégés » (*beralî*) évoqués dans le premier chapitre.

### 3.3.1 Ibrahim Pacha et les exigences de l'économie du Caire

Dégager des capitaux économiques pour financer une large et coûteuse armée était une préoccupation importante pour les autorités égyptiennes dans les régions occupées. Dans ce contexte, tous les moyens étaient bons pour accroître le capital. Une nouvelle taxe de douane fut mise en place s'appliquant sur les pèlerins venant d'Anatolie en route vers la Mecque. Celle-ci était à payer « à leur passage à Antioche »<sup>355</sup>, ce qui suggérait un détour incontournable des pèlerins par la ville, sans doute pour des questions de contrôle et de sécurité. Une industrie de biscuit spécialement tournée vers l'armée était apparue à Antioche pendant l'occupation. En 1839, un consul russe signalait que l'usine continuait à « faire du

---

<sup>354</sup> Bruce Masters, *Ottoman City*, p. 66. Il évoque notamment la fuite de commerçants juifs et chrétiens vers les territoires ottomans.

<sup>355</sup> René Cattai, *op.cit.*, v.3, p. 128, Mazoillier à Medem, daté du 22 juin 1838. Cette lettre suggère que malgré les affrontements, le Pèlerinage n'était pas interrompu. Ce point nécessiterait davantage de recherches pour cerner les relations ottomano-égyptiennes, et le traitement de la question du Pèlerinage par les Égyptiens, etc.

biscuit pour le gouvernement »<sup>356</sup>. Ce genre de biscuit appelé *peksimed* dans les sources ottomanes (largement utilisé dans les premiers conflits ottomano-égyptiens) constituait la nourriture de base simple et compacte d'un soldat et était idéal pour une armée en mouvement. Le centre militaire que constituait Antioche nécessitait de produire des moyens de subsistance pour les nombreux soldats et l'utilisation d'une usine permettait d'approvisionner les troupes, et potentiellement les expéditions à distance vers le nord de la Syrie.

De plus, le développement industriel en pleine croissance en Égypte forçait les autorités à trouver des matières premières qui faisaient défaut dans la région des bords du Nil. « Syria, thus supplemented Egypt in a number of its economic necessities and offered an endless number of possibilities for the monopolies of the Pasha »<sup>357</sup>, expliquait Asad Rustum au sujet des perspectives de l'occupation. Antioche. Sa région riche en bois a particulièrement été la cible de l'État égyptien dans la perspective des chantiers de construction, notamment navale<sup>358</sup>. Le bois faisait partie des ressources quasi inexistantes en Égypte et pourtant tellement nécessaires aux infrastructures civiles et militaires qui se mettaient en place. La coupe du bois des alentours d'Antioche fut très tôt mise en exécution juste après l'invasion. Le consul John Barker, qui se trouvait à Alexandrie lors de la prise de la Syrie, fut un informateur précieux pour les objectifs de Mehmed Ali. Ce dernier savait que le Britannique en question connaissait la région pour y avoir séjourné à plusieurs reprises. Dans le chapitre précédent, nous avons vu qu'un consul autrichien notait comment le Pacha du Caire sollicitait John Barker « pour l'interroger sur le cours de l'Oronte et pour savoir où il commence à être navigable ». Acerbi poursuivait en écrivant que « Monsieur Barker a été consul britannique à Alep et connaît toute la Syrie. Il (Mehmed Ali) pense déjà à faire couper les bois de chêne qui se trouve près d'Antioche et de les faire descendre par eau au bord de mer »<sup>359</sup>. Alors que le gros de l'armée s'était dirigé vers Beylan pour en découdre avec les

---

<sup>356</sup> *Ibid.*, v.III, p. 280, Mazoillier à Medem, daté du 10 avril 1839.

<sup>357</sup> Asad Rustum, *Origins*, p. 76.

<sup>358</sup> *ibid*, p. 65.

<sup>359</sup> Angelo Sammarco, *op.cit*, p.65, Acerbi à Metternich, Alexandrie, 19 juillet 1832. Il est à noter que l'Égypte s'approvisionnait en bois dans le bassin de l'Anatolie du Sud-Est dès avant l'occupation égyptienne. Voir Daniel Panzac, *La caravane maritime : marins européens et marchands ottomans en*

troupes du commandant en chef ottoman Hüseyin Pacha, Ibrahim Pacha avait fait route vers Alexandrette, d'où il avait envoyé une lettre au susdit consul britannique<sup>360</sup>. Sans doute était-il allé de lui-même s'enquérir de la richesse des forêts dont parlait son ami. La correspondance égyptienne éditée par Asad Rustum rapporte ce voyage d'Antioche à Süveydiye et mentionne le très grand nombre d'arbres entre les deux cités<sup>361</sup>. Ce détour du Pacha par la région en question tendrait à insister sur le caractère indispensable des ressources dans les perspectives du régime égyptien. Dans le cas du bois, c'était tout particulièrement la construction des vaisseaux de guerres qui en bénéficieraient, mais aussi, comme nous l'avons vu, à l'édification des moyens de défense qui se mettaient en place pendant l'occupation. Un *hatt-ı hümayun* anonyme mentionne d'ailleurs l'utilisation du bois par les Égyptiens alors en pleine édification des moyens de défense dans le Taurus. Le document évoque le creusement de tranchées, le moyen de pelletage et « l'écoulement » du bois de construction par voie aquatique (*kereste döküb*)<sup>362</sup>, comme suggéré par les intentions de Mehmed Ali Pacha un peu plus haut. Une industrie rationnelle fut mise en place pour l'exploitation du bois et l'on peut voir que les autorités égyptiennes mobilisèrent davantage que l'armée pour le transport de cette denrée de la région. La charge était tellement colossale que des ouvriers furent mis au travail dans des conditions de travail très difficile. John Bowring fit cette description d'une « agence gouvernementale du bois à Alexandrette » :

[...] the cutters and trimmers were exposed to the contingency of a tree they had cut being found, in trimming and squaring, to have perished at the heart or otherwise, when they did not received any pay for it, but could have taken and made what use of it they could ; (...) Those engaged in the transport received each a pair and a half of buffalos or bullocks, which were valued to them at about 700 to 1000 piasters per pair, which sum they were debited with, and had to make good in case of loss, death or accident :

---

*Méditerranée (1680-1830)*, Paris, 2004, p.207, cité dans l'ouvrage de Jane Hathaway, *The Arab Lands under Ottoman Rule, 1516-1800*, Pearson Education, 2008, p. 155.

<sup>360</sup> Edward Barker, *op.cit.*, p. 198.

<sup>361</sup> Asad Rustum, *A Calendar of State Papers from the Royal Archives of Egypt Relating to the Affairs of Syria*, Mahfazat, 237/153, rapport par un certain Wahid Éfendi, 15 rebiyülevvel 1247 / 8 août 1832.

<sup>362</sup> BOA, HH 22347-C, daté du 3 rebiyühâhîr 1251 / 29 juillet 1835.

the consequence was, that when a man met with such a misfortune before he had the means of repairing it generally had recourse to flight.<sup>363</sup>

Cette description de l'exploitation des ouvriers, recrutés par cette « agence d'Alexandrette » indique les moyens rationnels utilisés pour la rentabilité. Il n'est pas surprenant qu'un Anglais puisse être au courant d'une telle activité étant donné que les Britanniques de la région pouvaient nécessiter de ce bois pour leurs propres intérêts. Le Colonel Chesney y eut d'ailleurs recours pour la fameuse expédition de l'Euphrate. Il écrivait en 1836, que du bois arrivait tous les jours des montagnes du Beylan<sup>364</sup>. Celui-ci servirait au transport et aux chantiers sur les tronçons à édifier jusqu'à l'Euphrate.

Un agent désigné par les Égyptiens spécialement pour la coupe du bois apparaît dans les sources consulaires françaises. Un certain « Seid Ali Captan » s'occupait de l'exploitation pour le compte d'Ibrahim Pacha. Cet homme, « puissant » selon l'agent en question, semblait être de la région (puisqu'il invitait, dans la lettre, l'agent dans « son » village) et gérait les affaires du bois depuis Antioche<sup>365</sup>. Ses activités avaient rapport avec la marine puisqu'on rapporte dans le document qu'il est en possession d'un navire. C'est également suggéré par la présence du mot « capitaine » (captan) accolé à son nom. Il devait nécessairement assurer des liaisons plus ou moins longues vers l'Égypte. Ces liaisons portaient, entre autres d'Alexandrette ; ce qui pouvait se faire à une cadence soutenue. Asad Rustum relève à ce sujet la planification des infrastructures pour relier les forêts aux centres portuaires<sup>366</sup>. Le consul d'Alep indiquait d'ailleurs en 1836 la chose suivante : « On continue toujours à mettre la plus grande activité dans le transport du bois que les montagnes d'Alexandrette et de

---

<sup>363</sup> John Bowring, *op.cit.*, p. 12, cité dans Asad Rustum, « Syria under Mehemet Ali », *op.cit.*, p. 42., John Barker signale aussi les difficiles conditions des « classes ouvrières », un terme sans doute inadapté, mais qui indique une tendance entre le régime et le traitement des travailleurs, Edward Barker, *op.cit.*, p. 206.

<sup>364</sup> Francis Chesney, *op.cit.*, p. 188.

<sup>365</sup> Archives diplomatiques de Nantes, A9, Alexandrette, lettre envoyée au Consul d'Alep de Bourville par Charles Geoffroy de l'agence consulaire française à Alexandrette, daté du 1<sup>er</sup> février 1836. Seid Ali Captan entretenait des rapports amicaux avec l'agent consulaire à Alexandrette qui, aux dires de ce dernier, voulut même faire des affaires avec lui.

<sup>366</sup> Asad Rustum, *Origins*, p. 65.

Lattaquié ont donné. Des bâtiments égyptiens viennent successivement les charger pour Alexandrie »<sup>367</sup>.

Nous avons déjà évoqué un autre personnage qui se distingue dans nos sources pour avoir été un responsable de la coupe du bois. « Ebu Zeitoun », qu'Ibrahim Pacha voulait faire décapiter « tel qu'il l'a déjà fait de plusieurs effendis d'Antioche », était pourtant, au sens de l'agent, la seule autorité de la région à part « le *mütesellim* d'Antioche et Mustapha Bey du Beylan »... Il poursuivait en expliquant que « tous les autres postes sont régis par des gens de S.E Ebu Zeitoun, de Payas, grand personnage de la contrée et chargé de la surveillance de la coupe du bois... ». Nous ne sommes pas en mesure de savoir si c'est la coupe du bois qui fit de cet homme « un grand personnage » ou s'il était une autorité déjà reconnue auparavant dans la région. Payas était depuis des années, nous l'avons vu, le fief des *Küçükaliogulları*, cette dynastie de notables fréquemment en rébellions contre la Sublime Porte. Les conflits entre le fameux Mısdık Bey et Ibrahim Pacha, qui contraignait le premier à des périodes de retrait dans la région, purent favoriser d'autres personnages comme cet « Ebu Zeitoun ». Toujours est-il que celui-ci finit par se rebeller à son tour contre le général égyptien. Un consul grec à Tripoli faisait part à son homologue à Alexandrie que :

Le Mont de Kar Bayas, situé au dessus de la ville de Payas, s'étant soumis à Ibn Zedoun, officier kurde qui, arrivé avec quelques rebelles, l'a placé sous son autorité. Sont partis d'Antioche pour le mont en question, le 21 août aux environs de huit heures du soir, un bataillon d'infanterie et 400 cavaliers bédouins, afin de poursuivre les rebelles qui l'avaient soumis.<sup>368</sup>

Plus d'un mois plus tard, la révolte ne semblait toujours pas matée et Ibrahim Pacha prit lui-même part à une double expédition punitive (vers le mont en question et vers Gavur Dağ) avec pas moins de « deux bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et 4 000 irréguliers »<sup>369</sup>. Ces chiffres, exacts ou non, laissent entrevoir les difficultés que pouvaient poser les insurgés à l'autorité égyptienne. Le retournement d'Ebu Zeitoun (ou Ibn Zedoun,

<sup>367</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A9, le Consul d'Alep Vattier de Bourville au ministre et Secrétaire d'État au Département des affaires étrangères à Paris, daté du 4 août 1836.

<sup>368</sup> Athanassios Politis, *Le conflit turco-égyptien de 1838-1841 et les dernières années du règne de Mohamed Aly, d'après les documents diplomatiques grecs*, Impr. de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, pour la Société royale de géographie d'Égypte, Le Caire 1931, p. 45, Haggi Stephanis Dimitriou à M.Tossizza, daté du 12/24 septembre 1838.

<sup>369</sup> *Ibid.*, p. 47-48, Haggi Stephanis à M.Tossizza, daté du 5/17 novembre 1838.

qui semble bien être le même personnage) trouvait-il sa source dans l'exigence excessive des monopoles du régime égyptien ? A-t-il été mobilisé par les promesses de la Sublime Porte ? À cette période, le Sultan comptait plus que jamais que l'élément déclencheur d'une reconquête des territoires perdus provienne des sentiments hostiles des populations musulmanes dans la région. « Il apparaît qu'il a cru qu'un quelconque mouvement hostile de la part de son armée sur la frontière provoquerait un soulèvement contre l'administration égyptienne à travers toute la Syrie »<sup>370</sup>.

Notons que les forces employées par les Égyptiens face à la révolte « d'Ebu Zeitoun » indiquent les moyens énormes destinés à l'armée, qu'elle ait été régulière ou non. Comme l'avait montré John Bowring, les capitaux pour financer la machine militaire égyptienne étaient justement générés par les monopoles que le Général Ibrahim Pacha tentait de mettre en place<sup>371</sup>. Dans la région d'Antioche, ces capitaux pouvaient également être dégagés par l'efficacité d'une agriculture plus intensive, un fait sur lequel les observateurs se contredisent. Certains soulignent le manque de bras dans les champs du fait de la conscription massive ou des fuites des paysans pressurés par les impôts<sup>372</sup>. D'autres, comme le Major Estcourts constate cependant la richesse d'une région luxuriante et bien cultivée<sup>373</sup>. D'autres encore, comme Mohammed Sabry, vantent les mérites du général qui mettait en place une agriculture rationalisée. Geoffroy, alors consul de France à Lattaquié observait qu'« Ibrahim Pacha a fait cultiver pour son propre compte l'immense plaine d'Antioche. Il a obligé les hordes errantes des Bohémiens et des Kurdes à s'y établir pour la cultiver ; cette plaine était inculte depuis des siècles »<sup>374</sup>. Nous pouvons souligner que cette sédentarisation de populations comme les « Bohémiens » ou les « Kurdes » par les Égyptiens reprendrait la ligne politique de ce qu'avaient pu mettre en place les Ottomans dans la région vis-à-vis des populations turkmènes (cf. chapitre 1). D'autres sources françaises amènent à penser que cette zone fraîchement cultivée s'étendait des montagnes d'Alexandrette jusqu'aux alentours

<sup>370</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 134 (ma traduction).

<sup>371</sup> John Bowring, *Report on Egypt*, p.44-45, cité dans Khaled Fahmy, *op.cit.*, p. 301.

<sup>372</sup> Baptistin Pougoulat, *op.cit.*, v.II., p. 13.

<sup>373</sup> Francis Chesney, *op.cit.*, p. 382.

<sup>374</sup> Gabriel Enkiri, *Ibrahim Pacha*, imprimerie française, Le Caire, 1948, p. 292. L'auteur cite les mots de Geoffroy, alors consul à Lattaquié.

d'Alep<sup>375</sup>. Ceci implique des réformes sur la possession de la terre qui aurait éventuellement mené à l'expropriation des grands propriétaires fonciers de la région. Poliak soutient que l'État égyptien s'emparait des terres non cultivées lors de l'occupation et qu'il mit fin au régime féodal qui existait en Syrie<sup>376</sup>. Nous avons évoqué, dans le premier chapitre, que l'ère des notables (*ayans*) avait pu générer la concentration de la terre dans les mains de grandes familles locales. Si celles-ci avaient constitué un frein aux objectifs des monopoles égyptiens, l'hypothèse de l'expropriation des propriétaires tient la route. Ceux-ci auraient été alors relégués dans les rangs de l'armée à travers la conscription, ou, plus sournois encore, à leur relégation aux travaux forcés (comme le suggèrent Barker et Holskins lors de l'épisode de la mission de l'Euphrate cité plus haut). Les terres, alors sans propriétaires, seraient facilement rentrées en possession de l'État égyptien.

### 3.3.2 Les *zimmis* d'Antioche : la question de l'émancipation

Plusieurs auteurs s'accordent à dire que la présence égyptienne a favorisé les sujets non musulmans dans les provinces syriennes. Cette tendance serait justifiée essentiellement par la participation plus active des *zimmis* dans l'administration locale, voire provinciale, en Syrie (comme le catholique arménien Hanna Bahri Bey, au poste de superviseur général des finances<sup>377</sup>). C'est également à travers des possibilités nouvelles dans la rénovation et même la construction de bâtiments religieux chrétiens ou juifs que se manifeste ladite tendance à une certaine ouverture vis-à-vis de ces confessions. Il faut se rappeler néanmoins la nécessité pour les Égyptiens d'obtenir le soutien de la majorité de la population lors de l'invasion, ce qui avait sans doute contribué à de nombreuses promesses faites aux diverses communautés non musulmanes. De plus, il faut garder à l'esprit le caractère singulièrement pro-européen des Égyptiens qui cherchaient à attirer le soutien des Puissances dans la posture radicale qui

---

<sup>375</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A10, du Consul d'Alep au Ministère des Affaires étrangères à Paris, daté du 20 octobre 1837. Un bulletin consulaire de l'agence à Alexandrette indiquait le 31 janvier 1836 (A9) que le Général avait des vues sur Alexandrette qui « bien cultivé pourra rendre généreusement, les vastes plaines et les montagnes étant très fertiles ».

<sup>376</sup> A.N Poliak, *Feudalism in Egypt, Syria, Palestine and the Lebanon, 1250-1900*, The Royal Asiatic Society, 1939, p. 75.

<sup>377</sup> Yitzhak Hofman, *op. cit.*, p. 318.

avait été la leur vis-à-vis du choix de l'occupation de la Syrie. Pouvons-nous donc parler d'un « dégel » en ce qui concerne la situation des *zimmis* d'Antioche ?

Dans la région, plusieurs consuls notèrent un changement tout d'abord théorique dans le traitement des non-musulmans. Les promesses du Général allaient normalement faire accéder les chrétiens (puisque les consuls s'intéressaient surtout à eux) à des droits plus avantageux. John Barker faisait d'ailleurs part de la satisfaction des Grecs à l'arrivée des Égyptiens<sup>378</sup>. Nous avons vu dans le premier chapitre qu'une communauté grecque orthodoxe, était présente à Antioche. À travers les versions de voyageurs britanniques, nous avons vu qu'elle semblait assez peu nombreuse et que, jusqu'au passage de George Robinson, il n'y avait pas d'église pour pratiquer leur culte. Nous avons vu également que juste avant l'invasion, un *hatt-ı hümayun* rapportait le mécontentement d'un prêtre d'Antioche vis-à-vis de la lenteur de travaux destinés à l'érection ou la réparation d'un lieu de culte. Parler d'un dégel quant à la situation de cette communauté grâce à la présence égyptienne pourrait donc s'appliquer dans ce cas. Pourtant, cette situation ne fut peut-être guère plus avantageuse à Antioche. Lors de leur passage par la ville, ni le Major Estcourts (en 1835), ni le Colonel Chesney (en 1836) ne rapportaient l'établissement d'une quelconque église. Étonnamment, ce dernier constatait la présence d'une synagogue parmi les nombreuses mosquées<sup>379</sup>. Il semble que celle-ci ait été un bâtiment des plus récents puisque Buckingham avait indiqué que les Juifs se réunissaient dans une maison pour tout lieu de prière (cf. chapitre I). John Carne, le voyageur anglais dans la région pendant l'occupation égyptienne, rapportait que le peu de chrétiens qui vivaient à Antioche priaient dans une grotte dédiée au culte<sup>380</sup>. Cela indique qu'à cette période, il n'y avait guère eu de changement en ce qui concerne la situation de la communauté de la ville vis-à-vis des nouvelles autorités.

Par l'intermédiaire des autorités russes, la communauté grecque orthodoxe d'Antioche chercha un appui « afin qu'il lui fût permis de bâtir une église »<sup>381</sup>. Cependant, les Égyptiens

---

<sup>378</sup> Edward Barker, *op.cit.*, v.II., p. 175.

<sup>379</sup> Chesney, *op.cit.*, p. 189.

<sup>380</sup> W.H Barlett, *op.cit.*, v.3, p.54. De toutes évidences, il s'agit de la grotte de Saint Pierre, un des vestiges des premiers temps du christianisme. Aucun des voyageurs n'en pourtant fait référence comme telle.

<sup>381</sup> René Cattau, *op.cit.*, 2 : 1, Duhamel à Bouteneff, daté du 5 mai 1835.

devaient bien avoir conscience d'un risque d'ingérence exponentielle des Puissances s'ils se mettaient à accorder la moindre demande des *zimmi*s. Dans un rapport d'un consul russe, Ibrahim renvoyait ce dernier à faire ses réclamations auprès de la Sublime Porte. Cette dernière, comme nous l'avons déjà indiqué, conservait « officiellement » le droit de regard sur ce genre de demande. Ibrahim s'en servait de toute évidence pour décliner des projets trop gênants. De plus, pour le cas des Russes, le traité de *Hünkâr İskelesi* signé avec la Sublime en 1833, ne devait de toute évidence pas inviter le général à beaucoup de coopération vue la menace qu'ils avaient fini par représenter lors de l'avance égyptienne en Anatolie. Bruce Masters a pointé du doigt la favorisation des catholiques (plus proche des Français) vis-à-vis des Orthodoxes (plus proche de la Sublime Porte) par les autorités égyptiennes<sup>382</sup>. Cette préférence expliquerait également que la communauté chrétienne, majoritairement grecque orthodoxe, n'aurait pas retenu une grande attention des Égyptiens.

Il est difficile de savoir si ladite communauté eut tout de même gain de cause pendant l'occupation. Mehmet Tekin mentionne seulement la promesse d'Ibrahim Pacha de faire construire pour la communauté, une église ainsi qu'un bâtiment administratif qui était destiné à ce lieu de culte<sup>383</sup>. C'est probablement cette absence de représentation du culte qui poussa des missionnaires américains à vouloir prêcher la bonne parole à Antioche. Quelques uns de leurs rapports mentionnent la présence de chrétiens dans la ville qui feraient potentiellement des protestants zélés et attentifs. L'un des rapports rapporte les contributions de la famille Barker dans l'indication de la ville comme lieu idéal pour les missionnaires américains :

Mr. and Mrs B. (Barker) of Swadea near Antioch, spent yesterday and last night with us. Mr B. recommends Antioch as a field for missionary labour. The towns, he says, has a population of 9,000, and nearly all are Greek Christians, or Ansaireea, and quite open to missionary efforts. And around Antioch is an accessible population, of the same classes, of not less than 50,000.<sup>384</sup>

L'ambition d'un certain Thompson, le missionnaire américain qui écrivait ce rapport en 1839, révèle les cibles qu'il pouvait viser avec ses coreligionnaires. Cependant, certaines de

---

<sup>382</sup> Bruce Masters, *Christians and Jews*, p. 122.

<sup>383</sup> Mehmet Tekin, *op.cit.*, p. 89.

<sup>384</sup> Kamal Salibi et Yusuf Khoury (éds.), *The Missionary Herald: Reports from Ottoman Syria 1815-1870*, Amman, Royal Institute for Inter-Faith Studies, 1995, 3, p. 189.

ses données sont très discutables, comme le fait de soutenir que presque toute la population d'Antioche est chrétienne ou alaouite (cette population de musulmans hétérodoxes évoquée dans le chapitre 1). Ces affirmations sont d'ailleurs contredites dans d'autres rapports de la même source qui avançait que la population était « d'environ neuf mille, dont un tiers sont Nusayrîs, quelques-uns sont juifs et le reste est musulman »<sup>385</sup>, sans relever le moindre chrétien... Retenons que, pour ces missionnaires, Antioche constituait bel et bien un lieu idéal pour la mission protestante et laissait espérer des résultats fructueux. Le fait que c'eût été John Barker qui ait pu donner de tels renseignements est tout de même troublant vu ses connaissances de la région et ses contacts avec les autorités égyptiennes. Or, aucune mission protestante ne semblait active dans la ville pendant l'occupation. Les mêmes rapports américains soulignaient dès 1833 cette même « ouverture » à Antioche et qu'il fallait s'y établir pour cette raison<sup>386</sup>.

### 3.3.3 Le statut des Protégés : la précarisation ?

Georgio Dib continua d'être l'agent principal des Européens dans la ville pendant toute la période de l'occupation. En 1835, le consul de France à Alep s'adressait à lui en lui expliquant que malgré les passages récurrents des Européens par la ville, ceux des Français étant généralement trop courts et ne suffisant pas à justifier l'établissement d'une agence française dans la ville. Il lui écrivait, néanmoins : « Cela n'empêchera pas de recourir à votre obligeance chaque fois que je pourrai me trouver dans le cas d'avoir besoin de vos bons offices ; et je pense que votre complaisance se montrera pour moi ce qu'elle a été pour mes prédécesseurs »<sup>387</sup>. Georgio Dib était donc bien l'agent des Français depuis un moment déjà. Cependant, c'est bien avec les Britanniques que sa fonction ait été la plus officielle. C'est lui qui accueillit à plusieurs reprises les officiers en expédition dans la région. Le protocole avec lequel ils furent reçus indique d'ailleurs que sa maison était incontournable pour tous les

<sup>385</sup> *Ibid*, p. 286.

<sup>386</sup> *Ibid*, 2, p. 353.

<sup>387</sup> Archives diplomatiques de Nantes, Alep, A8, Noté : le consul de France à Tripoly de Syrie, gérant la consulat d'Alep à Monsieur George Michael Dip chargé des affaires de plusieurs consuls d'Alep à Antioche, daté du 2 décembre 1835. (Même document trouvé dans le carton B22. traduit en arabe, qui prouve que l'agent était arabophone.)

Européens qui transitaient par la ville<sup>388</sup>. Les enjeux de la mission de l'Euphrate contribuèrent probablement à donner à sa position un caractère plus officiel, car la présence d'un vice-consulat en ville ne semble pas précéder l'occupation égyptienne<sup>389</sup>. Un document mentionne qu'il était, en 1840, le gérant du Vice-consulat britannique établi à Antioche. Le document a été écrit juste avant la retraite égyptienne dans la région, alors qu'une coalition anglo-ottomane était mobilisée pour la reprise des territoires occupés. Il mentionne qu'Edward Barker (le fils de John Barker), vice-consul anglais dans la région, « ayant reçu une intimation du gouvernement local » devait suivre le consul britannique d'Alep qui quittait promptement la ville. La raison de ce départ précipité n'est pas vraiment claire. Le consul anglais de Beyrouth avait été prié par Soliman Pacha de cesser ses activités dans cette période de transition alors que des navires anglais bloquaient l'entrée du port d'Alexandrie<sup>390</sup>. Un ordre semblable aurait pu donc concerner le consul britannique d'Alep. Le document en question est écrit le 20 octobre 1840 alors qu'à la fin de ce mois, « les troupes égyptiennes avaient abandonné les gorges du Taurus, Adana, Tarsus, Urfa, Kilis, Antakya (Antioche) et Iskenderun (Alexandrette) et se retiraient en Syrie »<sup>391</sup>. Le fils de John Barker demandait instamment l'extension de la protection française des Protégés (*berathl*) d'Alep par les Britanniques qui se retrouvaient subitement privés de représentants européens. Il demandait de le faire vis-à-vis des protégés des zones desquelles il était responsable, qui se trouvaient être Süveydiye et Antioche. Dans une sorte de course contre la montre, le Vice consul en question expliquait au consul de France qu'il ferait donner par son drogman :

une lettre du gouvernement d'Alep, au Mutzelim (*mütesellim*) d'Antioche, (...) car devant partir si subitement, je laisse ces individus dans une fausse position, parce que la distance qui nous sépare, est cause qu'ils ne peuvent pas passer tout de suite (souligné dans le texte), sous votre protection, et il est plus (idem) que probable que le gouvernement d'Antioche, ne profite de cette circonstance pour les inquiéter<sup>392</sup>.

---

<sup>388</sup> Francis Chesney, *op.cit.*, p. 385.

<sup>389</sup> George Robinson, ne fait référence à lui que par « l'agent des Européens », lors de passage en 1830 (cf. chapitre 1).

<sup>390</sup> René Cattai, *op.cit.*, v.3, p. 461-462.

<sup>391</sup> Muhammed Kutluoğlu, *op.cit.*, p. 173.

<sup>392</sup> Archives diplomatiques de Nantes, (B.21) Registre de la correspondance officielle avec les consuls et les particuliers, Edward Barker à Henry Guys, consul de France à Alep, daté du 20 octobre 1840.

Edward Barker donnait ensuite une liste des individus « protégés par le vice Consulat Britannique à Antioche » (sur lequel apparaît Michel G. Dib comme gérant du Vice consulat d'Antioche) et une autre concernant ceux de Süveydiye. Un tel document fait apparaître le caractère approprié du terme « protégé » puisque, selon l'expéditeur, l'absence de protection britannique ne manquerait pas de déchoir ceux qui étaient normalement considérés comme intouchables. Trois ans auparavant, le statut des protégés à Antioche avait justement été remis en cause par les autorités égyptiennes. L'introduction du nouvel impôt, le « ferde », applicable à tous les sujets sans distinction de confession<sup>393</sup>, devait s'imposer pour son drogman et pour son janissaire. Ce dernier avait même été envoyé à Alep sans attendre pour éviter la conscription. Le consul poursuivait en écrivant que :

Mr. Durighello son chef à Alep, le suspendit et protestât contre le Gouverneur d'Antioche, pour avoir réclamé un droit dont les drogmans et janissaires sont exempts, d'après toutes les conventions. Il paraît que les protégés des deux enfants de Mr Barker à Souédie, l'un Agent d'Amérique et l'autre Agent d'Angleterre furent traités de la sorte.<sup>394</sup>

La pression des nécessités égyptiennes conduisait donc les autorités à Antioche à pouvoir contester les règles qui s'étaient peu à peu imposées vis-à-vis des protégés des Européens. L'épée de Damoclès planait sur la tête de ces derniers dont la place de privilégiés attisait sans doute les convoitises. Néanmoins, il semble que la résidence des consuls ait été constamment considérée par les autorités égyptiennes comme un sanctuaire inviolable. Des résidents européens l'avaient très bien compris et certains tentèrent même l'usurpation d'identité pour défendre leurs intérêts. À ce sujet, la correspondance russe révèle le mécontentement des Égyptiens à Antioche lorsque des ouvriers du chantier des casernes en constructions s'échappèrent et se réfugièrent chez le consul russe de la ville<sup>395</sup>. Ibrahim Pacha communiqua lui-même au consul général de Russie en Égypte pour lui signifier que « le mutesellim de cette ville les a demandés au susdit Consul lequel a répondu que ces maçons se sont réfugiés sous la bannière russe et que pour cette raison il ne pourra pas les rendre officiellement ni les chasser ». Le commandant en chef prévenait du risque de mimétisme qui

<sup>393</sup> Bowring, *op.cit.*, p. 119, Paton, *op.cit.*, v.II., p. 122. Cités dans Asad Rustom, « Syria under Mehemet Ali », p. 43.

<sup>394</sup> René Cattau, *op.cit.*, v.3, Mozoillier à Medem, daté du 9 décembre 1837, p. 5.

<sup>395</sup> *Ibid.*, v.III, p.256-257. Artin Bey à Medem, daté du 27 décembre 1838.

pouvait gagner les ouvriers de la ville et que dans de telles circonstances « le gouvernement local perdra son influence si nécessaire au maintien du bon ordre et de la tranquillité publique »<sup>396</sup>. Curieusement le consul général russe lui répondit qu'il n'existait « aucun Consul, ni Vice-Consul, ni même un agent de la ville d'Antakia »... Il pria instamment le général de lui désigner l'imposteur<sup>397</sup>. Pareil incident avait pu compromettre tout de même la position des Protégés qui étaient déjà dans la ligne de mire des autorités, dont le *mütesellim* qui semblait être leur menace la plus vive. Malgré tout, comme nous l'avons vu, la transition du pouvoir assurait à Georgio Dib une place dans les affaires européennes de la ville et ressortit même de cette occupation avec le prestige de servir pour ceux qui avaient fait chasser les occupants d'Antioche.

## Conclusion

L'occupation égyptienne a consacré un glissement dans les réalités géopolitiques de la ville d'Antioche. Celle-ci est redevenue une « ville frontière » comme cela avait été le cas plusieurs fois dans son histoire (notamment pendant la période des rivalités mamelouks et ottomanes). La consolidation défensive des points de contact avec les territoires ottomans contribua grandement à sa dimension de ville militaire. C'est à travers celle-ci que la campagne de pacification et de désarmement de la région a pu être mise à exécution. Néanmoins, celle-ci s'est révélée périlleuse et, à l'instar des Ottomans, les Égyptiens ont buté contre les montagnes des alentours d'Antioche qui ont constitué à plusieurs reprises des foyers de résistance pugnaces. Celle de Mısdık Bey des *Küçükaliogulları*, et sa position toujours quelque peu ambivalente, se révéla la plus payante puisque le retrait des Égyptiens le laissa seul maître de la région.

La forte présence de l'armée à Antioche, et surtout de celle du commandant en chef Ibrahim Pacha qui y avait élu domicile, a contribué à séculariser des institutions déjà existantes tout en les subordonnant intimement aux directives du Caire. Chef suprême de

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, v.III, p. 258. Dépêche de S.A Ibrahim Pacha à Monsieur Boghos Bey en date du 24 Ramazan 1254 (11 décembre 1838).

<sup>397</sup> *Ibid.*, v.III, p. 259. Medem à Boghos Bey, daté du 4 janvier 1839.

l'autorité en Syrie, Ibrahim Pacha a concentré un pouvoir autour duquel des figures locales ont tout de même pu graviter. Celles-ci devaient strictement servir les intérêts égyptiens sous peine de sévères réprimandes. Ces intérêts ont trouvé, à plusieurs reprises, des oppositions, malgré les expéditions punitives de grand style déployées pour remettre les récalcitrants dans le droit chemin.

Nous avons vu que l'exploitation du bois générait une activité soutenue dans la région et que celle-ci était monopolisée par l'économie du Caire. Toutefois, la maintenance était assurée par des représentants locaux qui purent acquérir une position privilégiée à travers ces activités. L'appétit du régime égyptien pouvait pourtant générer d'hostiles retournements de situation face à la pression qu'exerçait le régime. La Sublime Porte ne manquait pas de tirer partie de ce genre de mouvement qui pouvait lancer une reconquête des territoires confisqués.

Dans d'autres secteurs comme l'agriculture, la présence égyptienne a pu consacrer la déchéance de notables locaux à Antioche. Les bouleversements engendrés par la militarisation de la région à contribuer à la confiscation des terres par le régime égyptien. La sédentarisation de populations nomades pour la culture de celles-ci - un phénomène déjà amorcé par les Ottomans - a probablement été instaurée. Le succès d'une telle entreprise est cependant loin d'être avéré.

Enfin, nous avons suggéré que les espoirs des *zimmis* sont restés lettre morte à Antioche. Il n'y a pas de trace d'infrastructures nouvelles pour les chrétiens orthodoxes qui réclamaient depuis un moment l'édification d'un lieu de culte. Par contre, nous avons vu que cette communauté était la cible de missionnaires américains. Cet intérêt grandissant pour les communautés considérées comme « influençables », comme les Alaouites (qu'ils ne considéraient pas comme étant des musulmans) ou les chrétiens orthodoxes en question, laissait présager du zèle qui fut déployé par la suite pour convertir des fidèles dans la région. Pour finir, nous avons vu que le statut des privilégiés tendait à être discuté pendant la période, malgré l'intensité de la présence européenne. La figure du fameux Georgio Dib montre néanmoins que les intérêts européens en Syrie se sont perpétuellement manifestés à Antioche, canalisant le flux des informations et des voyageurs européens.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

L'expérience ottomane d'Antioche mérite sans doute davantage que quelques mots dans l'Encyclopédie de l'Islam. À travers ce mémoire, nous avons voulu montrer que son histoire présente des caractères particuliers qui méritent d'être étudiés et discutés. L'occupation égyptienne, qui interrompit momentanément l'hégémonie ottomane, a mis en évidence des enjeux qui concernaient directement Antioche et ses alentours. L'intégration de cette « ville frontière » aux territoires ottomans au XVI<sup>e</sup> siècle la propulsa dans de nouvelles modalités géopolitiques. Sa situation au carrefour de l'Empire fit d'Antioche une ville de transit desservie par le principal réseau caravanier reliant l'Anatolie et les territoires arabes, mais également par le port d'Alexandrette qui desservait la métropole d'Alep dont l'administration d'Antioche dépendait pendant toute la période ottomane. La ville, qui vivait entre sédentarité et nomadisme, s'adapta au processus d'ottomanisation qui contribua à renouveler les autorités dans la région, mais également à dynamiser l'économie et notamment l'agriculture et le commerce. La présence des non-musulmans à Antioche devint plus importante même si elle fut assez minoritaire et ne jouissait pas du tout des mêmes considérations que les chrétiens des grandes villes comme Alep. L'obsolescence du système classique ottoman et l'ingérence des Européens dans le commerce régional favorisèrent l'émergence d'une élite locale pendant une période de réformes ottomanes. Celles-ci finirent par mettre des limites au pouvoir des notables locaux. Malgré cette ingérence plus prononcée de l'État au début du XIX<sup>e</sup> siècle et précisément sous le règne du Sultan Mahmoud II, la situation régionale était instable, ce qui contribua à maintenir ces notables en place. L'émergence des grandes zones portuaires de la Syrie et la pression croissante du banditisme sur les routes avaient largement endommagé le dynamisme économique de la région d'Antioche à la veille de l'arrivée des Égyptiens.

L'invasion et l'occupation de la ville pendant ces huit années l'ont fait basculer dans un nouvel espace géopolitique et introduisirent certains aspects des réformes mises en place par Mehmed Ali Pacha en Égypte. La présence massive de l'armée ottomane, puis celle plus durable de l'armée égyptienne, était ce qui mettait concrètement les habitants et l'élite de la ville devant la pression des nouvelles réalités qui les cernaient. Antioche a très vite été au centre du conflit ottomano-égyptien en Syrie. La ville a constitué une tête de pont autour duquel les multiples formes de l'armée ottomane organisèrent la défense des territoires syriens. Le commandant en chef Ağa Hüseyin Pacha, qui avait tardé à rejoindre ses effectifs depuis Konya, s'en servit de base à une étape critique du conflit. Le retrait des forces impériales face aux Égyptiens, bien qu'il ait souvent été présenté comme évident, n'a pas été sans résistance et les Ottomans parvinrent à stopper momentanément la marche des envahisseurs. C'est notamment à travers des personnages ou des groupes locaux d'Antioche et de sa région que cette résistance s'est manifestée. Bien que la ville ait été prise sans heurts, un accueil mitigé a donc été réservé aux Égyptiens et non cet accueil « à bras ouvert » très présent dans l'historiographie européenne.

L'installation des occupants ne changea pas énormément le caractère de la ville à ses débuts. Antioche demeurait un lieu de transit pour des forces armées. Elle devint une base arrière pour l'avancée de l'armée égyptienne en Anatolie. Le traité de Kütahya en mai 1833 modifia une nouvelle fois la situation géopolitique de la ville qui devint une « ville frontière », faisant presque tampon avec les territoires récupérés du Sultan. La pression constante des Ottomans pendant les sept années d'occupation généra un véritable processus de militarisation de la ville à partir duquel Ibrahim Pacha consolida les frontières du nord de la Syrie.

L'armée égyptienne contribua à une modernisation rapide et mit en place en quelques années une tentative de centralisation sans précédent. Les transformations qui prenaient forme progressivement dans la région, sous l'hégémonie ottomane, furent en fait appliquées sans concessions par Ibrahim Pacha. Son interventionnisme, du fait de sa présence fréquente à Antioche, court-circuita l'équilibre qui s'était établi entre l'élite locale. Malgré qu'Ibrahim Pacha mit fin à cet équilibre en concentrant l'essentiel du pouvoir, il en favorisa un autre, centré exclusivement sur les intérêts économiques du Caire. En plus de ses tentatives de

soumettre les réfractaires au nouvel ordre par une force militaire inégalée dans l'histoire des provinces syriennes, Ibrahim Pacha fit appel à des chefs locaux et à l'utilisation de groupes tribaux, à la manière des Ottomans, pour réaliser des tâches dans lesquelles ces éléments de populations avaient déjà de l'expérience. Malgré l'énergie déployée par une armée dont les rangs étaient grossis par l'afflux continuel des recrues de l'enrôlement, les résistances des alentours d'Antioche (sans compter les désertions nombreuses) ont toujours entravé les projets réformateurs de l'élite dirigeante égyptienne. La pression ottomane aux frontières était une menace constante mobilisant également l'attention d'Ibrahim Pacha qui se servit d'Antioche comme d'une base militaire. La tension générée par cette double menace - impériale et locale - força Ibrahim Pacha à chercher des appuis qui finirent par se retourner contre lui. En cela, les tentatives d'Ibrahim Pacha s'inscrivent dans la politique centralisatrice des Ottomans qui cherchèrent à imposer la prééminence de l'État dans un territoire difficilement contrôlable.

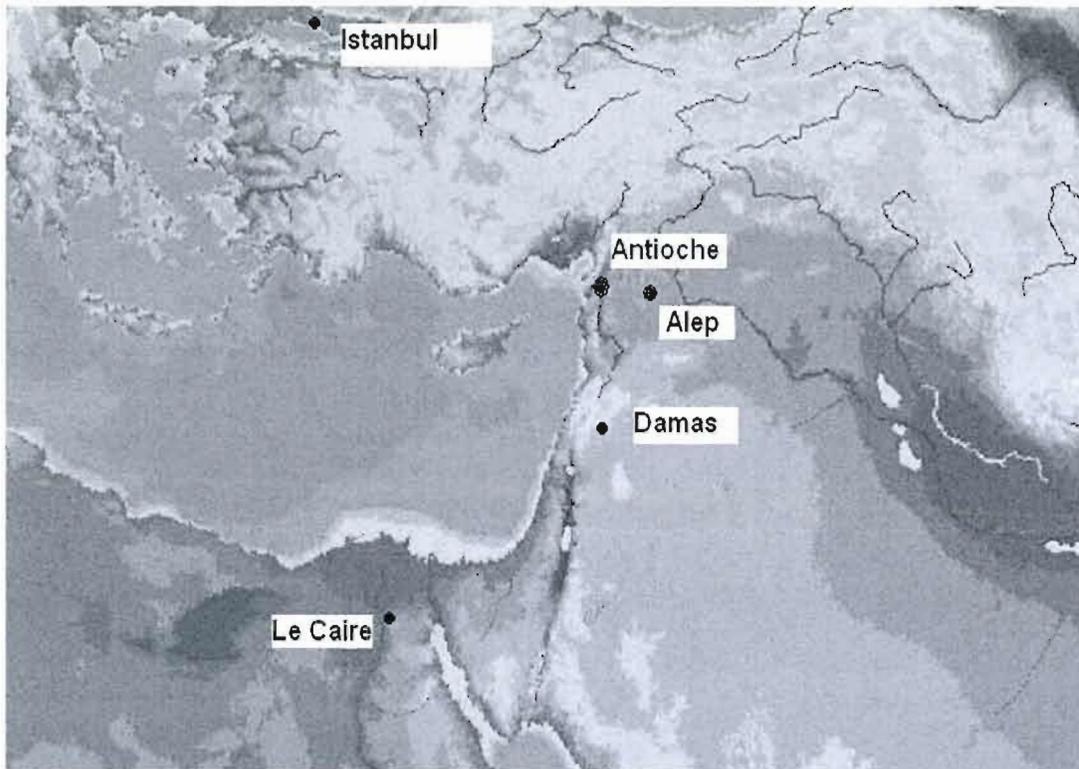
La présence égyptienne contribua donc à changer le statut d'Antioche. D'une ville en proie à la déliquescence par les effets de la perte d'influence d'Alep face aux villes portuaires des côtes syriennes, Antioche devint une « capitale provinciale » à travers l'armée, mais également pour les ressources dont dépendaient les Égyptiens (comme le bois, les produits agricoles, etc.). Les Européens s'y manifestèrent tout au long de la période, et gravitèrent autour d'Ibrahim Pacha. Les espoirs que les entreprises du commandant en chef égyptien rendaient possibles contribuèrent à l'effervescence de l'intervention des puissances occidentales. Les Britanniques renforcèrent ainsi leurs positions, notamment à travers l'expédition de l'Euphrate (qui n'était peut-être qu'un prétexte pour bénéficier d'une présence sur le terrain) et la mise en place d'un Vice-consulat à Antioche. Intégrés dans l'espace économique de la région depuis de nombreuses années, c'est aussi à travers des missions qui s'ouvraient à Antioche que les Européens se manifestèrent dans cette période d'occupation.

Il faut toutefois mettre un bémol à l'intervention égyptienne en faveur des *zimmis*. Bien que les chrétiens, et sans doute plus précisément les catholiques, aient joui de droits nouveaux dans les grandes villes de Syrie, ceux d'Antioche n'ont pas enregistré d'améliorations palpables. Les difficultés pour rénover ou construire un lieu de culte au début

du XIXe siècle se sont prolongées pendant l'occupation. Ceci met en avant deux points essentiels. Tout d'abord, la satisfaction des demandes pour les communautés non musulmanes était tout de même de l'ordre du possible, ce qui exclut une impossibilité normative et laisse apparaître l'esprit des réformes *Tanzimat* qui s'illustrèrent par le rescrit impérial de Gülhane en 1839. Deuxièmement, cela suggère, pour le cas d'Antioche peuplée de chrétiens orthodoxes, l'émergence de ce que Bruce Masters appelle les « racines du sectarisme » qui contribua aux creusements des différences entre les communautés religieuses. C'est en cela que nous pouvons distinguer un héritage égyptien légué aux autorités ottomanes qui reprirent le contrôle de la région. La question de l'encadrement de la population de la ville et la sédentarisation des tribus aux alentours, juste après l'hégémonie égyptienne, mériterait une étude pour évaluer l'impact de l'occupation sur Antioche. À plus grande échelle, cette étude s'étendrait sur le vaste mouvement de réformes qui suivit la présence égyptienne. Les *Tanzimat* sont souvent désignées comme étant une réponse à l'ingérence européenne dès la première moitié du XIXe siècle. À juste titre, et c'est ce que cette conclusion pointe du doigt, lesdites réformes pourraient être conçues également comme une réévaluation interne face à une menace intérieure.

## ANNEXES

Annexe A : Aperçu géographique du sujet d'étude.



Source : Microsoft Encarta 2001



HH.19720

25 şaban 1247 / 29 janvier 1832

1. \_\_\_\_\_ utufetlü sultanımız hazretleri
2. Konya'dan süvari askeri Antakya'ya konak konak geldikleri suratlarda on iki günden ve piyade askeri on beş on sekiz günden ve Niğde'den
3. yedi sekiz günde öteden beş günde gelebilürler ve Konya'da Güneşli \_\_\_\_\_ Türkmenlerin ve sair aşiretlerden ve Konya'dan üç beş bin yük
4. devesi çıkar ve elhamdulillah ol havalinde zahire çoktur. İktiza eden \_\_\_\_\_ dahi gelecek askeriyile beraber gelebilür ve bu taraflara gelmek
5. üzere tertib buyurulmuş olan askerlerden bunlardan yakini olmayub bir gün akdem zikrolunan mahallelerden gelecekler gelmek üzere dikkatli ferman -ı ali
6. isti'cal buyur ise ve Konya'dan \_\_\_\_\_ paşa karındaşımız gelecek diye Akşehir ayanını üç yüz süvariyle ilgayan ayan iki yüz Aksaray ayanı yüz altı
7. Beğşehir sancağından üç yüz altı Güneş Turkmenleri boy beğleriyle ikiyüz yiğitin Turkmenleri üç yüz süvariyle kusur ve kazalardan nefsi Konya'dan
8. ve kendi dairesinden bin beş yüz iki bin süvari dahi tertib buyurldığı suretde işte üç bin işe yaru süvari ile on on iki
9. günde Antakya'ya gelebileceğinden isti'cal buyurulmak ve Niğde sancağında Bereketli Madanına merbut kazalardan tertib olunan askere dahi isti'cal
10. olundığı suretde yedi sekiz günde onlar dahi gelebilür ötede dahi ceride aşiretinde Tacirli aşiretinden Karalı aşiretinden \_\_\_\_\_ aşiretinden
11. Avşar aşiretinden Kürd aşiretinden Alımancı aşiretinden ve sair aşiretlerden iki bin nefsi-i Adana ve Tarsus ve nahiyelerinden ve kendi dairesi
12. iki bin cem'an dört bin süvari ile Adana mütesellimi dahi beş günde gelebileceğinden tezelden bunların birer mükarrer ve \_\_\_\_\_ dikkatli emirnameleriyle
13. isti'cal buyurulmak vakt hale göre elzem göründüğü ve bu suretiyle ayan ve mütesellimler kendileri geldikleri halde yakın mahaller olduğundan ve inşaallah teala
14. memuriyetleri dahi ber nihayet iki mahadan ziyade sürmeyeceğinden naal pasesi (evvelden) memleketlerden yüz yüz elişer guruş veyeriyle den geldikleri halde
15. fukaraya dahi bar olmaz ve Konya'da istirahat itmekde olan Asakir-i Mansure alayları dahi hareket buyuracakları günden iki güne akdem maiyetlerinde bulunan

16. süvari taburını acaleten çıkarmak \_\_\_\_\_binbaşı ağalarından binbaşı Tusun ağayı taburuyla çıkarmak ve varadan gelmek munasib kebir \_\_\_\_\_
17. zira Tusun ağa mukaddem-ı Arabistan ala'l husus Akka muharebelerinde bulunmuş olduğundan hemen süvari taburuyla beraberce gelmesine himmet buyurulduğı
18. suretde bu havalinde dahi işte devlet-i Aliyye tarafından paydar pay askerler gelmeye başları havalie \_\_\_\_\_ nizam vermeyecekler ve yok dağlarda
19. mutahayyir duranalar bir \_\_\_\_\_ taraftan gelüb Devlet-i Aliyye \_\_\_\_\_ beraber aşiret ideriz diyecekleri(n) ve bu suretde musadakça pek çok
20. asker dahi baralardan cem' olarak inşaallah teala her bir emr ü iradenin icrasine \_\_\_\_\_ az vakitte gerek Mısır askeri ve gerek
21. sair daire-i itaatdan çıkmağa çalışmada olanlar daire-i ittata gelerek ehli-ırz ve fukafardan şevketlü izmetlü ruh-ı alem olan
22. padişahımız veliü-nimmet efendimize dua aldırıcığı malum-ı devletleri buyuruldukda munasebetise zikr olunan hazretlere himmet buyurulmasını badi
23. işarım olmuşdur \_\_\_\_\_ fi 25 şaban 247



HH 20133-B

29 zilhicce 1247 / 30 mai 1832

Antakya'da Muklay Süflay nam rahib tarafından şehir-i kanunasının \_\_\_\_\_ tarihiye muarih Haleb'de mutran Petro Yohanna nam rahib irsal olunan mektubun tercümesidir

işbu duhul iden sene-i \_\_\_\_\_ hakkınızda hayırlı olarak hayırlı olarak kafe-i mutalibiniz husule gelmesi temniyat ile tarafınıza inba olunur ki Romano ile görüşüb \_\_\_\_\_ ve ibran eyledim

ifade itmek hakikatı inlemiş görünür. El hale hazihi : mersumun on bir nefer dülgeri mevcud olarak binasına meşgul oldukları mahalli teknil teknil itmek derler kaldı(sı)

Antakya papaslarından bazı mertebe ve rencide oldum bu havaliye avdetinizde ifade iderim kilisleri hususı dahi sizin avdet olbinasına şüru olunmuş tensib edemem

muaheran Paris'den ahz eylediğim haberlere göre bizim Antakya kilisesi maslahatı uhdenize havale olunmuş maslahat-ı mezkurenin serian hitam pezir olması mamulmizidir.

bu sene bu taraflar çok müzayaka çekecek görünür zira şimdiki halde hintanın kilesi altmış guruş çıkararak bulunmıyor ve Trablus-ı Şam hücum olunur ise imdad için

asker tertib olunmakta olduğu söyleniyor cenab-ı hakk din ü devletinin harabiyetine badi olan işbu muharebat keyfiyetini def eyleye \_\_\_\_\_ azimetinde dostlarım olan \_\_\_\_\_

tecdid iderek \_\_\_\_\_ bu tarafda arkadaşım intiva) \_\_\_\_\_ hatar sual iden diyü muharer.

Annexe D : Hatt-ı hümayun 19748-A et sa transcription

نامطولی سردارگوی حضرت حبیبه پاشا حضرت بیک خیرابیم بدو فخره کلوده تا تاری حبیبه و رفیق حیرانه قدرتک توبلیه  
۲۰۲

تا تار قانقای محمد قدرتک تفریز با به اوزینی و جبه و جنج و مایه کیدری آما اسکندوز وصل اهل و جودنند قدرایه  
حضرتی و نغای هریدم خرف نمودر ایه لوزقه سیرکا هند سلطنت انرا اوزینی دخی صیغ اولوب فقط مو قانه واقع اولوب  
خبر نشیح اولدوقنی شمع ادره لغاتک ایکی بیک سواری ایه کلیدکی دخی صیغ اولوب کوزل خدمه و غیره نکلک  
اگرده اصدقای عیونیه دله ایدوقنی و کوجک هی اولقی مقصدیه بیک سردار کوم مشا زایدله نوشیح اشح ابرو مش راب  
حضرتی تا میده ابروب تا تار اده رفو مانه بوظرفه کلودر لایکه میر قوقم اودوقی هلیده هلیمه کلک اوزینی کورسج ابرو کوم  
مش راب سردار کوم حضرتی کوریل زاده محمد پاشا حضرتی دخی انطاکه جاننه مقیبه و معینه اوجیلک مقدرای عکرو ریب  
مقدار معده توبریز ابرو کوم و صیب قیزی محمد پاشا حضرتی عشار دله بران عکرتارک و کوزوب چکه دوزمه و دروس  
صیبت اودوی هلیده کلک اوزنه جیناب طرفه بودنیفیه سردار کوم مشا رابیم عربستانه سکر کئی شام قیزی حاجی علی  
حضرتی هر سه احاله ایشیح اولدنیفیه اوج کسنت ایدر و ملام کوشح اولدوقنی و ذهاب کیدر نه بر قاج کتیه سویرنه  
اسکله سنه ینا شیح و صیج پاشا حضرتی لوز قیره اولدنیفیه بران دغیز کیدری دخی عمله رزی لوز قیره و کوشح  
اولدوقنی ایشیح ایشیح قاج قطع دو عددی معامی اولدوقنی و دوقنای خزینه خلف نموده خدو انصره نکلک لوزق  
اوج قطع بریم سقینه ل معادف ایه بریمی روزگار اوزرنج بولر ده قاجیب قور کوشح وای قطع بریم قور خد  
و کوشح اولدوقنی قیزین کلک در عادت کلک اوزرنج بولور معادف ایچکی تا تارنده ایشیح اولدوقنی شام  
دارای زاده ملاما قوریه دخی معامی ایشیح ایشیح ایه بزر اودوقی هلیده کلک و مش رابیم سردار کوم حضرتی اوزن  
اهلیب اونه ده اقامت ایشیح کئی مرقومانه هلالی تفریز ابرار

HAT 347/19748-A

HAT. 0347



HH 19748-A

31 juillet 1832

1. Anadolu Serdar-ı ekremi devletlü Hüseyin paşa hazretlerinin telhis ile bu defa gelen tatarı Hüseyin ve refiki Abadallah kullerinin takriri fi 3 Ra 1248
2. Tatar kaymakamı Mehmed kullerinin takririnde beyan olduğunu vechile zahire ve mühimmat gemiler aminan Iskenderun'a vasıl olub atıfetlü Kapudan paşa
3. hazretleri Donanma-ı hümayun zafer-nüman ile Lazkiye pişahına satvet endaz olduğu dahi sahih olub fakat mülakat vaki olmayub
4. tahrir anlaşmış olduklarını ve Şemiüddin ağanın iki bin süvari ile geldiği dahi sahih olub güzel hizmet ve gayret itmekte
5. olarak asdika-yı Devlet-i aliye'den itdüğünü ve Küçük Ali oğlu Mısdık Bey Serdar-ı ekrem-i müşarün ileyhden tevahhüş itmiş ise de müşarün ileyh
6. hazretleri temin idüb tataran-ı merkuman bu tatarafa gelürler iken mir-i merkum Ordu-yı hümayuna azimet eylemekle olduğunu görmüş itdüğünü
7. ve müşarün ileyh Serdar-ı ekrem hazretleri Giritlizade Mehmed Paşa hazretlerini dahi Antakya canibine tayin ve maiyetine üç bin mikdarı asker verüb
8. çıkarmak tedbirinde itdüğünü ve Haleb valisi Mehmed paşa hazretlerini aşayirden biraz asker tedarik ve kendüye (çene) düzen verüb
9. maiyet-i ordu-yı hümayuna gelmek üzere Ayıntab tarafında bulunduğundan Serdar-ı ekrem müşarün ileyh Arabistan seraskerliğini Şam valisi Hacı Ali Paşa
10. hazretleri uhdesine ihale itmiş olduğundan üç saat ilerü Beylan'a gitmiş olduğunu ve zehair gemilerinde birkaç tekne Süveydiye
11. iskelesine yanaşmış ve Aliş paşa hazretleri Lazkiye'de olduğundan biraz zahire gemileri dahi hamulerini Lazkiye'ye dükmüş
12. olduğunu işitmiş ise de kaç kitadır ? Adedi malumı olamadığını ve Donanma-yı hümayun zafer-nüman havene-i Misriye teknelerinden
13. üç kita brig sefinelere tesadüf ile birisi rüzgar üzerinde bulanarak kaçub kurtulmuş ve iki kita brigler ahz
14. ü girift olunmuş olduğunu Kıbrıs muhassılının Dersaadet'e glemek üzere yolda tesadüf eylediği tatarından işitmiş olduğu ve Şamlı
15. Dararızade Mehmed ağa kulları dahi mumaileyh Şemiüddin ağa beraber Ordu-yı hümayuna gelüb ve müşarün ileyh Serdar-ı ekrem hazretlerinden izin
16. alib Adana'da ikamet ideceğini merkuman kulları takrir ideler.

Annexe E : Hatt-ı hümayun 19748-E et sa transcription

اطاعه مردانگی مقدر حسبہ پاشا حضرت بیک طہرہ ایچہ وودا اولاد خانانی صادر فرمود بیک تقریر ایچہ

خونہ مصدبہ نیک بر سرگردہ سبہ ایچوز مقدارى سوانشا حاکم حقى انطاکیه به کاشیاجو و خلدایرج اودینی شادایردارکم حضرت فرزند  
 باغضد هم حکم حقى نیکوئی نیک وچ اورده قلمش اولده بر از طیب وولامه وچاود ووزیره اسکندرونه نقل انچه اوقد سنه ویکه پاشا  
 محمد پاشا حضرتى جیده و سینه شامى مالى نبع ادره نفا ویک قدر حکم نظامیه وریلیب کوز طرش اودینیزده کیم وحق بموجب لى انچه به  
 اودنوز مقدارى جیا اخذ ووضوفا اعدام انشخ ونگرا وخط نه چاود وولامه ودرتیز با اسکندرونه نقل ایچہ عودنیزده اود قدرى وحق  
 انطاکیه ووشلم اطلب خونہ مصدبہ بر شمع ایدر و اودوی حیلوه کوش بخند عیدانیه انطاکیه بر شمع نصیایم کونر لیک نیریزده اودنوز  
 وکر بیک حى اوشى مصدوبیک اودوی حیلوه بر شمع کوش اودنیزده شادایه مردارکم حضرتى دى چون مستحقى وشرافانف  
 عود سنه احاله و سینه اولده وچیلک مقدارى عسکریه است ایدر وده فایق قره مول خانک یا سولده طایبه به نصیایم اوج واد  
 استیفاستصال اوج اودینی ویکچ اسکندرونه کشفه وودو ایدر ولامه ودرتیز کتده نیریزده انچه ناتادرقومک حکنه قدر  
 ودرتیز کتده کلاصج اودینی وده قدر وامنه خسته لیک سلفط اطلب حکم تنظیم شاهانه نیک سازه اودایم مودکانده وچ بکوز  
 مضابقرای اودینى وکجه نیک اوشى ابرهیم لیسى حسب اودینى وطفوز کوز کلیدینى ناتادرقوم فرود تقریر ایچہ

HAT 347/19748-E

HAT. 0347



HH 19748-E

8 Ra 1248 / 5 août 1248

1. Anadolu serdar-ı ekremi devletlü Hüseyin Paşa hazretlerinin torbayla varıd olan tatarı Sadık bey takridir fi 8 Ra (12)48
2. Havene-i Misriye'nin bir serkerdesiyle ikiyüz miktarı süvari asker-i menhusi Antakya'ya gelüb içere ve duhul itmiş olduğu müşarün ileyh serdar-ı ekrem hazretleri tarafından
3. bi-tahkik hem asker-i menhusi mezkur tenkil ve hem orada kalmış olan biraz top ve mühimmat ve çadır ve zahire Iskenderun'a nakl olmak üzere Silistre valisi Giritlizade
4. Mehmed Paşa hazretleri tayin ve maiyetine Şamlı Hacı Şam'addin ağa ve bin kadar asakir-i nizamiye verilüb gönderilmiş olduğundan gece vaktı basıb leda'l muharebe
5. otuz mikdarı hayyan ahz ve kusur idam olunmuş zikr olundan çadır ve mühimmat ve zahire-yi Iskenderun nakliyle avd itmiş olduklarını ve mukaddemce
6. Antakya'da mütesellim olub havene-i Misriye'ye teslim olmayark Ordu-yı hümayun gelmiş bulunan Hüseyin ağa yine Antakya'ya mütesellim nasb iyle gönderilmek tedbirinde itdüğünü
7. ve Küçük Ali oğlu Mısdık Bey Ordu-yı Hümayun maiyetine gelmiş olduğundan müşarun ileyh Serdar-ı ekrem hazretleri dahi Beylan mütesellimliği ve has ağalığını
8. uhdesine ihale ve maiyetinde olan üç bin mikdarı askeriyle en ileride vaki Karamort hanında yapılan Beylan tabiyeye tayin itmiş ve caddenin
9. emniyeti istihsal olunmuş iddüğünü geçinde Iskenderun iskelesine vurud iden mühimmat ve zahire teknelerinden başka tatar-ı merkümün hareketine kadar
10. zehaire teknesi gelmemiş olındığı ve lillahelhamd ü \_\_\_\_\_ hastalık en mutekattı olub asakir-i muntazama şahanenin saye-i hümayvay-i mulukanede hiç bir güne
11. müzayakları olmadığını ve Mehmed Ali'nin oğlu İbrahim Paşa'yı Haleb'de olduğunu dokuz günde geldiğini tatar merküm kulları takrir ider

Annexe F : Hatt-ı hümayun 31524-J et sa transcription

۵

فرستاد و منضم حبيب بك  
 كجده شده كوشمات! چنه مندا انتم كو جهت عوادنى بياسه درجو قذيرك كهيان شوخا رقوم كوشا كلى بهاز  
 اربع جيت سز اكره بيدونى بهاز اير سز انصه كيه دغى او قري سجاد بره كله ايك سنده درسى او ديكرت  
 برفاج كويه كوشمات صاك ايسر سز يا بدوغ هانكا ايند چيب اديز كفتل اوزره قانقهبه طرفه كده سات  
 سز هر نقره بيوفا و او به سته كوز ايك كوزه خاطر كونه كوز ايك كوزه بنم دقم اوقضه بنجه بوقر و به بگروين  
 اوليه جفتده لادير قانقهبه طرفه ككلز مامور  
 (مختم)  
 لادير ج و ن

HAT. 642/31524-J

2



HH 31524-J

27 ramazan 1251 / 22 août 1835

doc.1

1. Adana'da Menemencizade izzetlü rifatımındım Habib Bey'e

Doc.2

1. Izzetlü rifatımındım Habib Bey

2. Geçen sene görüşmek için sizi istedim Küçük Alioğlu Payas'dadır diyü korkdınız gelmediniz şimdi merkum kendi kimi bahane

3. idecekseniz eğerçe yaylağa bahane iderseniz Antakya dahi o kadar sıcak yer değildir. İki senedir seni görmediğimden

4. birkaç gun görüşmek sonra isterseniz yaylağa canınız ister ise Adana'ya gitmek üzere kalkub tarafımıza gelesek

5. siz ne kadar bivafa ve on sene görmez isenizde hatırımıza gelmez isek debenim iktizasınca bu kadar müddet göçürmek

6. olmayacağından labüd kalkub tarafımıza gelmeniz mamuldur.

7. fi 27 R 251.

8. Antakya'dan

Annexe G : Lettre tirée des Archives diplomatiques de Nantes, carton Alep, série A10.

67

Le Consul de France à Beyrouth en Syrie, parait le Consul  
 d'Alep à Monsieur George Michael D'Allep chargé des  
 affaires de l'ancien Consul d'Alep à Antioche.

Alep le 2 Décembre 1821

Monsieur,

Je me réjouis de recevoir ces jours-ci votre lettre que vous  
 m'avez écrite pour m'annoncer l'arrivée de son  
 Excellence Josephine D'Allep à Antioche. J'ai été  
 satisfait de l'impression que vous avez mise à me  
 donner cette nouvelle. Et je vous en fais mes  
 vœux. Je n'ignore pas le bien que vous avez  
 toujours montré de vous rendre utile aux Consuls de  
 France qui ont occupé ce poste-ci ; j'aimerais  
 voir que vous continuiez avec le même zèle ;  
 C'est dans cette persuasion que je vous engage à  
 ne rien me laisser ignorer des nouvelles, de quelque  
 genre que ce soit, qui puissent venir à votre  
 connaissance. Je dois cependant vous recommander de le  
 faire

fait de manière à ne pas vous compromettre, en remettant mes  
 lettres pour moi à des personnes sûres.  
 Mes continuelles occupations sont, en grande partie, une  
 de mon silence envers vous; Si je n'ai pas toujours  
 répondu à toutes vos lettres, ce n'est pas que j'ignore les  
 attentions pleines de bonté dont vous avez faites preuve à  
 l'occasion du passage continuel des Européens à Antioche.  
 Mais je dois vous dire que le passage qui n'est jamais  
 que des jours de moments, n'étant que très rare pour  
 des Français, j'ai trouvé, jusqu'à présent, que cette  
 circonstance ne pourrait suffire pour mériter  
 l'installation d'une Agence française à Antioche.  
 Cela ne m'empêchera pas de recourir à votre  
 obligeance chaque fois que je pourrai me trouver  
 dans le cas d'avoir besoin de vos bons offices; Et je pense  
 que votre complaisance se montrera pour moi ce  
 qu'elle a été pour mes prédécesseurs.  
 Bien, Monsieur, avec toute ma parfaite  
 considération

la consultation

À Monsieur Gorgi Dib à Antioche

Alep, ce 2 décembre 1835

Monsieur,

Je viens de recevoir aujourd'hui la lettre que vous m'avez écrite pour m'annoncer l'arrivée de S.A Ibrahim Pacha à Antioche. J'ai été satisfait de l'empressement que vous avez mis à me donner cette nouvelle et je vous en fais mes remerciements.

Je n'ignore pas le désir que vous avez toujours montré de vous rendre utile aux Consuls de France qui ont occupé ce poste ci ; j'aime à croire que vous continuerez avec le même zèle ; c'est dans cette persuasion que je vous engage à ne rien laisser ignorer des nouvelles de quelque genre que ce soit, qui peuvent venir à votre connaissance.

Je dois cependant vous recommander de le faire de manière à ne pas vous compromettre, en remettant vos lettres à des personnes sûres. Mes continuelles occupations sont en grande partie cause de mon silence envers vous ; si je n'ai pas répondu à toutes vos lettres, ce n'est pas que j'ignore les attentions pleines de bonté dont vous faites preuve à l'occasion du passage continuel des Européens à Antioche mais je dois vous dire que ce passage qui n'est jamais que de peu de moments, n'étant que très rare pour des français j'ai trouvé, jusqu'à présent, que cette circonstance ne pouvait suffire pour nécessiter l'installation d'une agence française à Antioche. Cela n'empêchera pas de recourir à votre obligeance chaque fois que je pourrai me trouver dans le cas d'avoir besoin de vos bons offices ; et je pense que votre complaisance se montrera pour moi ce qu'elle a été pour mes prédécesseurs.

Recevez, Monsieur, l'assurance ...

## BIBLIOGRAPHIE

### Archives

#### Istanbul : Başbakanlık Osmanlı Arşivleri (BOA) :

- *Hatt-ı hümayun* (HH)

#### Nantes : Archives diplomatiques :

- Consulat de France à Alep (série A) : Correspondance générale, correspondance officielle avec les consuls et les particuliers, correspondance avec les autorités locales

#### Le Caire : archives royales

- *Mahfuzat*, tiré de Asad Rustum, *A calendar of State Papers from the Royal Archives of Egypt Relating to the Affairs of Syria*, Beyrouth et Jounieh : Éditions Saint Paul, 1986.

### Ouvrages d'archives publiées

Cattai (Qattawi), René, *Le règne de Mohamed Aly d'après les archives russes en Égypte*, impr. De l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, pour la société royale de géographie d'Égypte, le Caire, 1931-1936.

Douin, George, *La première guerre de Syrie*, Impr. de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, pour la Société royale de Géographie, Le Caire, 1931.

Politis, Atanassios, *Le conflit turco-égyptien de 1838-1841 et les dernières années du règne de Mohamed Aly, d'après les documents diplomatiques grecs*, Impr. de l'Institut français d'Archéologie Orientale du Caire, pour la Société royale de géographie d'Égypte, Le Caire, 1931.

Rustum, Asad, *The Royal Archives of Egypt and the Origins of the Egyptian Expansion to Syria, 1831-1841*, American University of Beirut, 1936

Sammarco, Angelo, *La conquista egiziana della Siria, Luglio-ottobre 1832*, dans la série "Il regno de Mohammed Ali nei documenti diplomatici italiani inediti" vol.10, Istituto Poligrafico dello Stato per la Real Societa di Geografia d'Egitto, Rome, 1932.

### **Littérature secondaire**

Abdel Nour, Antoine, *Introduction à l'histoire urbaine de la Syrie ottomane (XVI-XVIIIe siècle)*, Beirut, 1982.

Altundağ, Şinasi, *Kavalalı Mehmet Ali Paşa isyanı, Mısır Meselesi, 1831-1841*, Ankara : Türk Tarih Kurumu Basımevi , 1945.

Barbir, Karl, *Ottoman Rule in Damascus, 1708-1758*, New Jersey : Princeton University Press, 1980.

Bodman, Herbert Luther, *Political Factions in Aleppo*, NC : Chapell Hill, 1963

Douwes, Dick, *The Ottoman in Syria, A History of Justice and Opression*, IB.Tauris, 2000.

Edhem Eldem, Goffman, Daniel, et Masters Bruce, *The Ottoman City between East and West, Aleppo, Izmir and Istanbul*, Cambridge Universtity Press, 2005.

Fahmy, Khaled, *All the Pasha's Men: Mehmed Ali, his Army and the Making of Modern Egypt*, New-York : The American University in Cairo press, 1997.

Fraze, Charles A., *Catholics and Sultans, The Church and the Ottoman Empire 1453-1923*, Cambridge University Press, 1983.

Halaçoğlu, Yusuf, *XVIII. Yüzyılda Osmanlı İmparatorluğu'nun İskân Siyaseti ve Aşiretlerin Yerleştirilmesi*, Ankara : Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1991.

Hanıoğlu, Şükrü, *A Brief History of the Late Ottoman Empire*, Princeton University Press, 2008.

Hathaway, Jane, *The Arab Lands under Ottoman Rule, 1516-1800*, Pearson Education, 2008.

Kara, Adem, *XIX Yüzyılda Bir Osmanlı Şehri Antakya*, İstanbul: IQ Kültür Sanat Yayıncılık, 2005

Kutluoğlu, Mohammed, *The Egyptian Question (1831-1841). The Expansionist Policy of Mehmed Ali Paşa in Syria and Asia Minor and the Reaction of the Sublime Porte*, İstanbul: Eren, 1998.

- Lewis, Norman, *Nomads and Settlers in Syria and Jordan, 1800-1980*, Cambridge, 1987.
- Marcus, Abraham, *The Middle East on the Eve of Modernity, Aleppo in the Eighteen Century*, New York: Columbia University press, 1989.
- Ma'oz, Moshe, *Ottoman Reform in Syria and Palestine 1840-1861, The Impact of Tanzimat on Politics and Society*, Oxford at the Clarendon Press, 1968.
- Masters Bruce, *Christians and Jews in the Ottoman Arab World, The Roots of Sectarianism*, Cambridge University Press, 2001.
- Meriwether, L. Margaret, *The kin who count, Family and society in ottoman Aleppo 1770-1840*, University of Texas Press, 1999.
- Mitchell, Timothy, *Colonising Egypt*, Cambridge University Press, 1988.
- Poliak, A.N, *Feudalism in Egypt, Syria, Palestine and the Lebanon, 1250-1900*, The Royal Asiatic Society, 1939.
- Sabry, Mohammed, *L'Empire Égyptien sous Mohamed Ali et la question d'Orient, 1811-1849*, Paris : Librairie orientaliste, P.Geuthner, 1930.
- Tekin, Mehmet, *Hatay Tarihi -Osmanlı Dönemi-*, Ankara : Atatürk Kültür Merkezi, 2000.
- Ufford, Letitia, *The Pasha. How Mehmet Ali Defied the West, 1839-1841*, Mc Farland and Company, Inc. Publishers, 2007.
- Türkmen,Ahmet, *Mufassal Hatay Tarihi*, Istanbul : Cumhuriyet Matbaası, 1931.

#### **Articles, chapitres d'ouvrages**

- Abdel Nour, Antoine, « le réseau routier de la Syrie ottomane (XVIe-XVIIIe siècles) », *Arabica*, t.30, juin 1983.
- Arsuzi Elamir, Dalal, « Zaki al Arsuzi and Syrian Nationalism in the Periphery : the Alexandretta Crisis of 1936-1939 ». In *From the Syrian Land to the Sate of Syria and Lebanon*, sous la dir. de Thomas Pilipp et Chrisoph Schumann, Berouth : Orient institut der DMG, 2004.
- Gibb, H.A.R et Streck, M., « Antakiya », *Encyclopedia of Islam* 2, EJB, 1960.
- Gould, Andrew G., « Lords or Bandits, The derebeys of Cilicia », *International Journal of Middle East Studies*, 7, 1976, p.485-506.
- Halaçoğlu, Yusuf, « Belen », *Islam Ansiklopedisi*, Istanbul : Türkiye Diyanet Vakfı, 1991.

Hofman, Yitzhak, « The administration of Syria and Palestine under Egyptian rule (1831-1840) », in *Studies on Palestine during the Ottoman Period*, ed. par Moshe Ma'oz, Jerusalem : Magnes Press, 1975.

Kahle, P. et Holt, P.M, « Ibrahim Pasha », *EI 2*, 1971.

Kutluoğlu, Muhammed, « Ibrahim Paşa », *İslam Ansiklopedisi*, İstanbul : Türkiye Diyanet Vakfı, 1991.

Masters, Bruce, « Ottoman policies Toward Syria in the 17th and 18th Centuries », in *The Syrian Land in the 18th and 19th Century, The common and the Specific in the Historical Experience*, édité par Thomas Philipp, Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 1992.

Mantran, Robert, « Les débuts de la Question d'Orient (1774-1839) », in Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris : Fayard, 1989.

Özkaya, Yücel, « Mütesellim », *İslam Ansiklopedisi*, İstanbul : Türkiye Diyanet Vakfı, 1991.

Rustum, Asad Jibrail, « Syria under Mehemet Ali », *The American Journal of Semitic Languages and Litterature*, vol. 41, no.1 (Octobre 1924), p.34-57.

Sahillioğlu, Halil, « Antakya », *İslam Ansiklopedisi*, Türkiye Diyanet Vakfı, İstanbul, 1991.

Toledano, E.R., « Muhammad Ali Pasha », *EI 2*, 1993.

Tuncel, Metin, « Iskenderun », *İslam Ansiklopedisi*, İstanbul : Türkiye Diyanet Vakfı, 1991.

Weulersse, J., « La primauté des cités dans l'économie syrienne. Études des relations entre les villes et campagnes dans le nord de la Syrie avec exemples choisis à Antioche, Hama et Lattaquié », dans les Comptes Rendus du Congrès international de géographie – Amsterdam 1938.

Winter, Stefan, « La révolte alaouite de 1834 contre l'occupation égyptienne : perceptions alaouites et lectures ottomanes », *Oriente Moderno*, n. 3, 1999.

### **Mémoires de maîtrise et thèses universitaires**

Bayraktar, Nuray, *20 No'lu Antakya şer'iyye sicili (H. 1245-1246/M. 1829-1831)*, Yüksek lisans Tezi (maîtrise en Histoire), Antioche : Mustafa Kemal Üniversitesi, Sosyal bilimler enstitüsü, 2008.

Canbolat, Atilla, *Hatay Türkmen aşiretleri ve bu aşiretlerin iskânı (18. ve 19. yüzyıllar)*, Yüksek lisans Tezi (maîtrise en Histoire), Kahramanmaraş : Kahramanmaraş Sütçü İmam Üniversitesi, Sosyal bilimler enstitüsü, 2006.

Gün, Doğan, *XVIII. yüzyılda Antakya'nın sosyal ve ekonmik yapısı (1708-1777)*, Doktora tezi (doctorat en Histoire), Ankara : Ankara Üniversitesi, Sosyal Bilimler enstitüsü, 2006.

### **Mémoires, récits de voyage**

Barlett, W.H, *Syria, The Holy Land, Asia Minor*, 3 volumes, Londres : Fisher and Co., 1838.

Barker, Edward, *Syria and Egypt under the last five Sultans of Turkey*, volume 1 et 2, Londres, 1876, (2005).

Buckingham, J.S, *Travels Among the Arab Tribes*, Londres, 1825.

Burckardt, John Lewis, *Travels in Syria and in the Holy Lands*, Londres, 1822.

Chesney, Francis (General), *Narrative of the Euphrates Expedition*, Londres, 1868.

Parsons, Abraham, *Travels in Asia and Africa; Including a Journey from Scanderoon to Aleppo and Over the Desert to Baghdad and Bussora*, Londres, 1808

Paton, Andrew Archibald, *A history of the Egyptian Revolution, from the Period of the Mamelukes to the Death of Mohammed Ali: from Arab and European Memoirs, Oral Tradition, and Local research*, Londres : Trübner and Co, 1870.

Poujoulat, Baptistin, *Voyage à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine, et en Égypte*, Bruxelles, N.J Gregoir V. Wouters et cie., 1841.

Robinson, George, *Three Years in the East*, Londres, 1837.

Tavernier, Jean-Baptiste, *Les six voyages de Turquie et de Perse*, introduction et notes de Stéphane Yerasimos, Paris : Maspero, 1981.